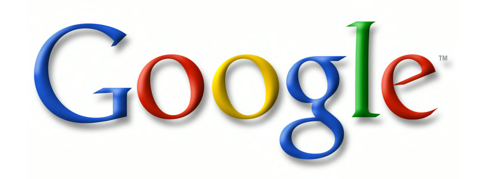
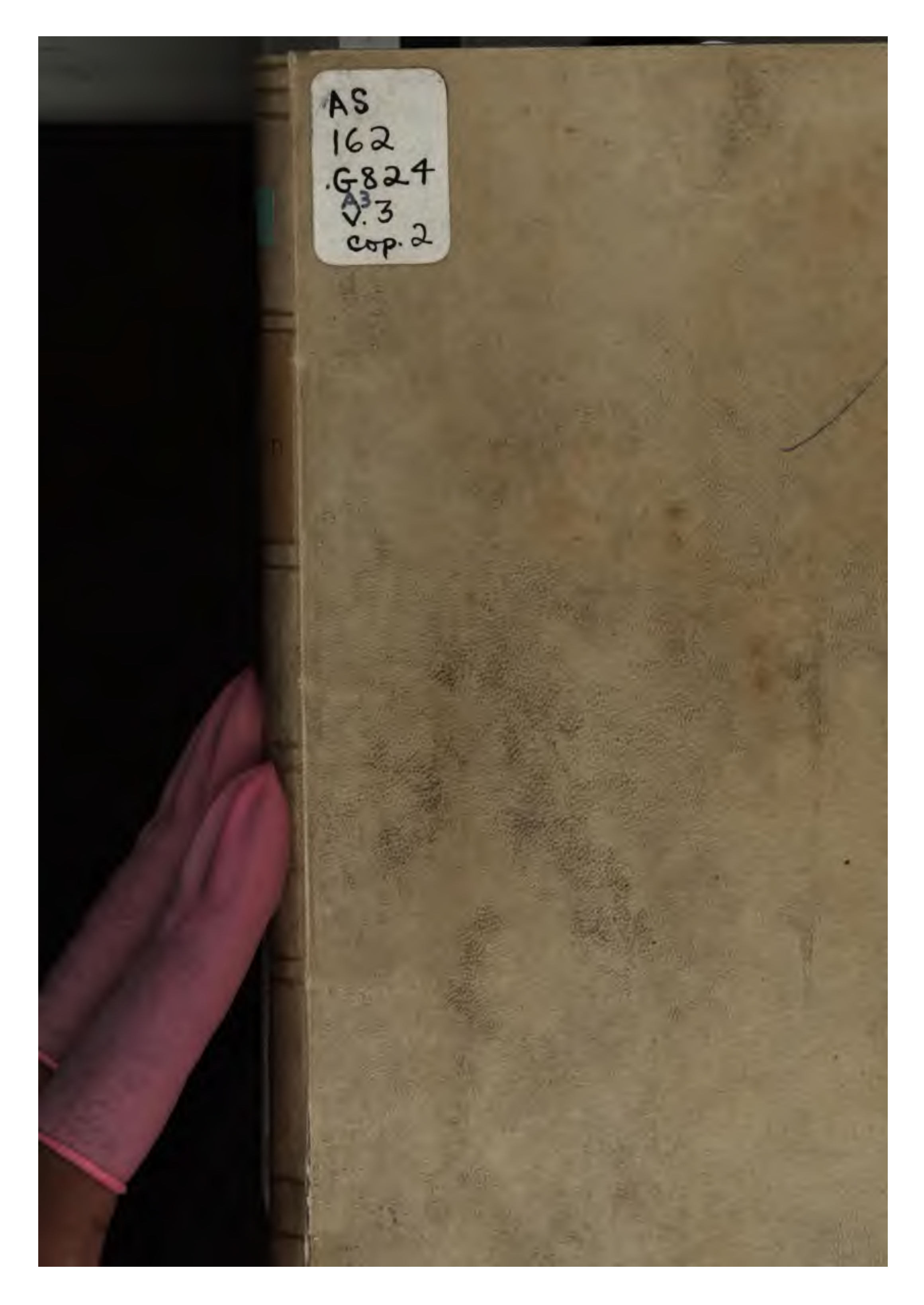


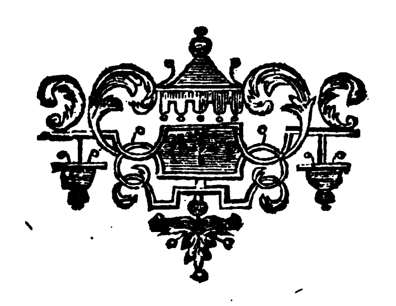

AS
162
.G824
A3
V.3
cop. 2





MÉMOIRES
DE LA SOCIÉTÉ
LITTÉRAIRE
DE GRENOBLE.

TROISIEME PARTIE.



A GRENOBLE,
Chez J. ALLIER, Imprimeur-Libraire de la Société.

A LYON, chez les FRERES PERISSE, Libraires, Rue Merciere.

ET à PARIS, chez BUISSON, Libraire, Rue Haute-Feuille, hôtel Coëtlosquet, N° 20.

M. DCC. LXXXIX.

Sous le Privilege de la Société Littéraire.

PREMIERE PARTIE.

Sur les causes du dépérissement des bois en Dauphiné, Mémoire qui a remporté le prix au jugement de la Société Littéraire, en 1787, par M. Achard de Germane ; suivi d'une *liste & observations sur les arbres de la Province de Dauphiné*, par M. Villars, professeur de Botanique, 1 *vol. in-8°. broché.* 1 l. 10 s.

SECONDE PARTIE.

Essai sur les branches d'industrie qui conviennent le mieux aux cantons de la Province de Dauphiné, qui en sont dépourvus, Mémoire qui a remporté le prix en 1788, par M. Achard de Germane, suivi d'un excellent Mémoire *sur l'éducation des bêtes à laine*, 1 *vol. in-8°. broché* . . . . . . 1 l. 16 s.

TROISIEME PARTIE.

Eloge historique du chevalier Bayard, qui a remporté le prix, en février 1789, par M. Gautier, suivi des deux autres Eloges qui ont mérité une *mention honorable*, 1 *vol. in-8°. broché.* 1 l. 16 f.

Ces mémoires sont également imprimés in-4°. sur papier superfin, & chaque partie coûte 6 liv. brochée.

ÉLOGE

DE

ERRE TERRAIL,

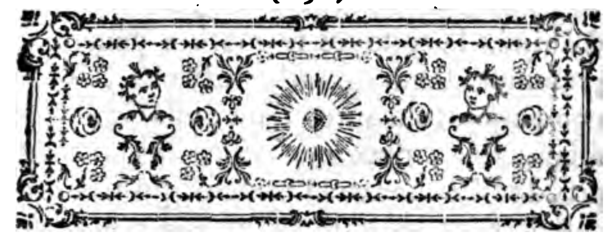
DIT

CHEVALIER BAYARD,

NS PEUR ET SANS REPROCHE.

. GAUTIER, Notaire de Grenoble.

rs qui a remporté le Prix de la Société
raire de cette Ville, le 5 février 1789.



ELOGE
DE
PIERRE TERRAIL,
DIT
LE CHEVALIER BAYARD,
SANS PEUR ET SANS REPROCHE.

Non cupidigia in lui d'oro o d'impero,
Ma d'onor brame immoderate, ardenti.
Il Tasso, Cant. 1. St. 10.

DEPUIS que les grands hommes ſont devenus plus rares, tous les arts ſe ſont réunis pour nous remettre ſous les yeux ceux qui ſe ſont le plus diſtingués par leurs vertus & par leurs talents. Tandis que nos Appelles & nos Phidias tâchent

d'animer la toile & le marbre pour représenter leurs grandes actions, des compagnies savantes, qu'enflamme le même zele, décernent tous les ans le prix de l'éloquence à l'orateur qui sait les célébrer, & les transmettre à la postérité dans un monument plus durable encore. Ainsi, les hommes qui ont honoré leur siecle, semblent sortir de leur tombeau pour revivre au milieu de nous, & pour nous donner de sublimes leçons. C'est vraiment alors qu'elles sont utiles, & que leur effet est d'autant plus sûr, que toutes les passions se sont évanouies. L'envie qui s'attache aux pas des grands hommes, qui les persécute pendant leur vie, se taît bientôt lorsqu'ils ne sont plus, & leurs vertus brillent sans nuage de tout l'éclat qui les environne.

Il en est un qui, né dans la province, a plus de droit à nos éloges, & à ce tribut de reconnoissance, dont un corps célèbre, dès son origine, veut s'acquitter envers tous ceux qu'il croira dignes de cet hommage. Ce premier choix de l'Accadémie ne pouvoit entraîner de longues recherches. Quel citoyen n'eût pas nommé le héros qui, par son courage, sauva tant de fois l'honneur de la France!

l'homme ſenſible & vertueux qui protégea cette province, lorſque pour prix de ſes longs ſervices, il en obtint le commandement! cet homme, enfin, à qui la critique la plus ſévere n'a pu reprocher une ſeule faute, & dont le nom ſe trouve écrit dans les faſtes de la vertu, comme ſa valeur dans ceux de l'hiſtoire! Cet hommage rendu au chevalier Bayard, en renouvellant dans tous les cœurs le ſentiment douloureux de ſa perte, y a fait renaître l'admiration, la reconnoiſſance & l'enthouſiaſme. Une foule d'orateurs s'eſt empreſſée à recueillir, dans l'hiſtoire de ce héros, les traits qui ont le plus honoré ſa vie, & vient aujourd'hui, dans cette aſſemblée, demander le prix de ſes efforts & de ſon zele. Pour moi, qui n'attends point ce prix glorieux, je vais répandre quelques larmes, & jetter quelques fleurs ſur ſon tombeau. En conſacrant ce foible eſſai à la mémoire de ce grand homme, je ne veux que tracer à mes concitoyens l'image des vertus qu'ils doivent imiter, & des exemples qu'ils ont à ſuivre. J'aurai rempli ce devoir ſacré, ſi mes réflexions peuvent s'élever à la hauteur de mon ſujet; & ſi je n'ai

pas le feu du génie, j'aurai du moins celui du ſentiment.

Ce n'eſt point par nous, foibles orateurs, que BAYARD peut être loué d'une maniere digne de lui. C'étoit à ceux qui l'ont bien connu, à ceux qu'il honnora de ſon amitié, & devant qui ſon ame s'ouvroit toute entiere ; c'étoit aux braves chevaliers, témoins de ſes travaux & de ſes victoires, à compoſer cet éloge immortel. Près de trois ſiecles ſe ſont écoulés depuis la mort de ce grand homme, & ſon hiſtorien ſe taît le plus ſouvent ſur les détails de ſa vie privée, plus précieux & plus dignes peut-être de l'admiration du ſage, que ſa valeur & ſes triomphes. Conſolons-nous, par ce qui nous en reſte, de tous ceux dont le ſouvenir s'eſt perdu dans la nuit des temps. Cette matiere eſt aſſez féconde, pour ne rien puiſer dans les ſources impures du menſonge & de la flatterie. Ce n'eſt point ici l'éloge d'un homme que la vanité ſeule veut célébrer, & dont à peine quelques vertus peuvent pallier ou cacher les vices. BAYARD fut grand toute ſa vie, parce qu'il fut toujours vertueux ; & ſi dans l'âge des paſſions, ou dans la licence d'une profeſſion qui leur donne

encore plus d'énergie, il paya le tribut à l'humanité, il sut ennoblir jusqu'à ses foiblesses.

La providence, qui le destinoit à être un jour le soutien de nos armes, & l'effroi de nos ennemis, pour lui donner dès le berceau l'exemple des vertus qu'il devoit embrasser, le fit naître à dessein d'une famille de héros (*a*), moins illustre par sa noblesse, la plus ancienne de Dauphiné, que par les grands hommes qu'elle avoit produits. Ce n'est point à des mercenaires que sa jeunesse est confiée : il est l'espoir de sa maison, il en mérite tous les soins. Son digne pere, que ses blessures ont relégué dans son château, après avoir, comme ses aïeux, servi son Roi & sa Patrie, veille lui-même sur ses destinées, & consacre les derniers jours de la vie la plus glorieuse, à l'exercice du plus saint & du plus cher de ses devoirs. Les regards d'une mere tendre sont désormais fixés sur lui. C'est à l'abri de l'air impur, & loin des mœurs de nos cités, à la campagne & dans la retraite, que sa santé se fortifie. C'est dans la plaine de Grignon, ou dans les bois qui la couronnent, qu'il va tous les jours éprouver ses forces, s'accoutumes aux

marches pénibles, & comme les enfants de Lacédémone, hâter en lui par l'exercice le grand ouvrage de la nature. O! lieux chéris de ſon enfance, demeure antique de Bayard! jamais, jamais je ne vous approchai ſans reſſentir une douce émotion. En quelques mains que vous paſſiez, puiſſe l'heureux propriétaire ne pas vous détruire ou vous embellir! Et ſi, malgré ce vœu de mon cœur, il oſe préférer un faſte inutile à votre touchante ſimplicité, que la ſtatue de ce grand homme, en ſoit au moins le plus bel ornement!

Bayard eſt à peine âgé de treize ans, & l'on voit déjà ſe développer ſes courageuſes diſpoſitions. Peres aveugles que nous ſommes! c'eſt la vanité qui nous fait choiſir l'état que nos enfants doivent embraſſer, & nous manquons preſque toujours celui que la nature leur deſtinoit. Au lieu de ſuivre & d'examiner les mouvements qu'elle leur imprime, ce ſont nos goûts & nos préjugés, triſtes fantômes de notre orgueil, qui préſident à leur éducation, & perſonne n'eſt à ſa place. L'illuſtre pere de Bayard ne s'en rapporte point à ſes propres yeux; & quelques talents que ſon fils annonce pour

le noble métier des armes, il craint encore de se tromper, & d'ôter sur-tout, par un choix aveugle, un citoyen à la patrie. C'est dans le cercle de sa famille, dans l'assemblée de tous ses parents, que Bayard est interrogé; c'est là qu'on descend jusques dans son cœur, qu'on étudie tous ses penchants, & qu'on découvre le germe heureux des qualités & des vertus qui doivent un jour l'immortaliser. Trop jeune encore pour porter les armes, on arrête qu'il servira dans la maison du Duc de Savoie. Sa digne mere qui, dès le berceau, n'a pas cessé de veiller sur lui, a été présente à ces entretiens. Enfin le jour du départ arrive, elle n'en peut soutenir le spectacle, & se dérobe à tous les yeux. Ce n'est qu'au moment où va s'éloigner cet enfant de prédilection, qu'elle veut le revoir & l'embrasser encore: elle le presse sur son cœur, elle l'innonde de ses larmes; mais ce n'est pas en regrets stériles que s'écouleront des instants si chers. Mentor, quittant le fils d'Ulysse qui va remplir ses hautes destinées, ne lui laisse pas de plus grands préceptes, ni de plus sublimes leçons, que cette vertueuse & respectable mere vient d'en donner au

nouveau Télémaque. Femme sensible, consolez-vous ; tandis que vos pleurs couloient dans son sein, votre sagesse a pénétré son ame. Jamais, jamais, il n'oubliera ni vos adieux ni vos conseils; ils sont pour toujours gravés dans son cœur par la tendresse & la reconnoissance.

Nous ne suivrons BAYARD à la Cour de Savoie, que pour le voir revenir bientôt à son prince & à sa patrie; il a juré de leur être fidele, & de mourir pour tous les deux. A cette époque, Charles VIII méditoit la conquête de l'Italie, de ce théatre ensanglanté par nos victoires & nos défaites, où nos succès étoient inutiles au bonheur de la Monarchie, & nos pertes toujours une plaie pour l'Etat. Ces belles contrées que la providence ne nous avoit point destinées, étoient l'objet de l'ambition de tous les Potentats qui les environnoient. Rome, bornée à son territoire, mais renforcée, si j'ose le dire, de tous les foudres du Vatican, tantôt excitoit les Princes à la guerre, pour s'enrichir de leurs dépouilles; & tantôt, menacée d'une ruine prochaine, ordonnoit aux Rois qui l'avoient vaincue, de poser les armes

& de la respecter. Les maux que la France avoit éprouvés, au lieu d'éclairer nos braves aïeux, les animoient à la vengeance. Il n'étoit pas venu ce moment heureux, où la raison, guidée par l'expérience, devoit détruire pour toujours l'esprit de vertige qui les égaroit, & les fixer au pied des Alpes. Charles, qui vouloit présider lui-même à ses immenses préparatifs, tenoit alors sa Cour à Lyon; c'est là que BAYARD lui fut présenté dans une visite du Duc de Savoie; & ce Prince qui l'honnoroit d'une bienveillance particuliere, l'offrit au Roi, déjà prévenu par les graces de sa personne, comme le don le plus précieux. Luxembourg, Comte de Ligny, le prit alors sous sa protection, & le plaça dans sa compagnie.

Il semble que les hommes extraordinaires sortent tout formés des mains de la nature, & que, prodigue en leur faveur, elle hâte pour eux la lenteur de ses mouvements, & change l'ordre de ses combinaisons. BAYARD est à peine sorti de l'enfance, il n'est pas encore sous les drapeaux, & son cœur brûle de se signaler. La France, accablée sous le poids des impôts, voyoit avec peine les

préparatifs d'une guerre toujours renaiſſante ; le Conſeil même du Monarque ne l'avoit point encore arrêtée, & l'on craignoit des oppoſitions de la part des Cours ſouveraines. Pour ſurmonter tous ces obſtacles, & rendre inutiles les obſervations du peu de ſages qui l'entourent, le Prince enivre la nation par des fêtes & des tournois. Charles connoit l'eſprit de ſon peuple ; il ſait qu'en offrant à ſes yeux avides la ſeule image des combats, il va l'enflammer d'une ardeurnouvelle, & l'engager à réſoudre lui-même l'expédition qu'il n'oſe propoſer. Déjà la trompette s'eſt fait entendre, & la nobleſſe eſt accourue. BAYARD, dans l'âge où ſes compagnons ne peuvent encore porter les armes, oſe toucher aux écuſſons, & ſe prépare à diſputer le prix de la force & de la valeur. Dès qu'on le voit franchir la barriere, tous les regards ſont fixés ſur lui, & tous les cœurs ſe ſont émus. Bientôt il force la victoire à couronner ſes premiers efforts, & l'admiration ſuccede à la crainte. BAYARD combattant ſous les yeux du Roi, a remporté tous les ſuffrages.

On nous pardonnera de paſſer ſous ſilence les autres ſuccès du jeune BAYARD,

dans des circonſtances tout-à-fait ſemblables. Nous ſommes preſſés par les événements; & ſi nous laiſſons quelque choſe à dire, c'eſt pour voir BAYARD ſe couvrir plutôt, & du ſang de nos ennemis, & d'une gloire plus ſolide. Déjà nos armées ont franchi les Alpes ſous la conduite de leur Roi; tandis que, commandée par le Duc d'Orléans, une eſcadre eſt partie pour Gênes. La maladie qui attaque Charles dans les remparts de la ville d'Aſt, ſuſpend à peine les opérations; & les ſuccès ſont ſi rapides, que cette expédition a moins l'air d'une guerre, que d'une marche triomphale. L'ennemi trop foible ou découragé, n'oppoſe plus que de vains efforts. BAYARD qui fait ſon apprentiſſage ſous la Tremouille & Montpenſier, combat toujours à côté du Roi. Les villes s'ouvrent à leur approche, ou ſont foudroyées par l'artillerie. A tous les maux dont le genre humain eſt l'artiſan & la victime, il ne manquoit plus que cet art funeſte de dérober le feu du Ciel, & de s'armer de ſon tonnerre, pour ſe donner une mort plus ſûre (*b*). La France étoit alors, des nations de l'Europe, celle qui ſavoit le mieux employer cette puiſſance irréſiſ-

les efforts de mille bras qui l'ont aſſailli, & dont les forces combinées vont bientôt épuiſer les ſiennes. Mais plus terrible qu'auparavant, il fixe la victoire encore incertaine; & n'ayant plus d'ennemis à combattre, il en apporte les dépouilles (*) aux pieds de Charles qu'il a ſauvé. Dans cette bataille à jamais célebre, on put apprécier tout ce qu'il valoit. BAYARD n'a point ce courage aveugle qui ne ſait que braver la mort: intrépide, mais de ſang-froid, il apperçoit au même inſtant, & les dangers qui l'environnent, & les moyens de s'y ſouſtraire. Embraſſant d'un coup d'œil rapide, tous les objets qu'il a ſous les yeux, il calcule les forces de l'ennemi, en étudie les mouvements, met à profit toutes ſes fautes; & toujours maître de lui même, il l'eſt bientôt des événements.

Le Héros, de retour en France, ne paſſe point ſes jours de repos dans l'indolence & l'oiſiveté; il eſt trop grand pour ne pas ſentir que, s'il eſt une profeſſion où la pratique doive ſans ceſſe être éclairée par la théorie, c'eſt cet art même

(*) Bayard prit un enſeigne de cinquante hommes d'armes. Le Roi crut le récompenſer, en lui accordant une gratification de 500 écus.

auquel il se consacre. Il n'est point enivré de ses premiers succès, & la bataille de Fornoue, où l'habileté, autant que la valeur, a triomphé de tous les obstacles, l'a pénétré de cette vérité, si nécessaire à tous les hommes qui doivent commander un jour, que le courage n'est presque rien, sans une étude approfondie des moyens de le diriger & d'en tirer tout le parti possible. BAYARD se livre à cette étude, autant par goût que par humanité. Depuis la grande révolution qu'a produite l'artillerie, le sublime de l'art consiste moins à savoir combattre, qu'à épargner le sang des hommes; & la philosophie, née pour nous instruire, & sur-tout pour nous consoler, est venue présider aux lois de la guerre, & en rectifier les opérations.

Mais, pendant que BAYARD s'occupe de ces profondes méditations, la scene change autour de lui. La France pleure un Roi bienfaisant, emporté dans la fleur de l'âge par une mort inopinée. Charles VIII, Prince médiocre, mais affable & compatissant, avoit gagné le cœur de ses sujets. Louis XII, son successeur, est à peine assis sur le Trône, que tous ses vœux se portent vers l'Italie.

Les nouveaux nœuds qu'il va former avec l'héritiere de la Bretagne, en unissant à la monarchie cette belle & riche province; ce mariage, auquel la nation eût applaudi avec transport, s'il n'eût pas été le fruit d'un divorce que la passion, plus que l'intérêt, sollicite au fond de son cœur, ne fait que suspendre sa résolution de conquérir Naples & le Milanès. Louis paroît au-delà des monts, l'ennemi fuit à son approche, & Milan se hâte d'ouvrir ses portes. Mais on commet sous ce monarque les mêmes fautes que sous Charles VIII. Déjà le Duc, chassé du Trône, ce Ludovic devenu célebre par l'assassinat & l'usurpation, a emporté tous ses trésors, & s'est réfugié auprès de l'Empereur, dont il obtient la permission de lever des troupes en Franche-Comté. Avec une armée de cinq cents lances, & un corps de huit mille suisses, il reprend la route de ses états, & ses progrès sont aussi rapides que l'avoit d'abord été sa défaite. BAYARD gémit au fond de son cœur de la division de ses commandants, cause premiere de ce revers. Il voudroit lui seul terminer la guerre; mais n'étant pas le maître des opérations, il cherche au moins à se

ſignaler par des actions dignes de ſon courage. Il apprend que dans Binaſco, petite ville près de Milan, eſt un parti de trois cents chevaux, qu'il eſt facile de ſurprendre. Il en parle à ſes compagnons, hommes d'élite & ſes admirateurs, qui ne balancent pas à le ſuivre. Ils volent donc, au nombre de cinquante, à une victoire preſque aſſurée ; mais on a déjà prévenu Cazache, qui commande dans Binaſco, & qui s'avance avec toutes ſes forces pour enlever au premier choc un ennemi ſi foible en apparence. BAYARD, auſſi prompt que la foudre, a le premier commencé l'attaque, & donné l'exemple à ſes compagnons. Couvert de ſang & de pouſſiere, après une heure de combat & des prodiges de valeur, il s'indigne que la victoire tarde ſi long-temps à ſe déclarer. Il crie aux ſiens d'imiter ſon courage, & de le ſuivre au chemin de l'honneur. A ces mots, il s'eſt élancé ſur l'ennemi qui réſiſte à peine, & qui eſt enfin obligé de fuir. BAYARD, qu'anime le ſuccès, & qui ſe croit environné de tous les braves de ſon parti, vole à la pourſuite avec tant d'ardeur, qu'il eſt entré juſques dans Milan, ſous le palais de Ludovic. Priſonnier lui-même après

la victoire, il n'a perdu que sa liberté. Le peuple entoure ce héros, dont la jeunesse relève encore toutes les vertus qu'on admire en lui, & Ludovic ne peut résister aux sentiments que lui inspirent tant de valeur & de fierté : il ordonne, après l'avoir vu, qu'on le ramene au camp françois.

Cependant la Tremouille arrive pour commander en Italie. Ludovic est fait prisonnier, & toutes les villes du Milanès reçoivent enfin la loi du vainqueur. Luxembourg, Comte de Ligny, veut épouvanter ses sujets rebelles (*), & prend la route de Voghere, l'une des places révoltées. Vingt députés, chargés de présents, sont à ses genoux pour demander grace. Luxembourg se laisse fléchir; mais il n'accepte ces dons immenses, que pour les offrir au jeune BAYARD. Le guerrier est trop grand lui-même pour s'enrichir de ces dépouilles; & n'osant les rendre aux infortunés, dont la punition devient nécessaire, il ne veut que l'honneur de les distribuer. Ainsi

(*) Après la conquête du Milanès, le Roi donna à ses grands officiers plusieurs places de ce Duché, pour les tenir en fief relevant de lui. Le Comte de Ligny avoit obtenu Voghere, Tortonne & quelques autres villes.

BAYARD, quoique né pauvre, ne montre pas moins de générosité, que de valeur & d'héroïsme. Nous ne le verrons jamais démentir cette noblesse de sentiments qui réhaussoit l'éclat de toutes ses vertus. Il connut le bonheur d'être bienfaisant, & sur-tout de l'être sans vanité, sans intérêt, sans ostentation; & ce qui est peut-être plus rare encore, il fut toujours aimé de ceux qu'il honnora de ses bienfaits.

Pendant qu'il excite l'admiration, & qu'il promet de si grandes choses, Louis, trompé par le Roi d'Espagne, dont l'armée se joint à la sienne, après avoir partagé d'avance les Etats qu'ils vont envahir, porte contre Naples tous ses efforts, & réduit le Royaume à son obéissance. Bientôt ce partage entre les deux Rois devient la cause d'une rupture, & Ferdinand qui l'a provoquée, suscite à la France des ennemis, & fait commencer les hostilités. BAYARD, qui commande dans Monervine, impatient de venger Louis des trahisons de son allié, & de donner aux troupes françoises un exemple qui les encourage, en a trouvé l'heureuse occasion. Sotomaïor, digne par sa bravoure d'être l'émule de BAYARD, est

l'ennemi qu'il va chercher, & bientôt ils ſont en préſence. Les deux partis, jaloux de vaincre, après avoir reconnu leurs forces, ſe précipitent l'un ſur l'autre avec une égale rapidité. Tout ce que peut, dans ces circonſtances, la valeur jointe à l'habileté, eſt mis en uſage par Sotomaïor; mais BAYARD, redoublant de zele, jette le trouble & la terreur au milieu de ſes ennemis, qui ne tardent pas à prendre la fuite. Sotomaïor eſt obligé lui-même de quitter enfin le champ du combat. Il ne réſiſte plus qu'avec peine au chevalier qui le pourſuit, & n'évite la mort qu'en lui rendant les armes.

BAYARD emmene ſon priſonnier, le fait traiter avec diſtinction, l'admet à ſa table & à ſes plaiſirs, & ſe contente de ſa parole, qu'il n'abuſera point de ſa liberté. Tant de nobleſſe ajoutoit encore à l'obligation de Sotomaïor; mais l'eſpagnol, peu délicat, oſe former le honteux projet de manquer à la foi promiſe, & de tenter ſon évaſion. BAYARD apprend qu'il eſt parti, & fait voler à ſa pourſuite. Sotomaïor eſt ramené, s'excuſe auprès de ſon vainqueur, qui lui reproche ſa baſſeſſe, & qui veut bien ne l'en

punir, qu'en distribuant à la garnison le prix qu'il a mis à sa liberté.

Mais, de retour au milieu des siens, Sotomaïor accuse Bayard; & dans les plaintes qu'il se permet, il joint le mensonge à la perfidie. BAYARD, dont les forces sont épuisées par les accès d'une fievre cruelle, ne balance pas à le défier, & tout est prêt pour le combat. BAYARD lui laisse le choix des armes, & ne refuse pas de combattre à pied. Cette condition de Sotomaïor, contraire aux loix de la chevalerie, peut être funeste au héros français, dont la foiblesse est alarmante, & qui devroit ne pas l'accepter; mais il ne voit que les outrages dont il est venu punir l'espagnol. Il est à peine entré dans son camp, que rappellant toute sa valeur, & recueillant toutes ses forces, il vole à lui comme l'éclair, & l'attaque le glaive à la main. Déjà leurs armes retentissent de mille coups qu'ils se sont portés, & que leur adresse rend inutiles. Sotomaïor, plus vigoureux, presse Bayard & veut l'atteindre pour le surprendre ou l'ébranler; mais à l'instant il est blessé, & le sang coule sous son armure. En vain Bayard lui crie de se rendre, & d'éviter la mort

les ſources de l'abondance ; & l'inſatiable cupidité, qui calcule toujours la miſere publique, achève d'enlever toutes les reſſources. Les tréſoriers ont enfoui l'or qu'ils étoient chargés de diſtribuer ; & ce n'eſt plus qu'en l'achetant par des ſacrifices conſidérables, qu'on peut l'arracher de leurs mains. L'armée en proie à la famine & aux beſoins de toute eſpece, ſe diminue par la déſertion, & par les ravages de l'épidémie. Gonſalve épie le moment fatal de l'attaquer & de la ſurprendre ; & ne pouvant forcer le pont, jeté par Saluces ſur le Garillan, il s'eſt hâté d'en conſtruire un autre. Braves François ! vous quittez un camp pour fuir le ſort qui vous menace ; mais quelle main vous protégera contre les dangers de cette retraite ? Raſſurez-vous, BAYARD vous reſte, & c'eſt lui qui va vous ſauver. Que n'ai-je la voix de l'homme éloquent qui célébra Maurice & Duguai-Trouin ! je peindrois BAYARD prodiguant ſes jours pour le ſalut de ſes concitoyens, & ſon ame reſpireroit dans tous les traits de ce tableau. Mais la vérité ſupplée aux talents dans un ſujet ſi grand par lui-même. Je louerai BAYARD avec dignité, ſi je ſais dire ce qu'il a fait.

Déjà Gonſalve a pénétré juſqu'à l'autre rive du Garillan, tandis que ſon arriere-garde vient attaquer le pont des François, qui ſe diſpoſent à la retraite. Bientôt les troupes ſont en marche pour s'avancer juſqu'à Gaëte, pourſuivies par les Eſpagnols. BAYARD, ſoutenu de quatorze preux, eſt le rempart qu'oppoſe Saluces à tous les efforts de ſes ennemis, & ce rempart eſt inacceſſible. Gonſalve, outré d'une réſiſtance, contre laquelle vont ſe briſer toutes ſes forces réunies, ſe hâte de changer l'ordre de l'attaque. Un corps nombreux de cavalerie, pour dépaſſer notre arriere-garde, & tomber en flanc ſur le corps d'armée, a déjà pris le chemin des hauteurs. BAYARD (*d*) a vu ce grand mouvement ; il en devine bientôt la cauſe. Le héros, ſuivi de ſon écuyer, vole au-devant de ce corps terrible ; & comme ce Romain qui ſauva ſa patrie dans une circonſtance à-peu-près ſemblable, s'arrête ſur un pont qu'il jure de garder contre la fureur de ſes ennemis. Hommes dégénérés par votre luxe & par vos mœurs ! lâches victimes de la molleſſe, & ſur-tout de la volupté, qui de vous tous croiroit au prodige qu'un ſeul guerrier va vous offrir, ſi vos

aïeux ne l'avoient consigné dans les annales de leur siecle ! Pendant qu'il envoie chercher du secours, BAYARD soutient l'horrible choc de deux cents hommes qui le combattent. Aux flots pressés & tumultueux de cette foule qui l'assiege, il oppose une ame intrépide, une valeur que rien n'étonne, un courage au dessus de l'humanité. Il fait à ses pieds un rempart sanglant de ceux qu'il renverse sur la poussiere ; & de sa lance redoutable il retient seul, au delà du pont, l'hidre cruelle & toujours renaissante qui veut l'accabler de son poids énorme, jusqu'à l'arrivée de cent hommes d'armes que lui amene son écuyer. BAYARD, entouré de ses compagnons, ose concevoir de plus grands succès ; & franchissant l'espace étroit qu'il a défendu avec tant de gloire, il va changer la face du combat, & jetter la terreur dans les rangs ennemis, en formant-lui même une attaque imprévue. Mais son courage a trompé ses forces, qu'ont épuisées de si longs travaux ; & ce grand homme, en sauvant l'armée, demeure prisonnier au sein de la victoire. Précieuse & sainte amitié, inestimable présent du ciel, le plus pur,

le plus noble de nos sentiments, de quelle ardeur vous enflammez ceux qui ont éprouvé vos douces atteintes ! Guiffrey, l'éleve de BAYARD, son ami, son compatriote, s'apperçoit bientôt qu'il est disparu. Il fond à l'instant sur les Espagnols, suivi des preux qui l'environnent; & pénétrant jusqu'à BAYARD, qu'on n'a pas encore osé désarmer, il l'enleve au milieu des rangs qu'il a renversés dans ce choc terrible. BAYARD, dégagé, saisit un cheval qui s'échappe de la mêlée, & plus redoutable qu'auparavant, il met en fuite un ennemi dont il avoit reçu des fers !

Il est une gloire pour les guerriers, indépendante de la victoire. Maîtres de leur courage & de leurs actions, ils ne le sont pas des événements. Après sa défaite aux champs de Zama, Annibal ne fut pas moins grand aux yeux de Rome & de Carthage; & si les François, après tant d'exploits, perdent leurs conquêtes en Italie, BAYARD, l'exemple des chevaliers, n'est pas moins célebre dans toute l'Europe, ni moins chéri de la nation. A son retour, il jouit en France, & de l'estime de son Roi, qui se l'atta-

che de plus en plus, en le fixant (*) auprès de lui, & des transports de tout un peuple, qui se jette sur son passage, pour le connoître & l'admirer. Mais quelle subite révolution menace de couvrir le royaume de deuil ! Blois retentit de cris funèbres ; & d'un bout de la France à l'autre, j'entends répéter ces tristes accents ! La religion ne ferme plus ses temples ; & le laboureur, quittant ses travaux, accompagné de sa triste famille, va les remplir de ses gémissements. Louis, le pere de ses sujets, est accablé des maux qu'ils éprouvent ; & le tableau de leur misere a tellemenr pénétré son ame, qu'il est aux portes de la mort. La postérité n'oubliera jamais, ni les regrets de ce Monarque, ni ses bienfaits envers la patrie. Louis, revenu des bords du tombeau, ne songe plus qu'à la rendre heureuse ; il va réparer ses derniers revers.

Pendant que Louis évite la guerre, pour laisser respirer son peuple, & qu'il consacre tous ses moments à la réforme des abus, un ennemi, d'autant plus redoutable, qu'il sait voiler sa politique

(*) Le Roi lui donna une place d'écuyer de son écurie.

des intérêts de la religion, appelle les Genois à la liberté, & fait souffler dans tous les cœurs l'esprit impur de la révolte. Jules, plus guerrier que religieux, impatient de signaler son avénement au Pontificat, ambitieux par caractere, ennemi personnel du Monarque François, & du cardinal (*e*) son premier ministre, fomente des troubles en Italie pour se venger de tous les deux. A sa voix Gênes se remplit de factieux & de rebelles. La populace s'est armée contre les nobles qu'elle hait, & la république est bientôt en proie à toutes les horreurs d'une guerre civile. Paul de Novi, simple teinturier, est élevé par son parti à la suprême magistrature; il étoit digne de cette place par son amour pour la justice, & par les talents qu'il y déploya. Louis, peut-être, eût dissimulé tous les outrages de ce peuple, si sa révolte n'eût influé sur les Etats du Milanès; mais le feu de la sédition pouvoit à l'instant s'y communiquer; on ne crut pas du moins en France qu'il y eût alors un moment à perdre. Déjà Louis a passé les Alpes, & Bayard, que tourmente une fievre opiniâtre, oublie le soin de sa santé, pour aller se couvrir d'une gloire nou-

velle. Paul de Novi, qui n'a reçu qu'en cédant à la violence, la dignité dont il est revêtu, ne néglige pourtant aucun des moyens d'éviter la foudre qui le menace, & montre assez, par son génie, qu'il étoit né pour de grandes choses. Sur la montagne qui couvre Gênes, vient de s'élever une forteresse qui en défend par-tout l'accès, & huit mille hommes sont répandus dans les défilés qui coupent sa base. L'armée françoise est arrêtée par de si sages dispositions. Dans la crainte d'une surprise, elle n'ose plus tenter le passage. On eût dit que la Providence ne jettoit des obstacles sur les pas de LOUIS, que pour donner au jeune BAYARD la gloire de les vaincre & de les surmonter. (*) A la tête de l'avant-garde, il va braver tous les dangers, & s'ouvrir le chemin de Gênes. Pendant qu'il étonne par son audace des ennemis d'autant plus à craindre, qu'ils sont armés, comme les titans, des rochers qui les environnent, ses compa-

(*) Le Roi le consulta sur les moyens à prendre pour réussir. Sire, répondit-il, il faut aller voir ce qu'on fait là-haut. Si Votre Majesté veut bien m'en charger, avant qu'il soit une heure je lui en rendrai bon compte. Il n'a jamais conseillé d'entreprise, qu'il ne fût prêt à l'exécuter.

gnons

gnons gravissent avec lui le flanc rapide & tortueux de ce mont presque inaccessible, donnant la mort ou la recevant avec une égale intrépidité. Un nouveau péril les attend au fort, que BAYARD leur montre comme le terme de leurs travaux & de leurs combats. O ! jours brillants de la chevalerie, où l'on vit se réaliser les prodiges fameux de ces temps héroïques, dont la poësie avoit jusqu'alors embelli toutes ses fictions ! On vit ce que peut la valeur unie à cette incroyable émulation de gloire. Déjà BAYARD donne l'exemple d'attaquer l'ennemi dans ses retranchements. Ni les coups pressés de l'artillerie qui en défendent les approches, ni la hauteur du boulevard qu'il se propose de franchir, n'ont arrêté ce superbe courage. L'ennemi forcé tombe sous le glaive, ou se précipite de la montagne ; LOUIS entre en vainqueur dans Gênes.

Ils ne sont plus ces siécles mémorables ! avec eux s'est évanouie cette valeur vraiment héroïque, dont il nous reste à peine une foible idée, & cet amour de la patrie, ce sentiment des grandes ames, que n'éprouvent plus nos cœurs énervés. Et nous oserions appeller barbares les

temps où vivoient nos braves aïeux ! ne diroit-on pas que c'est-là l'effet de nos savantes institutions, & qu'avec beaucoup de philosophie, nous n'avons plus de patriotisme ? Tout le courage de la nation semble s'éteindre de plus en plus dans nos dissertations sur l'art militaire. Nous avons mis des mots à la place des choses, & le jargon scientifique tient lieu de tout aux héros du siécle. Cependant, n'en accusons point un art sublime & consolateur, qui ne cherche depuis long-temps qu'à épargner le sang des hommes. Cet étrange abus ne tient pas aux sciences, que des esprits chagrins voudroient calomnier; osons le dire, il tient à nos mœurs. Eh ! que peuvent des hommes livrés au luxe, à la mollesse, à la dépravation ? Qu'importent les lumieres & le savoir, si nos corps ont perdu leurs forces, & nos ames leur énergie ? Celui qui saura le mieux calculer l'action terrible d'une bombe, n'osera souvent en braver l'éclat. Combien nous sommes dégénérés ! L'honneur étoit l'idole de nos peres, & nous ne courons qu'après la fortune ! C'est pourtant aux noms autrefois si chers de citoyens & de patrie, que les Bayard & les Du-

guesclin ont opéré tant de merveilles ; & nous ne sommes plus que de froids égoïstes ; dont la coupable indifférence donne la mort à tous les talents! Ombres sacrées de tant de grands hommes, qui s'immolerent pour leur pays ; que ne puis-je vous évoquer du sein de la tombe qui vous renferme! vous exerceriez au milieu de nous cette censure précieuse qui ne convient qu'à la vertu ; & nos guerriers apprendroient de vous ; que l'héroïsme n'a pour objet que le salut de la Patrie, & pour récompense que l'admiration. Voilà le seul prix digne d'un grand cœur, & c'est sur-tout à le mériter que BAYARD consacra ses jours. On ne le vit point, lâche courtisan ; mendier les places ni les honneurs. Il laissoit courir après la faveur ; & se presser autour du Trône, ces hommes qui se vendent au poids de l'or ; & qui ne sacrifient que sur les autels de l'intrigue & de la fortune. Il eût craint de ternir sa gloire ; disons plus, de souiller sa vie ; par une seule de ces démarches, qui, à la honte de nos mœurs, ne deshonnorent plus personne ; & que presque tous osent avouer, parce que tous sont entrainés par le torrent des mauvais exemples, & que dans un siecle si dépravé,

l'ambition ſupplée à tous les talents.

Depuis long-temps les regards de l'Europe étoient fixés ſur l'Italie. Tous les Potentats, diviſés entr'eux, ſe diſputoient les débris ſanglants de ces contrées qu'ils ravageoient ; & les conquêtes de Louis, en reveillant toutes les paſſions, devoient armer contre la France les ſouverains intéreſſés à empêcher ſon élévation, & à maintenir entre les puiſſances cet équilibre ſi néceſſaire à la ſanté du corps politique. Mais les événements les plus conſidérables ſont très-ſouvent l'effet des plus petites cauſes. Au milieu du choc de tant d'intérêts, qui pouvoit produire un embraſement, on vit ſe former une ligue (*) célebre, capable d'envahir le reſte de l'Europè, pour punir l'orgueil de quelques marchands, qu'un ſeul des Princes confédérés eût réduits ſans peine à l'obéiſſance. Veniſe, enflée de ſes richeſſes, & ſe comparant à l'ancienne Rome, quoiqu'elle n'eût pas un ſoldat, oſoit intriguer dans toute l'Europe pour fomenter des diviſions, & pour y figurer par ſa politique. Elle venoit de déplaire au Pape, qui méditoit de ſe venger ; elle

(*) Liguei e Cambray, en 1508.

n'avoit pas craint d'insulter Louis, qui la protégeoit contre l'Empereur. A ces deux Princes se réunirent l'Empereur lui-même & le Roi d'Espagne. Avec des foudres impuissants lorsqu'ils sont lancés par des mains impies, Jules fit trembler cette république. Il la partageoit entre les puissances qu'il avoit armées dans cette querelle ; & cette étrange concession, aussi barbare que ridicule, il ne la faisoit qu'en se retenant tout ce qui étoit à sa bienséance. Louis, trompé comme son siécle sur les prérogatives du sacerdoce, ne vit, dans la bulle contre Venise, qu'un nouveau motif de hâter la guerre, & toujours fidelle à ses engaments, il commença les hostilités. Déjà Venise lui oppose une armée capable de la défendre. Ce peuple actif & laborieux n'abandonne point son riche commerce, principe de sa gloire & de sa grandeur. La République ouvre ses trésors aux mercenaires de l'Europe, qui, dans l'espoir du brigandage, viennent en foule sous ses drapeaux. En ménageant ses propres forces, elle a pensé que si l'ennem ipeut enlever son territoire, elle portera sous un autre Ciel son courage & son industrie.

Deux généraux, long-temps éprouvés,

également dignes par leurs talents de sa confiance & de son estime, sont à la tête de son armée : Petiliane, dont la prudence, & sur-tout la sage lenteur, ont si souvent déconcerté les capitaines les plus habiles ; Barthelemy, son rival de gloire, plein de ressources & de génie, & dont l'ardeur, en échauffant les dispositions de Petiliane, est modérée par sa sagesse. Retranchés à Fontanella, ils ont d'abord refusé de combattre ; mais forcés de quitter leur poste, à peine ont-ils commencé leur marche, que la bataille est engagée (*). LOUIS, qui la cherche depuis long-temps, donne l'exemple du courage, & s'expose à tous les dangers. Barthelemy, qui soutient seul le premier choc de l'armée françoise, ne voit que l'honneur de se mesurer avec le plus puissant Monarque de l'Europe ; & s'il ne peut arracher la victoire, c'est en héros qu'il la cédera, en perdant la vie ou la liberté. Il s'est placé sur des hauteurs, d'où cent pieces d'artillerie, lançant la mort & le carnage, portent par-tout la destruction, l'épouvante & l'horreur. En vain Louis a déjà vaincu tous les

(*) Bataille d'Aignadel, donnée le 14 mai 1509.

efforts de Petiliane, & mis en fuite sa division; l'intrépide Barthelemy, couvert de sang & de poussiere, oppose son génie au destin de la France, & la fortune chancelle encore. BAYARD, qui combat dans l'arriere-garde, voit les dangers & les ressources. Les Vénitiens ont les flancs couverts par un marais large & profond, dont l'œil mesure l'étendue, mais que l'audace n'ose franchir. C'est au travers des eaux croupissantes, sur un terrein dont la surface, aussi mouvante que fangeuse, cache un abîme sous les pas, que le héros s'ouvre un chemin, à la tête de cinq cents braves. A ce mouvement extraordinaire, le reste de l'armée pousse des cris de joie, & LOUIS peut compter enfin sur un succès qui n'est plus douteux. Déjà BAYARD a surmonté tous les obstacles que la nature semble opposer à sa valeur. Les ennemis l'ont reconnu, & leur courage s'est glacé. Barthelemy frémit de rage. Il court en forcené au milieu des rangs qui, de toutes parts, tombent sous le glaive. Le désespoir & la mort l'environnent; quinze mille des siens ont mordu la poussiere, & lui-même reçoit des fers.

Semblable aux secousses du mont

Ethna, qui ſe communiquent de proche en proche, lorſque, échappant de ſes entrailles, la foudre ébranle l'Italie, cette bataille déſaſtreuſe répand au loin la conſternation. Bergame, Creme, Breſſe & Cremone ouvrent leurs portes aux vainqueurs. Elles s'empreſſent à l'envi de mériter par leur ſoumiſſion la clémence d'un nouveau maître. Bientôt Vicence, Padoue, Véronne ſuivent l'exemple des autres villes. Elles députent vers le Monarque pour l'aſſurer de leur obéiſſance. Ainſi Louis, avec ſes troupes, & ſans le ſecours de ſes alliés, qu'il eût peut-être attendu long-temps, a pu ſoumettre en quinze jours, non-ſeulement toutes les cités qui doivent être ſon partage par le traité fait à Cambray; mais toutes celles qu'ont retenues & l'Empereur & le Pontife. Louis, qu'ils trompent tous les deux, eſt bien en droit de ſe venger en gardant toutes ſes conquêtes, & ſon intérêt ſemble l'exiger. Diſons, à la gloire de ce bon Roi, qu'il s'y refuſa par délicateſſe, & qu'il rendit à ſes alliés les places qui devoient leur appartenir. Louis eut craint que la poſtérité n'eût, quelque jour, ſoupçonné ſa foi; & plus grand que ſes ennemis, il

oublia leurs trahiſons, pour ne ſonger qu'à ſes promeſſes.

Cependant Maximilien ſort tout-à-coup du long ſommeil où il a feint d'être plongé. Padoue, que Louis vient de lui céder, briſe le joug qu'on lui impoſe, & Petiliane y a raſſemblé toutes les forces de la république. Avec un parti de l'armée Françoiſe, BAYARD va cueillir de nouveaux lauriers. Près de cent mille hommes ſont réunis pour former le ſiege de cette ville, & l'Empereur s'eſt avancé pour en diriger les opérations. Mais comment pénétrer jamais juſqu'aux remparts qui l'environnent! Quelle puiſſance renverſera tous ces travaux inexpugnables dont on a ſu la renforcer! Je vois ſur la route quatre barrieres, qui la coupant par intervalles, en défendent par-tout l'entrée, & ſur ſes bords ſont deux foſſés, dont la profondeur préſente un abyme. Dans les diſtances de ces barrieres, l'artillerie, combinant ſes feux, vomit au loin l'horreur & le carnage. De tous côtés un art terrible met à couvert les Padouans ſous des ouvrages inconnus, offre un rempart devant leurs remparts, & menace les aſſiégeants d'une mort preſque inévitable. L'Empereur

s'arrête, déconcerté par le génie de Petiliane. On doute même quelques inſtants qu'il ſoit poſſible de l'attaquer. Mais de ſi ſavantes diſpoſitions n'ont pas étonné le héros de la France, & c'eſt à lui qu'eſt reſervé l'honneur de forcer ces retranchements. On voit dans ſes yeux & dans ſon maintien cette belle & noble aſſurance, préſage heureux de la victoire. Autour de lui ſe ſont rangés tous les braves de ſon parti, briguant la gloire de partager tous les périls de cette attaque. C'eſt en plein jour qu'ils vont former cet aſſaut le plus redoutable que l'hiſtoire nous ait tranſmis, braver la foudre des remparts, & la mort qui les environne. BAYARD, au travers des arquebuſades, & des feux qu'on lance de toutes parts, atteint l'ennemi qui le croit à peine, & dont l'étonnement fait place à la terreur. C'eſt en vain qu'un art deſtructeur oppoſe à l'audace tant de reſſources. BAYARD combat une demi-heure, & trois barrieres ſont emportées. L'ennemi fuit ſous la quatrieme, où Petiliane vient de placer ſes guerriers les plus intrépides, qu'il enflamme encore de ſes regards. BAYARD ne voit que l'honneur de vaincre. Plus le danger lui pa-

roît grand, plus il s'anime à l'affronter. Il crie aux ſiens de mettre pied à terre, & plus rapide que l'éclair, il a déjà franchi la barriere, & renverſé dans ce choc terrible les rangs qui ſe preſſent pour l'accabler. Tant de valeur & d'héroïſme devoient enfin décider la victoire. Les Padouans n'évitent le trépas qu'en ſe ſauvant dans leurs murailles, & l'armée s'avance pour les foudroyer.

Mais que les Princes ſont malheureux, lorſqu'ils ſont livrés aux conſeils perfides des courtiſans qui les entourent! La vérité, ſimple & modeſte, n'a plus d'accès auprès du trône. La vertu n'oſe ſe faire entendre devant ces ames viles & corrompues qu'ils ont honorées de leur confiance, & la punition de ces Rois aveugles, eſt d'en être preſque toujours trahis. Maximilien a reçu du Pape le préſent funeſte d'un de ces hommes nés pour être à jamais le fléau des peuples, & le déshonneur de la royauté. Jules, qui trompe ſon allié, & dont l'étrange politique redouteroit plus ſes ſuccès qu'il ne hait les Vénitiens, lui donne un monſtre pour favori, & pour confident de ſes entrepriſes. Bientôt le traître a pris l'aſcendant dont il veut aider les honteux

projets qu'il a formés contre ſon nouvea
maître. Ce qu'on délibere dans le cor
ſeil, il en inſtruit Petiliane, & ſon au
dace eſt portée ſi loin, que le canon d
l'Empereur vomit ſes feux ſur le cam
même ! Ainſi Padoue eſt conſervée pa
les manœuvres du Pontife. Trahi pa
l'homme qu'il aimoit, mécontent de ſe
capitaines, & déſeſpérant de forcer l
ville, Maximilien fait lever le ſiege, e
reprend la route de ſes Etats.

Cet événement preſque inattendu, e
ralentiſſant les opérations, laiſſe que
ques jours reſpirer Veniſe. Cette Rép
blique offroit un ſpectacle digne de
regards de l'Europe entiere. Accablé
ſous le poids d'une guerre ruineuſe, ſo
courage & ſon induſtrie ont réparé tou
ſes malheurs ; & tandis qu'un décre
honteux a proſcrit par-tout les Vénitiens
la modération du gouvernement & l
ſageſſe du Sénat attirent dans leurs port
toutes les richeſſes. Une plus grand
révolution change bientôt pour eux l
face des affaires. L'ennemi cruel qui
dans le principe, avoit ſi ſouvent conjur
leur perte, s'unit à eux contre la France
& leur envoie l'abſolution. La religio
n'eſt dans ſes mains que l'inſtrument d

ſa fortune, ou le jouet de ſes caprices. C'eſt en profanant ſon auguſte nom qu'il fait la guerre à ſes enfants, ou qu'il les force à recevoir la paix. Ainſi l'ambitieux Pontife, toujours armé des intérêts du ciel, dont il ſait voiler toutes ſes paſſions, n'eſt occupé que de ceux de la terre. Louis envoie le duc de Nemours commander ſes troupes en Italie. BAYARD le ſuit dans ſes conquêtes, dont il partage le ſuccès, & Lignago priſe en cinq jours, ſous les yeux même de ce Prince, eſt le préſage des victoires qui vont bientôt l'immortaliſer.

Accablés des maux que produit la guerre, & craignant encore un ſort plus cruel, des citoyens, au nombre de deux mille, fuyant les hommes & la lumiere, ſe ſont enſevelis dans une caverne (*) avec leurs femmes & leurs enfants. Heureux d'être ignorés du reſte des mortels ſous ce rempart de la nature, ils ne redoutent plus l'horreur des combats, ni le trépas auquel ils ont échappé. A cette grotte ſpacieuſe la nature n'a mis qu'une ſeule entrée, dont l'ouverture eſt aſſez étroite pour qu'un homme ſeul puiſſe la

(*) La grotte de Longara,

défendre. Hélas ! bientôt ils seront la victime d'un forfait jusqu'alors ignoré des méchants ! Avides de pillage & de dévastation, des aventuriers découvrent l'asyle ; & sans respect pour le malheur, ils se préparent à le forcer. Mais ce sont des peres qui les combattent, environnés de leur triste famille, & leur tendresse en fait des héros. Désespérant de pénétrer sous ce rocher inaccessible, la troupe infernale ose méditer la plus terrible des vengeances. O ! honte ineffaçable pour l'humanité ! Un feu, chargé de vapeurs cruelles, s'éleve à l'entrée de ce souterrain ; il s'y précipite en noirs tourbillons, & des nuages de fumée en ont bientôt rempli l'espace. La mort, environnée de tant de victimes, n'a point arrêté ces hommes affreux ; ils envahissent leurs dépouilles, & vont chercher dans les forêts un asyle & l'impunité. BAYARD apprend ce crime atroce, & l'horreur dont il est saisi ne lui laisse plus de tranquillité, qu'il n'ait vengé sur les coupables le trépas de tant d'innocents. Tous ceux qui tombent entre ses mains, sont livrés au glaive de la justice, & l'humanité sourit au héros qui fait ainsi respecter ses droits.

Pendant qu'il remplit ce devoir ſacré, Jules s'empreſſe à déchirer le voile qui couvre ſes projets contre la monarchie, en menaçant le duc de Ferrare, cet allié cher à Louis, d'une invaſion dans ſes Etats. Déjà courbé ſur ſon tombeau, il ne ſe nourrit que d'idées guerrieres, ne ſonge plus que ſieges & combats, & ne préſente dans ſon palais que l'appareil d'un conquérant. La Mirandole eſt attaquée, & ſes remparts tombent devant lui. Bientôt il prend la route de Ferrare, & huit mille hommes l'ont précédé pour s'emparer de la Baſtide. Le Duc, ſurpris & déconcerté, n'imagine pas un moyen poſſible de détourner ce coup affreux; & ſi la place eſt emportée, un même ſort attend Ferrare, que cent tonnerres vont foudroyer. Mais le genie a des reſſources que n'apperçoivent pas les hommes ordinaires. BAYARD, qui cherche auprès d'Alphonſe le moment de venger Louis des attentats de la cour de Rome, oſe répondre du ſuccès, & veut marcher à l'ennemi dès la nuit même de l'attaque. Tous les capitaines ſont entraînés par la confiance qu'il leur inſpire. L'ordre eſt donné pour le départ, & le Duc s'avance dans les ténebres,

ſuivi du héros qui doit le ſauver, & de cinq mille hommes qui vont combattre. Dès que l'aurore a blanchi les cieux, Bayard, jettant un coup d'œil rapide ſur la poſition du camp ennemi, en a bientôt meſuré l'étendue, & calculé toutes les forces. Le trait lancé d'une main vigoureuſe, ne fend pas l'air avec plus de viteſſe, qu'il s'eſt porté ſur les travaux dont la Baſtide eſt environnée. Trois attaques ſe forment au même inſtant, & répandent au loin l'épouvante & la confuſion. L'ennemi forcé dans ſes propres lignes, reçoit la mort en frémiſſant, & ne peut échapper au ſort qui l'accable. Près de cinq mille hommes ſont renverſés ſur ce théatre inondé de ſang, & les vainqueurs rentrent dans Ferrare, en célébrant la gloire immortelle du héros qui les a conduits.

Jules apprend cette défaite qui le réduit à l'inaction, & ſa fureur ne peut s'exprimer. Mais au milieu de ſes tranſports, il ſait déguiſer ſa haine implacable pour aſſouvir plutôt ſa vengeance. Il a formé le projet horrible de maſſacrer tous les François qui ſont encore auprès d'Alphonſe. Il lui promet ſon amitié, un mariage pour ſon fils, des dignités

éblouiſſantes,

éblouiſſantes, s'il veut les livrer à ſa diſcrétion. Le Duc, pénétré de l'horreur qu'inſpire une ſi honteuſe propoſition, oſe méditer contre le Pontife le même crime dont celui-ci veut qu'il devienne l'inſtrument; & c'eſt par les mains du miniſtre affreux dont Jules vient de ſe ſervir, que le poiſon doit couler dans ſes veines. En apprenant ce double attentat, BAYARD gémit d'être né dans un ſiecle où les trahiſons & l'aſſaſſinat ne ſont qu'un jeu pour les Souverains. Son ame, franche & vertueuſe, s'ouvre toute entiere aux regards d'Alphonſe. Il lui démontre la noirceur de ce complot abominable, & le menace, en déteſtant le forfait que Jules vouloit commettre, de dévoiler lui-même la conſpiration, ſi le traitre qui la machine, ne reçoit la défenſe de l'opérer. Tant de nobleſſe & de grandeur eut ſon effet auprès d'Alphonſe; & ſi ſa juſte indignation avoit un moment égaré ſon cœur, BAYARD eut la gloire d'y rappeller des ſentiments dignes d'un grand Prince.

Cependant les Vénitiens, aidés de Rome & de l'Eſpagne, font rentrer dans l'obéiſſance la plupart des villes qu'ils ont perdues. Breſſe, conquiſe par Louis,

briſe ſes fers par la révolte, & les François, obligés de fuir, ſe ſont ſauvés dans le château, que les vainqueurs ont aſſiégé. Veniſe s'eſt hâtée d'envoyer Baglione avec une autre armée plus conſidérable; Nemours s'avance de ſon côté, pour rétablir cette conquête, & pour punir la rébellion. BAYARD, tourmenté des accès cruels d'une fievre allumée par tant de fatigues, brave ſes maux & vole au combat. Déjà, ſuivi de cent hommes d'armes, qui vont partager ſes nobles travaux, il a dépaſſé toute l'avant-garde pour engager plutôt l'action, & ſonder les forces de l'ennemi. Baglione accourt ſur les bords du Mincio, & veut, du poſte qu'il a choiſi, en diſputer le paſſage à nos troupes. Mais quel eſt donc ce preſſentiment qui promet la victoire au héros François? Il oſe attaquer près de ſix mille hommes, ſans attendre l'armée qui marche ſur ſes pas! Il ſemble que ſon ame s'eſt diviſée pour paſſer dans l'ame de ſes compagnons. Ce corps, ſi foible en apparence, Baglione a cru l'envelopper, & dans l'inſtant il voit les ſiens n'éviter la mort qu'en prenant la fuite. Quel ſpectacle! Le ſuccès a juſtifié l'heureuſe audace de BAYARD. L'en-

nemi frappé tombe sous ses coups, ou se précipite dans la riviere. Il ne laisse à Nemours que la gloire facile d'en dissiper les restes malheureux.

Mais un danger plus redoutable attend le chevalier sous les murs de la ville. Bresse est sommée d'ouvrir ses portes, & son refus est le signal de la vengeance & du carnage. O! jour terrible & désastreux, où la victoire ensanglantée coûta des larmes aux vainqueurs, où la fureur ne s'arrêta qu'en immolant toutes ses victimes! Déjà le son des instruments se mêle aux cris de vingt mille hommes pour annoncer la destruction. BAYARD, qui le premier veut franchir les murailles, demande aujourd'hui de combattre à pied. Ce sacrifice à la patrie dans des circonstances si périlleuses, ce dévouement à ses devoirs dès qu'il s'agit de la venger, Nemours, qui tremble pour la vie de ce héros inimitable, ne le permet qu'en frémissant. Semblable au Dieu que nous peint la fiction, présidant aux combats dans les champs de Thrace, BAYARD s'avance, monte à l'assaut, anime ceux qui l'ont suivi, & donne à tous l'exemple du courage. Son nom, qu'a prononcé sa troupe invincible, est devenu celui de

la terreur. A ce nom, l'ennemi chancelle, & sa valeur s'est ralentie. BAYARD, profitant de la confusion qu'il a jettée dans tous les rangs, & mesurant d'un œil intrépide la profondeur du retranchement, s'est élancé pour le franchir, & pour pénétrer jusques dans la ville; mais, ô! disgrace inattendue! Frappé lui-même dans sa chûte, il est tombé presque sans vie. A ce spectacle déchirant, tous les François sont accourus pour le servir & le venger. Quelle puissance résisteroit à la fureur qui les transporte? L'ennemi forcé recule d'effroi, & veut échapper en prenant la fuite; mais prisonnier dans ses remparts, il meurt sous le glaive, ou reçoit des fers. En moins d'un jour Bresse n'est plus que le tombeau de ses citoyens, & ne présente dans son enceinte que les horreurs de la dévastation.

Détournons nos regards de cet affreux tableau; suivons les traces du grand homme, qui, s'il n'eût pas été blessé, eût épargné tant de victimes, & que ce jour de désespoir nous offre au moins un acte de vertu. BAYARD mourant, se fait porter dans la maison d'un gentilhomme, qui déjà l'avoit désertée. Une mere éper-

due, tombant à ſes genoux, le ſupplie de ſauver l'honneur de ſes deux filles, & de les protéger contre ſes ſoldats. BAYARD, ému de ce ſpectacle, ſemble ſortir de ſa foibleſſe pour la plaindre & la raſſurer. Quel monſtre aſſez audacieux oſeroit maintenant violer cet aſyle? Ah! le ſanctuaire où BAYARD repoſe, n'inſpirera que du reſpect. Cette femme, ſenſible autant que vertueuſe, appelle auprès de lui tous les ſecours de l'art. Elle ne partage qu'avec ſes filles les ſoins qu'il veut bien accepter; & la beauté ſimple & modeſte, embellie des graces de l'innocence, charme ſes peines & ſa douleur. Souvent, deux voix harmonieuſes, ſe mariant aux ſons du luth, rempliſſent l'ame du héros de la plus douce diſtraction. Mais au milieu de ces amuſements, le ſon de la trompette ſe fait entendre. Nemours s'eſt avancé juſqu'aux murs d'Imola, pour offrir la bataille aux troupes combinées de la république & de Ferdinand. Eh! qui pourroit retenir BAYARD, quand la gloire l'appelle à de nouveaux dangers? Ni l'intérêt de ſa ſanté, ni les charmes de ſa retraite n'arrêteront ce ſuperbe courage. Enfin, le jour de ſon départ ar-

rive. Il voit à ses pieds la femme respectable qui lui donna l'hospitalité. Elle a recueilli toute sa fortune pour lui payer le prix de sa rançon, & sa reconnoissance est bien au-dessus de l'or qu'elle fait briller à ses yeux. Vous qui connoissez l'ame de ce grand homme, imaginez, s'il est possible, ce qu'elle éprouve dans ce moment. Il est souvent des circonstances pour les cœurs sensibles & delicats, où le refus seroit une injure. BAYARD accepte la rançon, car n'a-t-il pas lui-même une dette à payer ? N'a-t-il donc pas deux bienfaitrices, dont les soins généreux & la bonté touchante ne doivent point rester sans prix ? C'est dans leurs mains qu'il laisse en partant le dépôt sacré qu'il n'a pris que pour elles. Deux bracelets, tissus de leurs cheveux, & qu'en lui présentant elles mouillent de larmes, est le don précieux qu'il reçoit en échange. Il sent lui-même couler ses pleurs en abandonnant cet heureux séjour. Il en emporte la douce image, qui ne sortira jamais de son cœur.

Nemours étoit campé sous les murs de Ravenne, lorsque BAYARD joignit l'armée. Ce jeune Prince l'attendoit pour

livrer bataille ou donner l'affaut. Déjà la foudre a renverfé une partie des boulevards; & l'ennemi, placé fur les bords du Ronco, s'ébranle pour marcher au fecours de la ville. BAYARD apprend que l'Empereur vient de mander à fon général d'abandonner l'armée françoife, & que ce Prince lui défend de combattre les troupes du Roi d'Efpagne. Ainfi changeoit Maximilien, au gré de fon caprice ou de fes intérêts. Le brave Empfer, indigné que fon maître ait ofé le choifir pour cette lâcheté, dépofe fon fecret dans le fein de BAYARD. Une défection fi confidérable eût mis les François hors d'état d'agir. Empfer ne pouvoit pas différer long-temps d'exécuter cet ordre barbare; il n'y avoit donc pas un moment à perdre. BAYARD paroît dans le confeil, entraîne le fuffrage des capitaines, fans découvrir la trahifon, & la bataille eft réfolue (*). O! Nemours, l'efpoir de la France, & la terreur de fes ennemis; vous, le nourriffon du plus grand des Rois, qui deviez bientôt occuper le trône que vos mains foutiennent en Italie, combien vos deftinées vont

(*) Bataille de Ravenne, donnée le jour de Pâques, 11 avril 1512.

arracher de larmes ! Pendant que vos exploits ont étonné l'Europe, la Providence a compté vos jours, & c'eſt ſur vos trophées que la mort vous attend ! Déjà les troupes ſont en préſence, & les premiers coups de l'artillerie ſont le ſignal affreux de la deſtruction. Aux fantaſſins de l'ennemi, qui forment dans l'armée un corps redoutable, Nemours oppoſe les lanſquenets que commande le digne Empſer, & les aventuriers conduits par Mollard (*). Des deux côtés une valeur égale laiſſe douter long-temps qui ſera le vainqueur. Nemours, fameux par ſes conquêtes, déploie tous ſes talents pour les conſerver. Il rappelle aux ſoldats les journées de Breſſe & de Lignago, & ce reſſouvenir enflamme leur courage. L'ennemi, honteux de ſes derniers revers, avec une armée plus conſidérable, croit toucher au moment de les réparer. Eſpagnols & Vénitiens, tous ne reſpirent que la vengeance. Mais au milieu de ce choc terrible, combat un génie extraordinaire, né pour fixer le deſtin des batailles, & forcer la victoire

(*) Souffrey Alleman, ſeigneur d'Uriage & de Mollard, Gentilhomme de Dauphiné.

à ſe déclarer. Tranquille au ſein de la dévaſtation, BAYARD obſerve les mouvements, vole ſans ceſſe d'un poſte à l'autre, ſoutient les foibles de ſon épée, diſtribue les ſecours à tous les partis, donne les ordres de Nemours, & jette enfin dans les rangs ennemis l'épouvante & le déſeſpoir. Sur ce théatre inondé de ſang, les cris de la victoire ſe font entendre. Les alliés ont pris la fuite pour ſauver les reſtes de leur armée; mais BAYARD qui voit former la retraite, laiſſe Nemours ſur le champ de bataille, & s'avance à la tête d'un corps d'élite pour envelopper ces triſtes débris. Déjà les troupes victorieuſes, chargées des dépouilles de l'ennemi, & ramenant au milieu d'elles les priſonniers qu'elles ont faits, célébrent à l'envi ce jour de triomphe. Elles cherchent Nemours qu'elles ne trouvent plus; & ſurpriſes qu'il ſe dérobe aux acclamations de toute l'armée, elles l'appellent à grands cris. Soudain le bruit de ſon trépas vient retentir à leurs oreilles, & les pénétrer d'un regret mortel. Aux chants qu'inſpire l'allégreſſe, ſuccède un long & morne ſilence, qui n'eſt interrompu que par des ſanglots. Elles conſiderent en fré-

missant ce corps pâle & défiguré par vingt blessures assez profondes pour qu'une seule eût causé sa mort. Après l'avoir pleuré long-temps, les soldats n'aspirent qu'à le venger. Ravenne prise en moins d'un jour, est inondée du sang des victimes qu'ils immolent d'abord à cette ombre chérie.

Jules, tremblant, à cette nouvelle, que Rome saccagée sous ses propres yeux, n'éprouve une semblable dévastation ; ne sachant même quel parti prendre pour éviter les fers dont il est menacé, & redoutant sur-tout le concile de Pize, dont les foudres, lancés sur lui, peuvent écraser sa tête coupable, se hâte d'appaiser le Monarque François par de frauduleuses négociations. Alors l'église étoit divisée entre Louis & le Pontife ; & tandis que l'un tenoit assemblés les évêques soumis à sa domination, pour frapper d'anathèmes son ennemi, l'autre leur opposoit les peres de Latran, dont les décrets étoient son ouvrage. Osons le dire dans un siecle où ces événements ne sont plus à craindre. La religion vit dans ses ministres, non ce zèle éclairé qu'elle leur inspire, pour s'armer contre le scandale qui veut pénétrer jusqu'à son sanc-

tuaire ; mais cette vaine & folle ambition de plaire aux Princes dont ils dépendent, en flattant toutes leurs passions. Louis ne tarda pas de s'appercevoir que les offres de Jules n'étoient qu'un piege. L'ambassadeur qui les portoit, n'avoit pas le pouvoir de traiter avec lui. Ainsi l'instant d'abattre le Pontife se perdit sans retour en de vaines démarches. Bientôt l'Europe soulevée par ses pressantes instigations, s'unit à Rome contre la France. Tandis que l'Espagnol attaque la Navarre, & que l'Empereur ordonne à ses troupes de quitter enfin l'armée d'Italie, l'Anglois menace nos frontieres ; & la Suisse elle-même, abusée tant de fois par les déclamations des partisans de Jules, acheve de briser les nœuds de l'alliance qui l'attache au Roi depuis si long-temps. Une si prompte révolution accable en un moment les vainqueurs de Ravenne, à qui la défection de Maximilien ne permet plus de tenir la campagne. Epuisés même par leurs victoires, & par la désertion que cause le pillage, ils volent à Pavie pour s'y renfermer ; mais de tous côtés l'ennemi s'avance, & ne leur permet pas de s'y retrancher. BAYARD, qui prévoit

le désordre extrême que va causer l'irruption des Suisses, dispose tout pour la retraite, & couvre de bateaux le canal du Tésin. Soit négligence ou trahison, ils ont pénétré jusques dans la ville, où leur fureur commence le carnage. Le héros, dont l'ame s'est élevée au-dessus du péril qui frappe ses regards, ne voit plus que l'honneur de sauver les François. Suivi de Chabannes & d'Humbercourt, il arrête plus de deux heures tous les efforts de l'ennemi, pendant que nos troupes se sont hâtées de mettre le Tésin entre elles & leurs vainqueurs. BAYARD voit l'instant de quitter Pavie, où sa prudence & sa valeur ont triomphé de tous les obstacles. Déjà le pont qu'il a fait construire, & dont l'ennemi voudroit s'emparer, n'offre plus sur les eaux que des débris flotants, quand la foudre lancée du haut des remparts, vient le frapper sur le rivage. Ainsi ce que n'a pu le glaive redoutable de tant de guerriers qui l'ont assailli, une main inconnue, qui n'auroit sans doute osé le combattre, l'opere avec cet art si funeste aux héros. Bientôt les restes de cette armée, dont les vastes desseins & les succès rapides avoient fait trembler toute l'Italie, trop

foibles maintenant pour rien entreprendre, ſont obligés de repaſſer les Alpes, & d'abandonner toutes leurs conquêtes.

BAYARD, bleſſé, ſe rend à Grenoble auprès d'un oncle qui le chérit. Vingt-deux ans s'étoient écoulés depuis qu'il avoit quitté ſa famille, dont il a perdu les dignes auteurs. Ah! que ne vivent-ils encore pour jouir du ſpectacle qui va s'offrir! Et vous ſur-tout, mere incomparable, vous dont les ſublimes leçons avoient formé ſon cœur à toutes les vertus, que n'avez-vous pu ſortir du tombeau! avec quel plaiſir vous auriez reçu cet enfant de prédilection! comme votre cœur auroit partagé tous les ſentiments que le ſien éprouve aux acclamations de ce peuple immenſe, dont les flots preſſés arrêtent ſes pas, pour le bénir & l'admirer! Mais quelle étrange révolution vient tout à coup troubler la joie que ſa préſence avoit fait naître? Tous les yeux ſont ouverts aux larmes, & les citoyens ne font plus entendre que les triſtes accents d'une douleur profonde. La mort qui reſpecta les jours d'un héros dans les occaſions les plus périlleuſes, menace d'en éteindre aujourd'hui le flambeau. J'expire donc,

s'écrioit-il, non comme mes aïeux, sur le champ de bataille, mais au milieu de mes compatriotes, pour qui mon sang ne doit plus couler! Pourquoi n'ai-je pu finir ma carriere sous les remparts de Bresse ou de Pavie! Mort cruelle, c'est dans un lit que BAYARD va cesser de vivre! Ah! quand je te bravois aux champs de Ravenne, quand je demandois de suivre un héros que tous mes efforts n'avoient pu sauver, c'étoit aux pieds de ce brave Nemours que tu devois frapper ta victime. O! religion sublime & sainte, toi, que j'invoquois le jour des combats, & qui fut toujours présente à mes yeux, tu occuperas mes derniers instants, & ma patrie aura mes derniers regrets. Ainsi BAYARD épanche son cœur devant l'être infini qu'il adora toujours. Bientôt le calme vient succéder aux plus violentes agitations. Il est enfin rendu aux vœux de la province, dont le bonheur un jour lui sera confié.

En louant cet homme extraordinaire, nous avons promis de ne rien cacher de ce que l'histoire nous a transmis. Il eut le défaut des ames sensibles; la sienne connut le plaisir d'aimer; & dans cet âge où les passions lui donnoient encore

plus d'énergie, il ne fut pas toujours exempt de foiblesses. Eh! qui mieux que lui devoit éprouver le plus doux de tous les penchants, ce sentiment délicieux, le charme de la vie, & qui devient si respectable dès qu'on le regle & qu'on l'épure par les loix saintes de l'hymenée? BAYARD ne forma point cette derniere chaîne. Une vie, consacrée au tumulte des armes, & plus que tout, l'indépendance dont se vantoit alors la chevalerie, fut un obstacle à cette union. Mais j'en atteste la vérité; dans cette ame vraiment sublime, la fougue des passions & l'amour du plaisir conservoient la teinte de la vertu; & ce qui pourroit, dans des mœurs austeres, déshonnorer la plupart des hommes, n'étoit pour ce héros délicat & sensible qu'un droit de plus à l'admiration. Osons rappeller une circonstance qui n'est pas indigne de son éloge, & qui dans un siecle où la séduction est devenue le vice à la mode, & donne à ses auteurs de la célébrité, en sera la censure la plus amere. BAYARD, éprouvant ces agitations, ou plutôt ce délire de tous les sens, dont l'action dévorante embrase tout son être, demande une victime au lâche confident

de ſon goût pour la volupté; à l'un de ces hommes dont la baſſeſſe n'eſt pas d'être nés pour la ſervitude, mais d'être les miniſtres des paſſions d'autrui. Une mere...... Ah! comment lui donner ce nom! Une femme, à qui ſa naiſſance devoit inſpirer d'autres ſentiments, en proie à l'indigence, & ſans doute au mépris, n'avoit, dans les horreurs de ſa ſituation, qu'une fille réduite à partager ſes peines. C'eſt cet objet qu'ont profané les regards d'un vil ſéducteur, & déjà ſa mere a reçu le prix qu'elle oſe mettre à ſa vertu. L'innocence, parée de toutes les graces de la jeuneſſe, que releve encore ſon déſeſpoir, embraſſant les genoux du maître de ſon ſort, implore la pitié de ſon cœur généreux. Apprenez, lui dit cette aimable fille, que je ne ſuis à vous que par la violence. Ma mere, expoſée à tous les beſoins, a plus craint la mort que mon déshonneur; & cependant, pour une ame honnête, il n'eſt pas de choix entre l'une & l'autre. Si nous n'euſſions manqué de pain, elle ne vous eût pas livré ſa victime. Ces mots, prononcés avec énergie, rappellent à l'inſtant BAYARD à lui-même. Lui, abuſer de la vertu! Ah! n'attendez pas,

hommes

hommes dépravés, pour qui cet abus seroit un triomphe, qu'il vous en donne aujourd'hui l'exemple. BAYARD a l'ame d'un héros, & sa bienfaisance va réparer l'outrage fait à la beauté, à l'indigence & au malheur. Ce n'est pas assez d'avoir respecté tant de sagesse & de modestie ; il ne laissera plus cette fille charmante au pouvoir d'une mere qui l'a vendue ; & c'est à l'époux qu'elle auroit choisi, si sa fortune eût permis ce choix, qu'il confiera des mœurs si pures. En exerçant les droits d'un pere, il en remplit les obligations. L'inégalité qui mettoit obstacle au bonheur de ces deux amants, vient de cesser par ses bienfaits ; mais il n'oublie pas que d'affreux besoins avoient avili le cœur d'une mere ; il la rappelle à la vertu en la sauvant du désespoir.

Cependant LOUIS forme le dessein d'arrêter les conquêtes de Ferdinand, qui veut envahir toute la Navarre. BAYARD vole au siege de Pampelune, qui fixe en ce moment les regards de l'Europe. A quatre lieues est un château, dont la garnison fatigue l'armée par des incursions presque journalieres. BAYARD se charge de l'emporter avec

deux compagnies & huit cents lanſque-nets. Mais, arrivés ſous les remparts, ceux-ci refuſent de combattre. BAYARD, comptant ſur ſa compagnie, & fort ſur-tout de ſa valeur, donne l'aſſaut en leur préſence, & ne veut s'en venger que par le mépris. En moins d'un jour l'ennemi ſuccombe, & ne peut réſiſter au génie de BAYARD. Pendant qu'il triomphe des Eſpagnols, il eſt menacé d'une ſédition. Les lâches qui l'ont vu ſe couvrir de gloire, & braver ſans eux le danger extrême où l'avoit mis leur défection, oſent demander le prix des ſervices qu'ils ont hautement refuſé de rendre. Ah! comment décrire l'indignation que BAYARD éprouve dans ce moment! Il jette ſur eux un regard terrible; & réſolu de les exterminer, il fait ſonner à l'étendard. Mais les hommes ſéditieux n'ont le plus ſouvent que des ames foibles, & leur bravade n'eſt qu'un accès qui ne tient pas long-temps contre le vrai courage. C'en étoit fait de ce corps nombreux, ſi ſon repentir & ſa ſoumiſſion n'euſſent déſarmé le héros François. Vainqueur des Eſpagnols & de ſes propres troupes, il rentre au camp devant Pampelune, qui retentit d'applaudiſſements.

Bientôt le théatre de la guerre change. Le Roi de Navarre a levé le siege, & les François sont accourus pour sauver la ville de Terouenne, qu'une armée angloise vient de bloquer. Henri VIII a passé les mers pour présider aux opérations, & Maximilien s'est hâté lui-même d'amener des troupes à ce Monarque. BAYARD voit l'instant d'enlever Henri, & de terminer tout d'un coup la guerre. Pienes, qui commande, enchaîne son bras, & Terouenne est aux abois. O! jour de honte pour nos aïeux! jour que l'histoire rappelle encore sous le nom bisarre (*), mais expressif, qui en dénote les circonstances! Braves François, quelle crainte est la vôtre? Vous fuyez devant l'ennemi, qui n'a voulu que vous surprendre, & qui rit de votre terreur. BAYARD, qu'entraîne cette déroute, arrive sur un pont avec quinze des siens; & s'indignant de ne pouvoir combattre, il jure d'arrêter sur ce passage étroit les troupes combinées qui volent sur ses pas, & de rendre inutiles tous leurs efforts, s'il reçoit à propos le secours qu'il demande. Mais que peu-

(*) Journée des éperons, année 1513.

vent ſeize hommes contre une armée ? Leurs lâches compagnons n'entendent plus leur voix ; & fuyant un danger qui n'exiſte pas, ils ſont déjà tous rentrés dans leur camp. BAYARD, épuiſé par un long combat, ne perd rien du ſang froid de ſon ame héroïque. Guerriers, ſoyez attentifs à ce trait de prudence & d'habileté. Il n'évite la mort qu'en rendant les armes ; mais voyez comment il prendra des fers. Il vient de recueillir les forces qui lui reſtent, & tombant ſur un de ſes ennemis, qui n'a pas le temps de lui réſiſter, il reçoit ſon épée en lui donnant la ſienne ; & ces deux priſonniers, ſous la foi l'un de l'autre, ont le même droit à la liberté.

On eût dit que la Providence accordoit enfin le repos aux Nations. Une trève conclue avec Ferdinand, & que par politique ou par ambition Maximilien ſe hâte d'approuver, eſt ſuivie de la paix avec l'Angleterre. C'eſt aux flambeaux de l'hymenée que LOUIS ſcelle cette union. La France, qui reſpire après tant d'alarmes, retentit des vœux qu'a formés pour lui un peuple idolâtre de ſes vertus. Hélas ! qui vous l'eût dit, habitants des campagnes, vous dont il pro-

tégea les propriétés, comme il fut avare de vos sueurs, que dans vos temples couverts de chaume, vos acclamations alloient se changer en de lugubres gémissements ! La mort vient le frapper dans les bras d'une épouse, au milieu des fêtes de la Nation ; & vous diriez qu'une famille immense, accablée de sa perte & de ses regrets, pleure sur le tombeau du meilleur des peres. O ! bon Prince, vous n'êtes plus ; mais votre mémoire vit toute entiere, mais vous serez toujours l'idole des François, & l'exemple des plus grands Rois. Ah ! puisse-t-il en naître qui vous ressemblent ! Puissent les rejettons de votre auguste race, s'animer au recit de votre bienfaisance & de votre tendresse pour vos sujets ! Ou si le ciel un jour veut consoler la terre, puissiez-vous être le modele de tous les Princes de l'Univers !

La branche des Valois vient de donner encore un maître à la France, sous le nom de FRANÇOIS premier. C'est l'aurore du jour brillant qui doit bientôt éclairer la Nation. Sous ce Monarque, ami des arts, des lettres & des savants, vont se former les germes heureux (*f*), dont l'entier développement est réservé

au fiecle de Louis XIV. A peine a-t-il jetté fes premiers regards fur les peuples foumis à fa domination, que fon ardeur pour les conquêtes les a fixés fur le Milanès. Impatient de laver la honte de nos entreprifes fur l'Italie, il veut profiter de l'enthoufiafme qu'a produit fon avénement, & déjà l'armée eft aux pieds des Alpes. En vain, pour ralentir cette marche rapide, l'ennemi occuppe les feules routes, qu'en applatiffant leur cîme orgueilleufe, offrent le mont Genevre & le mont Cenis. BAYARD, à qui François vient de confier le fort de la Province (*) qui l'a vu naître, fe hâte d'avancer avec un corps de troupes, & de s'ouvrir un chemin nouveau, où les traces d'aucun mortel ne fe font peut-être encore imprimées. Colonne eft pris dans Villefranche, fous le camp même des alliés; lui, le plus vaillant de leurs généraux, & le plus diftingué par fon expérience; lui, qui s'étoit vanté de garder les paffages, & de donner des fers au héros François, en reçoit au moment qu'il croit le furprendre. L'armée, qui n'a plus d'ennemis à craindre, paffe

(*) Bayard fut fait lieutenant-général de Dauphiné le 20 janvier 1514.

les monts avec son Roi. FRANÇOIS qu'ont précédé trente mille Suisses, arrive sur leurs pas sous les murs de Milan, & cherche avec ardeur l'instant de les combattre. Mais, soit qu'ils redoutent une bataille, soit que sincérement ils désirent la paix, ils en ont signé les préliminaires. Un prêtre (*), qui nourrit au fond de son cœur une haine implacable contre la France, honteux de voir tomber sa domination, les harangue au nom du Très-Haut. Enivrés de rage & de fanatisme, ils s'arment à la voix de cet audacieux, & marchent avec lui, dans un profond silence, pour surprendre le camp françois : mais un nuage, marquant leur route, ne laisse plus douter de cette trahison. Déjà nos troupes sont en bataille, & se disposent à la vengeance. O! Marignan (**), ville célebre, tes champs sont inondés du sang des deux partis, & la foudre qui les sillonne, est le présage affreux de la destruction. BAYARD, transporté du désir de vaincre, & de cueillir de nouveaux lauriers sous les yeux du Prince qui le

(*) Mathieu Schiner ou Shaner, Cardinal de Sion.

(**) Bataille de Marignan, donnée le 13 & le 14 septembre 1515.

chérit, vole par-tout où le danger l'appelle, par-tout où l'ennemi dispute l'avantage. Il semble en ce grand jour maîtriser la fortune, & tenir dans ses mains les destinées de soixante mille hommes. Cependant la victoire chancelle encore, & la nuit sépare les deux armées. Bientôt le jour éclaire un nouveau combat, où le héros triomphe de tous les obstacles. C'est avec toi, célebre Alviane (*), que BAYARD acheve de mettre en fuite ces redoutables Helvétiens. Dix mille seulement, échappés au glaive, ont repris la route de leurs montagnes, & Milan délivré reconnoit un maître dans son vainqueur.

Chez ce peuple idolâtre de la valeur, & qui savoit si bien en décerner le prix, FRANÇOIS, après tant de succès, eût mérité la gloire du triomphe : mais il préfere une récompense, plus conforme aux idées & aux mœurs de son siecle, celle où tendent les vœux de tous les guerriers, & qui, par un effet de son institution, honore également le héros qui la donne & le héros qui la reçoit.

(*) Barthelemy de l'Alviane commandoit les troupes Vénitiennes qui s'étoient jointes à l'armée françoise.

Il veut dans ce beau jour être fait chevalier par le plus grand de ſes capitaines, par celui que l'Europe entiere reconnoit pour la fleur de la chevalerie. Je ne ſais ce qu'on doit le plus admirer, ou de la modeſtie de BAYARD qui refuſe, & qui ne cede enfin que par obéiſſance, ou de ces Preux ſi dignes du même honneur, qui ont inſpiré le choix du Monarque. Ainſi, dans les cœurs bien nés, une noble émulation ne dégénere point en baſſe jalouſie. Cette paſſion n'agit que ſur des ames viles, pour qui la vertu n'eſt qu'une chimere, & qui s'indignent des préférences, ou des hommages qui lui ſont dus.

Une politique artificieuſe, cette reſſource des hommes foibles, ou des eſprits trompeurs & diſſimulés, troublera déſormais les Etats de l'Europe. Charles-Quint, ce rival du Monarque François, abuſera long-temps de ſa noble franchiſe, & la trahiſon ne ſera qu'un jeu pour ce Prince avide, injuſte & ſans foi. Déjà, violant le droit des Nations, il ſurprend la Champagne avec deux armées, aux ordres de Naſſau & de Sickingen. Mouzon, qui ne peut ſoutenir un ſiege, n'arrête qu'un inſtant

leur marche rapide, & la Province, ſans défenſeurs, eſt menacée d'une ruine totale. Mezieres ſeule eût pu la ſauver, ou du moins ſuſpendre le brigandage; mais négligée depuis long-temps, elle n'a preſque plus de fortifications. Ainſi, depuis la Meuze juſqu'à la Seine, la France ouverte de toutes parts, & comptant ſur la paix qui l'unit à Charles, n'a point d'armée qui la défende, & ne ſait qu'oppoſer aux quarante mille hommes qui ſe préparent à l'envahir. Dans ce moment de trouble & de confuſion, BAYARD ſe jette aux pieds du trône, & demande l'honneur de ſauver la patrie. Mezieres va prouver ce que peut un grand homme qu'enflamment la valeur & le patriotiſme. Il eſt à peine entré dans la place, que les ennemis l'ont environnée. Ni l'effet combiné de cent bouches d'airain, qui préſentent ſans ceſſe une mort affreuſe; ni les remparts fumants qui cedent à leur action, ou qu'un art plus terrible jette en monceaux ſur les infortunés qu'ils devoient garantir, rien ne peut ébranler cette ame généreuſe dans ſon intrépide réſolution (*g*). Cependant, l'attaque eſt portée ſi loin, qu'il ne reſtera plus d'au-

tre gloire à BAYARD que de s'enſevelir ſous un tas de ruines. Mais, tranquille au milieu de ce péril extrême, il met à profit toutes ſes reſſources, brave les coups de la fortune, oppoſe ſon courage à ſa deſtinée; & bientôt, par un ſtratageme (*h*) digne d'Annibal & de Fabius, il parvient à jetter le trouble & l'erreur dans l'ame ſoupçonneuſe de Sickingen. Soudain le corps d'armée qui lui obéit, abandonne ſon camp pour repaſſer la Meuſe. A ce mouvement extraordinaire, Naſſau lui-même s'eſt avancé, & BAYARD voit l'inſtant où ſes ennemis vont s'égorger à ſes propres yeux. Tous deux, victimes de cette ruſe, frémiſſant de rage & de déſeſpoir, & toujours prêts à ſe combattre, ils quittent la Champagne, & la France eſt ſauvée. Toi, qui la délivres dans ce beau jour, vois la ſourire à tes ſuccès, & te mettre au-deſſus de tous les grands hommes qui ont le plus honoré leur ſiecle. Entends ces cris de joie & d'admiration que tous les citoyens forment de concert; vois ce bon peuple dans les campagnes célébrer ta gloire & bénir ton nom, & reçois du Prince qui te chérit,

des récompenses (*) qu'il ne destine qu'aux héros mêmes de son sang.

Léon X, successeur de Jules, ce Pape qui ne dut sa réputation qu'aux poëtes & aux orateurs, enrichis des impôts dont il foula son peuple; moins vicieux que son prédécesseur, mais qui, pour cultiver les lettres renaissantes, négligea ses devoirs de Prince & de Pontife; Léon venoit de mourir de joie en apprenant nos pertes en Italie. La France avoit besoin d'un ministre recommandable, pour résider quelque temps à Genes, où l'élection d'Adrien VI, & nos malheurs récents dans le Milanès, pouvoient occasionner une révolution. BAYARD y vole au nom du Roi. A sa vue le courage renaît dans tous les cœurs, les factions se dissippent, la soumission est universelle, & le calme se rétablit. Le plus grand fléau de l'humanité, ce mal dont les accès sont d'autant plus funestes, qu'ils sont plus rares dans nos climats, la peste accable le Dauphiné, & ne fait qu'un tombeau de tous les lieux qu'elle ravage. BAYARD qui commande cette province, en apprend

(*) Le Roi le fit chevalier de son ordre, & capitaine en chef d'une compagnie de cent hommes d'armes.

bientôt la désolation. Il quitte l'Italie pour se rendre à Grenoble, où la mort frappe plus de victimes. Ni le danger affreux qui menace ses propres jours, ni le spectacle de tout un peuple que ses maux réduisent au désespoir, ne seront un prétexte à ce héros sensible d'abandonner ses concitoyens. Tandis qu'il les rassure par sa présence, & que d'immenses dons vont chercher le pauvre, aussi malade de sa misere, que du fléau dont il est atteint, un art salutaire & consolateur ranime les forces de la nature, rend l'espérance à ceux qui l'ont perdue, & surveillé par BAYARD lui-même, qui s'est chargé de sa récompense, il arrête enfin cette contagion. Bienfaisance, vertu sublime, oui, le ciel d'où tu viens te devoit ce miracle. Il le devoit à l'ange tutélaire qui vole au secours de l'humanité, & qui fut toujours son plus ferme appui! Et toi, peuple, qu'il a sauvé, il te donne à peine quelques instants pour lui témoigner ta reconnoissance. La guerre rallumée au sein de l'Italie, appelle ce grand homme sous les drapeaux. En vain tu formes des vœux pour lui ; tu ne le verras plus que sur un lit funebre, & tu n'auras d'autre

consolation que celle de pouvoir recueillir sa cendre, & de pleurer sur son tombeau.

Princes, guerriers, magistrats, philosophes, hommes enfin, qui que vous soyez, accourez tous sur ce théatre où BAYARD s'immole pour la nation, soyez témoins de ses derniers instants, & venez tous apprendre à mourir. Bonivet qui commande l'armée françoise, soit que la jalousie pénetre dans son ame, & qu'il veuille porter atteinte à la gloire immortelle de son rival; soit qu'il imagine que ce héros, dont le nom seul imprime la terreur, peut arrêter l'ennemi qui s'avance, & le réduire à l'inaction; Bonivet exige qu'il se renferme dans le village de Rebec, que ne défendroient pas ses troupes réunies. En vain BAYARD ose lui dire qu'il ne remplira point cette commission, aussi barbare que téméraire: l'autorité parle dans Bonivet, & BAYARD sent qu'il vaut mieux périr avec les compagnons qui marchent sous ses ordres, que de ne pas donner un exemple utile de respect & de soumission. Il va donc, par esprit de subordination, exposer sa tête & braver la mort. Dans un village ouvert

à toutes les attaques, c'eſt lui qui veille dans les ténebres, qui arrache au ſommeil les gardes avancées, & qui couvre de ſon bouclier les troupes qui s'y livrent quelques inſtants. Mais telle eſt l'opinion qu'on a de ſa valeur, que toutes les forces de l'ennemi n'oſent en plein jour attaquer ſon poſte. C'eſt dans l'obſcurité d'une nuit profonde, pendant que ſa ſanté, qu'ont altérée tant de fatigues, ne lui permet pas de quitter ſa chambre, qu'il eſt enfin obligé de combattre. Il vole le premier à la défenſe de ſes barrieres; & l'ennemi, qui croit le ſurprendre, ne ſait d'où partent les coups terribles qui le renverſent ſur la pouſſiere. Cependant BAYARD, pour ſauver ſes troupes, vient de donner l'ordre de la retraite; & le jour qui ſuccede aux horreurs de la nuit, n'éclaire ſes ſavantes diſpoſitions, que lorſque l'ennemi ne ſauroit plus l'atteindre. Mais il arrivoit ce moment affreux où la patrie devoit pleurer ſon vengeur, & le fier Eſpagnol, pénétré lui-même d'admiration, verſer des larmes ſur ce héros. Déjà trop foible pour réſiſter, Bonivet reprend le chemin des Alpes. Il s'avance au milieu des foudres ennemis, qui ſe croiſant ſur

ſon paſſage ; le frappent à l'inſtant qu'il marche le dernier pour en braver l'effet terrible, & pour ſoutenir ſon arriere-garde. Il remet à BAYARD le deſtin de l'armée ; ah ! tout ſon ſang va couler pour elle. Maître de l'attaque & de la défenſe, il a bientôt changé la face du combat. O! jour tout-à-la fois glorieux & funeſte ! jour de triomphe & de déſeſpoir ! il venoit de ſauver l'honneur de la France, & d'épargner la vie de ſes concitoyens, lorſque frappé d'un coup mortel, il demeure au pouvoir de ſes ennemis, étonnés de ſa chûte autant que de ſa gloire ! à peine il a ſenti la douleur cruelle de ſa bleſſure, que le nom de l'Etre ſuprême, ce nom qu'il invoquoit au milieu des batailles, eſt dans la bouche de ce héros. En vain ſes troupes qui l'environnent, ces braves compagnons dont les larmes coulent autour de lui, le preſſent de ſouffrir qu'ils l'emportent de la mêlée. Il craint que l'eſpagnol ne penſe qu'il a fui ; & généreux juſqu'au tombeau, il refuſe les ſoins qu'ils prennent de ſes jours, & les force bientôt à quitter un lieu qui les expoſe tous à recevoir des fers. Guerriers magnanimes, raſſurez-vous, &

n'enviez

n'enviez pas au mortel ſenſible qui vole au ſecours de l'humanité, la gloire de remplir le plus ſaint des devoirs. Brave Peſcaire (*), c'étoit à vous que la providence la réſervoit. Reſpectable ennemi, c'eſt vous qui étanchez le ſang de BAYARD, qui couvrez de vos pleurs & de vos baiſers ces mains nagueres ſi redoutables, & qui ſachant honorer vos triomphes, les faites pardonner par ceux même qu'ils humilient.

BOURBON, qui trahit l'Etat & ſon Roi, ce prince irrité par des injuſtices qui n'ont pu le juſtifier, paroît au milieu de nos ennemis, les mains ſouillées du ſang françois, & vient à ſon tour pleurer ſur BAYARD. Le héros mourant recueille ſes forces; & jettant ſur lui un de ces regards où ſa grande ame ſe peint encore: *Prince*, lui dit-il, *ne pleurez point ſur moi; je meurs en homme de bien. Il faut avoir pitié de vous, qui portez les armes contre votre Roi, votre patrie & votre ſerment.* Puiſſe la vérité parler ſouvent aux princes avec ce courage & cette énergie! Puiſſent-ils ne pas imiter Bourbon, qui ne veut plus écouter ſa

(*) Ferdinand-François d'Avalos, marquis de Peſcaire, Général eſpagnol.

voix ! ou ſi jamais leurs cœurs refuſent de l'entendre, qu'elle y faſſe au moins naître des remords qui la vengent de de leurs mépris !

Bayard, couché ſur le lit de Peſcaire, qui a fait apporter ſon propre pavillon, & ſentant aux douleurs qu'il éprouve de ſa bleſſure, que la mort va briſer ſes derniers liens, n'occuppe les moments qu'elle laiſſe encore à ſa piété, qu'à remplir les devoirs de la religion, & à ſe pénétrer des ſentiments auguſtes qu'il avoit toujours nourris dans ſon cœur. L'image du trépas n'épouvante que les méchants ; l'homme de bien la voit ſans peine. Bayard ſe jette avec confiance dans les bras d'un Dieu qui l'appelle à lui. Il va demander à l'Etre éternel le prix de ſon amour pour toutes les vertus, de ſa fidélité pour ſes Rois, de ſon zele pour la patrie. C'en eſt fait, il n'eſt déjà plus.

A peine a-t-il rendu le dernier ſoupir (*), que tous les Eſpagnols, émus de ce ſpectacle, viennent ſe proſterner devant ſon lit funèbre, & que l'air retentit de leurs gémiſſements. Il expire

[*] Il expira le 30 avril 1524, âgé de quarante-huit ans.

au milieu de ses ennemis, & vous diriez un pere au sein de sa famille, tant la vertu, lorsqu'elle est éminente, a de pouvoir sur le cœur des humains! Mais c'est en France que la douleur s'exprime encore avec plus de force, au recit de sa mort & de ses exploits. Ici, le Prince honore de ses regrets, celui dont la valeur enchaîna la victoire sous les murs célebres de Marignan, & qui sauva l'Etat en délivrant Mezieres. Là, ces braves guerriers, compagnons de sa gloire & de ses travaux, en se rappellant les grandes actions qui ont rempli le cours d'une si belle vie, déplorent la rigueur d'une destinée qui l'emporte à la fleur de l'âge. Ils en commencent cent fois l'éloge, qu'ils interrompent par leurs sanglots. Par-tout, ce peuple qui l'admiroit, verse des larmes sur son trépas, & demande au Dieu rémunerateur le bonheur de celui qui sauva ses moissons, & qui le protégea contre la violence. Et vous, qu'il honora de son affection, vous ses amis & ses compatriotes: ah! quels furent vos sentiments, lorsque son corps, apporté d'Italie, fut exposé dans cette capitale à la vénération publique! Que de gémissements,

que de plaintes ameres ne fites-vous pas éclater autour de ce cercueil qui le renfermoit ! Mais sur la douleur que causa sa perte, & que nos aïeux ont tous ressentie, nous n'avons pas besoin d'interroger leurs manes. Ces regrets, après tant d'années, ne sont pas encore éteints dans les cœurs ; ils sont devenus comme héréditaires, & passent aux enfants, si je puis le dire, avec la succession d'un pere vertueux. Citoyens, vous les éprouvez, quand je vous vois, après trois siecles, former l'heureux projet d'élever à BAYARD un mausolée digne de ce héros. Non que vous pensiez augmenter sa gloire par des statues & des trophées ; il ne faut pour lui que cette inscription : *c'est ici que BAYARD repose.* Ce nom dit plus aux ames sensibles que la pierre animée par une main savante. Mais l'admiration qu'il inspire encore, vous a fait un besoin d'honorer sa mémoire, & de décorer la nouvelle enceinte où vous déposerez ses restes précieux. O grand homme, reçois l'hommage que nous allons tous offrir à ta cendre ! qu'elle soit sans cesse au milieu de nous un monument de patriotisme, de bienfaisance & de religion ; & qu'au pied du marbre

dont le ciseau va former ton image auguste, le fils apprenne à chérir son pere; le guerrier, la gloire & son Roi; l'homme riche, l'humanité; l'homme puissant, le foible qui l'implore; & tous les citoyens, la patrie & la vertu.

NOTES.

(*a*) Pierre Terrail, dit le Chevalier Bayard, naquit au château de ce dernier nom, en l'année 1476. Il étoit fils d'Aymon Terrail, & d'Helene Alleman ou des Alleman. Cette famille de Dauphiné étoit de celles qu'on appelloit *noble & ancienne chevalerie*, ou *écarlate de la noblesse*. Il suffit de dire que les Alleman, les Sassenage, les Virieu, les Maugiron & les la-Tour s'honoroient de son alliance. Le président Expilly en a dressé la généalogie.

(*b*) Les savants ne s'accordent point sur le chymiste à qui l'on doit l'invention de cet art barbare, ou plutôt sur celui qui a trouvé la poudre à canon. Les uns nomment Roger Bacon, religieux anglois, né en 1214, & mort sur la fin du siecle : d'autres attribuent cette découverte à Berthol Schwart, cordelier allemand, qui existoit dans ce temps-là. L'homme connut à peine cette invention, qu'il la tourna contre lui-même. La France eut des pieces d'artillerie avant le milieu du siecle suivant. Barthelemy du Drach, trésorier des guerres, dans son compte rendu en 1338, donne en dépense le prix des poudres dont on s'étoit déjà servi.

On mit plus de temps à perfectionner toutes ces machines de destruction. On fit d'abord des canons de fer, dont le calibre étoit moins grand que n'est celui de nos

petites pieces. Dans la suite on les augmenta, & sous Louis XI on en fit un de cinq cents livres de balles, qui fut transporté de Tours à Paris, & qui devint presque inutile, par la difficulté de le mettre en usage.

Les serpentines & coulevrines étoient d'autres pieces d'artillerie, plus pesantes que nos mousquets, mais qu'on pouvoit pourtant remuer de la main. On les mettoit sur des supports quelconques, & la mêche y portoit le feu. On y fit bientôt une crosse au pied, pour que le soldat l'appuyât sur lui, & une espece de serpentin qui lançoit la mêche droit à l'amorce.

Les canons de fer étoient dangereux; cette matiere est trop cassante pour résister long-temps aux effets de la poudre. Avec le cuivre rouge & le cuivre jaune, de l'antimoine & de l'étain, on fit un alliage qu'on nomma *bronze*. Sous Louis XI on avoit déjà douze canons de ce mélange : il leur donna les noms des douze pairs de France, au lieu que les anciens donnoient à leurs balistes ceux des animaux les plus redoutables. Les Espagnols, sous Charles-Quint, avoient donné à leurs plus fortes pieces les noms des apôtres par dévotion.

Quoiqu'on eût d'abord en assez grand nombre des coulevrines ou arquebuses, ce n'étoit point encore dans ces machines que consistoit la force d'une armée : ce n'étoit pas même dans les canons, dont le service trop compliqué diminuoit l'effet terrible, en ce qu'il faisoit perdre beaucoup de temps, & occupoit beaucoup de bras. On portoit donc dans les batailles les mêmes armes qu'auparavant. Ne doutez pas qu'à cette époque, ces armes ne fussent plus redoutables que toutes les pieces d'artillerie. Dans les batailles de nos jours, de mille coups de fusil tirés, on en peut compter neuf cents d'inutiles: que dirons-nous des arquebuses, que l'on savoit à peine charger, que l'on chargeoit très-lentement, & qui placées sur des supports par des soldats sans expérience, n'alloient frapper que par hasard ? d'ailleurs, ces pieces d'artillerie, blessant toujours par la ligne de mire, devoient souvent manquer leur but ; au lieu qu'après l'avoir manqué, la fléche avoit cet autre avantage, de blesser par la ligne parabolique, c'est-à-dire, en tombant sur les rangs éloignés. L'arbalete, l'arc, & la fronde portoient plus loin que les arquebuses ; on en

tiroit plus de vingt coups pendant qu'on chargeoit la machine à feu. Il est donc vrai que l'artillerie causoit alors dans les combats plus de désordre que de ravage, plus d'épouvante que de maux réels.

Mais dès que l'art eut ajouté ce qui manquoit à ces machines, & qu'au lieu de canons de fer, on eut fait des canons de bronze, celle des puissances qui en avoit le plus, & qui savoit le mieux s'en servir, dut obtenir la supériorité. Telle étoit la France sous Charles VIII, lorsque ce prince méditoit la conquête de l'Italie. On y traina près de deux cents canons, chose incroyable pour ce temps là, si l'histoire ne l'attestoit. » Les Italiens, » dit M. Garnier (hist. de France) n'avoient que des » canons de fer, qu'ils faisoient traîner par des bœufs » à la queue de leur armée, plus pour la montre que » pour l'usage. Après une premiere décharge, il se pas» soit des heures entieres avant qu'on fût en état de » tirer un seul coup. Les François avoient des canons de » bronze, beaucoup plus légers, traînés par des che» vaux, & conduits avec tant d'ordre, qu'ils ne retar» doient presque point la marche de l'armée. Ils dispo» soient leurs batteries avec une promptitude incroyable, » & leurs décharges se succédoient avec tant de célérité » & de justesse, qu'ils faisoient, en un moment, ce que » les Italiens ne pouvoient faire qu'en plusieurs jours.

(*c*) Pierre Navarre, grand capitaine, Biscayen d'origine, & de basse extraction. Sur la fin du quinzieme siecle, Navarre étoit simple soldat dans une guerre assez opiniâtre, entre les Gênois & les Florentins. Il vit au siege de Serezanelle une premiere épreuve de l'art des mines, qui n'eut alors aucun succès. Le procédé n'en valoit rien, & le secret, peut-être, eût été perdu, si Navarre, homme de génie, qui reconnut dans cette fouille des défauts qui nuisoient à l'exécution, n'eût cherché le moyen de les corriger, & de faire à son tour une nouvelle épreuve, dès qu'il en auroit trouvé l'occasion. Chargé par Gonsalve, en 1503, de diriger les opérations du siege qu'on venoit de former des châteaux de Melphe, il essaya cette horrible invention, & réussit au point qu'on vit les murailles voler en l'air avec un bruit affreux. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est

que l'une des forteresses, appellée le château de l'Œuf, étant placée au milieu de la mer, la garnison françoise qui la gardoit, se crut à l'abri de cet art barbare. Sur de petites barques couvertes, Navarre transporta au pied du rocher tous ses mineurs pendant la nuit, & fit sauter une des tours, avec les soldats qui la défendoient.

(*d*) L'historien du chevalier Bayard se trompe évidemment sur les circonstances de cette action si mémorable. Ce ne fut, selon lui, qu'une fausse allarme sur le pont même du Garillan, & c'étoit la déroute de l'armée françoise. Nous devons donc, pour la gloire de son héros, nous écarter de son recit. Voyez l'histoire de France, par M. Garnier.

(*e*) George d'Amboise, évêque de Montauban, puis archevêque de Narbonne, & enfin, archevêque de Rouen, cardinal, légat à *Latere*, & premier ministre de Louis XII. On ne peut prononcer ce nom respectable, sans éprouver un double sentiment de regret & d'admiration. Il fut toujours l'ami de son Roi, comme Sully l'étoit de Henri IV, & il ressemble, à bien des égards, à cet illustre surintendant. On lui reproche encore aujourd'hui beaucoup de fautes en politique, & le traité de Blois, signé en 1504, par lequel le royaume pouvoit un jour être démembré, justifie bien cette assertion. Mais par combien de grandes vertus n'a-t-il pas su racheter ces fautes? Sous quelque point de vue qu'on le considere, on ne peut refuser au Cardinal françois un tribut de respect & de reconnoissance. Comme prélat, il fut l'exemple des évêques de sa nation; & n'ayant jamais qu'un seul bénéfice, il en consacra toujours les deux tiers, soit au soulagement des pauvres, soit à l'entretien de plusieurs églises. Comme légat à *Latere*, il n'usa des pouvoirs qu'il tenoit du saint siege, que pour établir partout la reforme. Les Jacobins, les Cordeliers & d'autres ordres du royaume, furent obligés de subir la loi, malgré la résistance qu'ils opposerent, car il n'étoit pas homme à céder ainsi. Il visoit à la Papauté, & par sa faute il la manqua deux fois. Cette ambition tourne à sa gloire; après avoir, en France, essayé la réforme, il auroit voulu l'établir par-tout, & travailler sans cesse à la con-

rection des mœurs. Comme ministre, il fut auprès du Roi le protecteur du peuple qu'il rendit heureux par la plus sage administration. Ennemi déclaré de tous les impôts, il témoigna l'envie de les supprimer tous. On dira sans doute que ce projet étoit une chimere, une chose impossible; mais c'étoit le rêve d'un homme de bien; & n'eût-il fait que le desirer, il n'est point de ville dans le royaume qui ne dût avoir sa statue, & point de laboureur qui, dans sa chaumiere, ne dût au moins avoir son image. Jamais le peuple, sous aucun regne, n'a été plus riche, plus ménagé; & si ce fut l'ouvrage du bon Louis XII, on ne peut refuser au cardinal d'Amboise, qui fut toujours l'ame de son conseil, son ami, son premier ministre, la gloire d'y avoir coopéré lui-même. Je ne puis m'empêcher de rapporter un trait qui caractérise ces deux grands hommes. Le prince, avant de partir pour Genes, lors de sa révolte en 1507, avoit demandé à ses bonnes villes quelques secours extraordinaires, qu'il en obtint sans difficulté. Elles alloient envoyer les sommes, dont la recette étoit finie, quand elles reçurent de ce monarque des remercîments de leur affection, l'heureuse nouvelle de ses succès, & l'ordre exprès de garder leur argent, dont il pouvoit aisément se passer. Le cardinal mourut en 1510, après avoir, comme son prince, mérité le nom de *pere du peuple*.

(*f*) *En proposant l'éloge du chevalier Bayard, l'académie avoit pensé que la restauration des lettres, sous François 1.er, & des observations sur ce changement, pouvoient avoir place dans ce beau sujet, & l'embellir de nouvelles couleurs. L'auteur entraîné par le sujet même, & ne voulant point quitter son héros, n'avoit fait qu'annoncer la révolution. La note suivante étoit destinée à remplir le vœu de l'académie; mais ne faisant point partie de l'ouvrage, cette note n'a pas réparé l'omission.*

François 1.er n'avoit reçu qu'une éducation superficielle. Ce n'est pas que, cousin & gendre de Louis XII, ce bon prince ne lui prêtât tous les secours qu'il avoit lui-même, & ne l'environnât de tous les savants que ses bienfaits retenoient à la Cour. Mais le jeune François, plus brave qu'attentif, sans cesse occupé de chevalerie, & de la lecture de deux ou trois romans qui

embellissoient alors, ne devoit pas faire de grands progrès. Cependant l'exemple de son beau-pere, qui consacroit tous ses loisirs à méditer les anciens auteurs, à se nourrir de leurs maximes, à les apprendre à cet enfant chéri, son éleve & son successeur, lui inspira le goût des lettres & le desir de les protéger. Parmi les dons que lui fit la nature, on distinguoit une mémoire heureuse, une insatiable curiosité, & un véritable amour de la gloire. Ces qualités le porterent bientôt à cultiver les arts & les sciences dont il seroit le restaurateur, & qui pouvoient un jour l'immortaliser, indépendamment du plaisir extrême de s'éclairer & de s'instruire. Pour les répandre dans ses Etats, il se choisit des coopérateurs qui devoient diriger cette noble entreprise. C'étoit en partie les savants que Louis XII avoit sans cesse auprès de lui, & qu'il est bon de connoitre ici, avant d'entrer dans de plus longs détails.

Paul Emile, illustre Veronois, que le cardinal de Bourbon avoit engagé à venir en France, & qui mourut chanoine de Paris, quinze ans après Louis XII, son bienfaicteur. Ce grand Prince l'avoit chargé de débrouiller, s'il étoit possible, l'affreux cahos de notre ancienne histoire; il donna deux volumes in-8°. où, malgré les fables qu'on lui reproche, tous nos historiens venus après lui, ont puisé des matériaux. On ne sauroit lui disputer la gloire d'avoir le premier porté la lumiere dans l'épaisse nuit qui couvroit alors les antiquités de la Monarchie. Cet ouvrage, écrit en latin, & le plus souvent d'un stile assez pur, commence au regne de Pharamond, & finit par cinq ans du regne de Charles VIII.

Jean d'Auton, abbé de l'Angle, mort en 1527. Louis XII le chargea d'écrire son histoire. Ce Prince l'honoroit de sa familiarité, il le menoit par-tout avec lui, & les ministres lui rendoient compte de tout ce qu'on faisoit dans le gouvernement. D'Auton n'est pourtant qu'un froid bel esprit, & n'a que le mérite, si c'en est un, de raconter, en témoin qui dépose, ce qu'il a vu de ses propres yeux. Il exagere le plus souvent, & n'est pas même digne de foi : un trait suffit pour le démontrer. Pendant que Louis XII étoit à Milan, d'Auton prétend que dans une fête que lui donna Trivulce, douze cent dames servies par douze cents écuyers, étoient à

table dans le même fallon. Il faut bien fans doute groffir ce nombre de tous les princes & chevaliers qui ne manquoient pas d'être du feftin.

Jean du Bellay, evêque de plufieurs fieges, & cardinal en 1535. Il fut un excellent négociateur, & fut chargé de plufieurs ambaffades. Ses devoirs de prélat & d'ambaffadeur ne remplirent pas tout fon temps; il fut tout-à-la fois orateur & poëte, comme on l'étoit à cette époque. On a de lui plufieurs harangues, des odes, des élégies, des épigrammes. Aidé de fes trois freres, Martin, Guillaume & Joachim, il rendit les plus grands fervices à la littérature françoife.

Guillaume Budé, maître des requêtes, bibliothécaire de François I.er. Budé commença tard la carriere des lettres, mais il devint bientôt l'oracle de la France. Erafme, fon ami, l'appelloit le prodige. Sa femme prit auffi le goût de l'étude, & fans abandonner le foin de fa maifon, elle lui fervoit dans fon cabinet à chercher les livres & les paffages. On trouve dans fes œuvres, qui furent imprimées en quatre gros volumes, la traduction de quelques traités de Plutarque, des commentaires fur les langues grecque & latine, des remarques fur les pandectes, &c. &c. C'eft de lui-même qu'on a dit que le feu s'étant mis un jour à fa maifon, il répondit à ceux qui le lui annonçoient, que ne fe mêlant pas des foins du ménage, il les prioit d'en avertir fa femme.

Pierre du Chatel, lecteur de François I.er, d'abord évêque de Tulle, puis de Macon & d'Orléans, grand aumônier de France en 1548. Il avoit voyagé dans toute l'Italie & dans une partie de l'Allemagne & de la Grece; il favoit les langues orientales, & il rendit aux lettres de grands fervices. François difoit que de tous les favants qu'il honoroit de fa familiarité, c'étoit le feul qu'il *n'épuifoit pas*. Il joignit au favoir une éloquence perfuafive, & s'attacha long-temps à celle de la chaire très-négligée par fes contemporains.

Tels font les principaux coopérateurs que fe choifit François I.er, pour cultiver les lettres renaiffantes, & pour les répandre dans fes Etats. Mais il faut pourtant l'avouer ici; quelques efforts qu'eût fait ce Monarque, il n'eût pas opéré la révolution, ou ne l'eût opérée qu'imparfaitement, fi les autres princes, à fon exemple, n'euf-

sent de concert donné l'impulsion, & préparé ce grand événement. L'Europe étoit plongée dans les ténebres de l'ignorance, disons plus, de la barbarie. C'étoit pour les seuls ecclésiastiques, & ce n'étoit sur-tout qu'à l'ombre des cloîtres, que les écoles s'étoient formées. Une science aussi vaine que ridicule, par l'abus étrange qu'on en faisoit, occupoit alors les théologiens, & remplissoit toutes les têtes. La scholastique, toujours mêlée de questions puériles ou dangereuses, avoit depuis long-temps usurpé l'empire de la sainte théologie, qui pouvoit seule éclairer les hommes. Tel qui avoit passé sa vie à étudier les livres de Scot, qui les avoit appris par cœur, & qui, le plus souvent, les admiroit sans les entendre, n'avoit jamais ouvert le nouveau testament. Non-seulement on négligeoit d'étudier les peres & l'écriture, mais le grec & l'hébreu, ces deux langues si nécessaires pour les connoitre dans leur source, étoient comme bannies des universités. On étoit même allé plus loin, car l'envie d'apprendre la langue grecque, étoit aux yeux des docteurs les plus graves, une disposition prochaine à l'hérésie. Deux choses concouroient à maintenir dans les écoles cette pernicieuse & barbare opinion : c'est que, d'une part, on ne savoit plus lire les bons auteurs, & que de l'autre, l'imprimerie étant encore dans son enfance, on ne pouvoit se les procurer qu'avec des sommes considérables. On ne connoissoit plus que les auteurs latins, on écrivoit dans cette langue, on la parloit dans les écoles; mais ce n'étoit plus celle de Ciceron, & par les changements qu'elle avoit éprouvés, & par cette foule de mots barbares, que le néologisme y avoit introduits. C'est que les maîtres ne sachant plus comment exprimer les subtilités dont leurs leçons étoient remplies, étoient obligés de forger des mots qui n'avoient du latin que la terminaison; & l'une des plus belles langues du monde, qu'ils appauvrissoient par cette abondance, ne fut bientôt qu'un jargon pitoyable dans leur bouche & dans leurs écrits.

Mais ajoutons que la langue françoise étoit encore plus maltraitée, & qu'on la méprisoit au point qu'on n'en donnoit des leçons nulle part Elle étoit pourtant celle de la Cour, & de la chaire, & du barreau; on s'en servoit dans les traités & dans toutes les négocia-

tions ; on n'en parloit pas d'autre en France. Les deux Marot & Saint-Gelais, quoique inférieurs à tous les poëtes qui les ont suivis dans cette carriere, prouvoient alors par leurs ballades, leurs élégies, & leurs rondeaux, que notre langue étoit assez flexible, pour se prêter aux charmes de la poësie. Philippe de Commines, dans ses mémoires, les freres du Bellay dont nous avons parlé, & l'auteur de la vie du chevalier Bayard, que nous lisons encore avec tant de plaisir, écrivoient en prose, avec élégance, & même avec une sorte de grace, qui devoit au moins faire présumer que la langue françoise avoit son génie, & qu'on pouvoit la perfectionner, en l'étudiant avec attention.

Environ l'an 1530, François I.er fonda trois chaires dans l'université de la capitale, l'une pour l'hébreu, l'autre pour le grec, & la troisieme pour le latin. Mais ce qu'il y a de bien étonnant, c'est qu'on ne songea point à la langue de la nation. Tous les docteurs de ce temps là, n'apprécioient que les choses rares; ils rejettoient avec dédain l'étude d'une langue que parloit tout le monde, qu'on avoit toujours bannie des écoles, enfin d'une langue qui, selon eux, étoit celle des halles & des boutiques. Il ne faut pas être surpris que pendant tout le reste du seizieme siecle, & une partie du siecle suivant, la langue ait fait si peu de progrès. On doit l'attribuer à l'orgueilleuse indifférence de nos peres sur cet article.

Ce même âge dont nous parlons, est sans doute le plus obscur de la médecine & de la chimie. L'anatomie devoit éclairer l'une, & la bonne physique diriger l'autre dans ses recherches & ses travaux. Les beaux arts étoient méconnus, mais les malheurs de Constantinople, en les chassant de leur pays natal, alloient bientôt nous en enrichir. L'astronomie n'avoit fait qu'un pas, & n'avoit point alors de systême fixe; mais déjà croissoit au fond de la Prusse ce génie extraordinaire qui, par le plus grand des efforts humains, alloit deviner le cours des planetes, les placer chacune dans son orbite, & déchirant le voile de la nature, trouver le mécanisme de l'univers. Ce que Philolaüs n'avoit fait qu'entrevoir, Copernic devoit nous le démontrer. Grande & sublime découverte, dont l'ignorance & la superstition ne manqueront pas de punir

l'auteur, en condamnant ce beau systême comme hérétique aux yeux de la foi, & comme absurde en philosophie.

Qu'étoit alors cette philosophie que l'inquisition prétendoit venger? On avoit découvert les livres d'Aristote Traduits du grec en mauvais arabe, & de l'arabe en mauvais latin, c'est dans cet état qu'ils vintent en France La juste admiration qu'inspira ce grand homme, quoique défiguré par deux traductions, arrêta les progrès de la raison humaine, qui devoit profiter de sa dialectique. Envisagé sous son vrai point de vue, cet ouvrage étoit fait pour l'éclairer & la conduire; mais par l'abus qu'on en fit alors, par les erreurs & les contre-sens que présentoient ces deux traductions, il ne servit bientôt qu'à égarer les hommes. C'étoit un crime d'examiner si ce prince des philosophes ne s'étoit pas quelquefois trompé, si l'on pouvoit toujours le suivre aveuglément, au lieu de profiter de ses erreurs même, pour découvrir par le raisonnement, la vérité qui lui échappoit. En attaquant les autres philosophes, n'avoit-il pas lui-même donné l'exemple de la critique la plus sévere? N'étoit-ce pas dire à tous ses lecteurs: usez des ressources que je vous offre, & ne craignez pas de les employer, lorsque, par de vaines subtilités, ou par des sophismes ingénieux, je ne ferai plus ce même Aristote que vous admiriez il n'y a qu'un instant. Mais, au lieu de cet examen, on se donnoit une peine incroyable pour concilier, s'il étoit possible, Aristote avec Aristote, & il fit presque autant de superstitieux, qu'il y avoit de gens qui le savoient lire.

Au milieu des tenebres qui couvroient l'Europe, un reste de lumiere éclairoit l'Italie, & la distinguoit des autres nations. Chaque siecle y avoit produit des hommes consacrés à l'étude des lettres. Le Dante avoit tâché de donner à sa langue, une force & une beauté dont on n'avoit encore point vu d'exemple. En faisant grace à l'invention, au mauvais choix des personnages, aux allusions injurieuses, souvent grossieres ou peu comiques, l'enfer du Dante est un des beaux ouvrages qui soient sortis de la main des hommes, par la justesse des pensées, la noblesse des expressions, la délicatesse des tours, la vivacité du coloris, & par tous les charmes

de la poésie, qui y regnent d'un bout à l'autre. Bocace, auteur du décameron, fut dans la prose, & sera toujours un modele de pureté, d'exactitude & de précision, comme l'illustre auteur des provinciales l'est encore dans notre langue, & le sera probablement, tant qu'on aura du goût en France. Petrarque, en soupirant pour la belle Laure, atteignit presque à la perfection, & fut l'anacréon de sa maîtresse & de son siecle. Aux naturels de ce beau pays, vinrent bientôt s'unir d'illustres étrangers qui devoient hâter la révolution. Non-seulement la prise de Constantinople, mais dès un siecle auparavant, les guerres d'Amurat & de Bajazet avoient occasionné des émigrations; & c'est dans l'heureux climat d'Italie, que plusieurs sages, aimant les lettres, étoient venus se réfugier. Heureusement que ces étrangers n'eurent d'abord d'autre ressource que celle d'ouvrir par-tout des écoles, où ils enseignerent publiquement les deux langues presque oubliées de l'ancienne Rome & de l'ancienne Athenes. Les Italiens enchantés de leurs maîtres, couroient en foule à ces nouveaux lycées; ils purent lire en peu de temps les chefs-d'œuvre de ces deux langues; & du sein de la Barbarie, on vit renaître un goût épuré, & la plus noble émulation. Leurs progrès furent assez rapides, soit dans les lettres, soit dans les arts, pour qu'ils ne vissent plus les autres nations, que comme un tas d'hommes grossiers, stupides ou barbares. Ils les recevoient assez mal chez eux; ou si de bons esprits, jaloux de s'instruire, se déterminoient à passer les Alpes, on ne manquoit pas de les retenir, lorsqu'ils montroient de grandes dispositions; & la vue de ce beau climat, la conversation des hommes célebres, l'espoir flatteur des récompenses, dont les Médicis payoient les talents, leur faisoient oublier leur pays natal, pour s'attacher à leurs nouveaux maîtres.

Mais il arrivoit ce moment heureux, où les lumieres & le savoir alloient se répandre chez leurs voisins. C'est à leurs guerres en Italie, que la France, l'Espagne, & le nord de l'Europe, dûrent en partie ce grand changement; c'est au milieu des horreurs du carnage, parmi les feux qui détruisoient leurs villes, que les Italiens tâchoient d'adoucir, par le spectacle intéressant des arts & des lettres, ces superbes vainqueurs qui venoient tour-

à-tour se disputer leurs dépouilles sanglantes. C'étoient autant d'Orphées au milieu des bêtes féroces. Les Princes enchantés de ce qu'ils voyoient, charmés sur-tout de ces savants aimables qui faisoient renaître par leurs travaux les beaux jours de la Grece & de l'Italie, les attiroient auprès de leurs personnes, & se les attachoient par des récompenses. On sait que Louis XII n'oublia rien pour les engager à venir en France, où ce grand Prince les honoroit de la plus douce familiarité.

Malgré la protection qu'il accordoit aux lettres, & les efforts de ces étrangers, elles eussent peut-être langui long-temps dans une obscure médiocrité, si la plupart des nations de l'Europe n'avoient vu naître dans leur sein, à l'époque même dont nous parlons, quelques génies extraordinaires, capables de détruire les préjugés & les erreurs de leurs contemporains : car les étrangers vus de mauvais œil par les écoles & les régents n'osoient guere inspirer des projets de réforme, quelque protégés qu'ils fussent alors. Parmi les nationaux dont la reconnoissance a célébré les noms immortels, c'est Erasme de Roterdam qui doit occuper la premiere place. Il naquit pauvre, illégitime, & portant le germe de tous les maux qui devoient tourmenter sa vie laborieuse. Mais dans un corps si foible & si dérangé, étoit une ame forte, un esprit sublime, sur lequel ne put influer son débile tempérament. Il osa le premier attaquer les études, braver la colere des théologiens, afficher son mépris pour la scholastique, & sur-tout employer contre les moines qu'il n'aimoit pas, contre le scandale de leurs mœurs, contre leur paresse & leur ignorance, le ridicule & la plaisanterie, les seules armes qu'il crut alors capables de les vaincre ou de les changer. Il fut bientôt plus utile encore par les nombreux ouvrages sortis de sa plume. Le nouveau testament, les écrits des peres, les meilleurs auteurs de l'antiquité, les langues de Ciceron & de Démosthene, la théologie, la morale & l'éloquence, ajoutons même l'imprimerie, dont il fut prote chez Forben, pour y soigner ses propres éditions : ces divers genres furent traités par ce genie universel, avec un succès qui tenoit du miracle, & qui étonna les savants de l'Europe. Pendant que les suppots de la scholastique le dénonçoient aux universités & au tribunal de l'inquisition,

ction ; Erasme étoit en correspondance avec les pontifes, les souverains, & les meilleurs esprits de toutes les nations. Quelquefois auprès des Rois d'Angleterre, le plus souvent chez les princes du nord, il n'abandonnoit point ses cheres études, & refusoit avec obstination les places qu'on offroit à ses rares talents, & dont l'occupation auroit pu l'en distraire. Ce grand homme mourut à Basle, en l'année 1536, la nuit du 11 au 12 juillet.

Reuchlin, l'ami, l'admirateur d'Erasme, & son émule dans tous les genres, étoit le seul homme que l'Allemagne pût opposer aux savants d'Italie, soit par la beauté de l'élocution, soit par la profondeur de ses connoissances. Après Raimond Martin, qui vivoit au treizieme siecle, on a dit qu'il est celui des chrétiens qui s'est d'abord le plus appliqué à l'étude des livres juifs, parce qu'il savoit la langue hébraïque, dont il donna des leçons à Poitiers. Une dispute à raison de ces livres empoisonna ses derniers jours. A la priere des théologiens de Cologne, l'Empereur Maximilien avoit ordonné qu'on les brulât tous. On demanda pourtant l'avis de Reuchlin qui les sauva de l'incendie. Peu s'en fallut qu'il ne subît lui-même le sort qu'on destinoit aux livres des Rabbins. Il mourut épuisé par ses longues études, & par les chagrins de son démêlé avec les prêtres de Cologne.

Forent, qui parvint à la papauté, sous le nom d'Adrien VI, & qui se repentit de l'avoir acceptée, mérite aussi d'avoir une place parmi les grands théologiens, moins par son commentaire sur le quatrieme livre *des sentences*, que par le savoir qui le distinguoit, & par le soin qu'il prit de veiller aux études dans une célebre université. Il écrivit dans son commentaire ce qu'on disoit alors bien bas, que le chef de l'église peut se tromper, même sur les choses qui appartiennent à la foi.

Osons le dire dans un siecle où la vérité peut se faire entendre, sans craindre de blesser l'un ou l'autre parti. Ce sont les disputes des novateurs, ces débats si longs & si compliqués, qui en forçant leurs adversaires de s'instruire pour leur répondre, ramenerent le goût des bonnes études, & l'esprit de critique & d'observation. Pour attaquer les prétentions de Rome, Luther osa fouiller dans les monuments antiques, examiner ces titres respectables, les comparer & les juger. Ah! sans

doute il en abuſa. L'audacieux réformateur, au lieu d'ôter les plantes paraſites de cet arbre majeſtueux, porta la hache ſur le tronc même. Cependant, du conflit des opinions nouvelles, & des efforts du parti contraire pour les détruire & les anéantir, naquit cet art ſi néceſſaire pour atteindre à la vérité, l'art de critiquer & de diſſerter, qui s'occupa d'abord des matieres théologiques, & finit par juger toutes les productions de l'eſprit humain. Cet art devint la pierre de touche de toutes les parties de la littérature ; c'eſt au flambeau de l'obſervation qu'elle dut ſur-tout ſes progrès rapides.

Déjà la poëſie s'étoit élevée à la plus grande de ſes hauteurs entre les mains du fameux Arioſte : non que ſon poëme ſoit ſans défaut, & qu'on ne doive lui reprocher, comme autrefois à l'Odyſſée d'Homere, une intempérance d'imagination qui va peut-être juſqu'à l'excès, & les contes ſans vraiſemblance, dont il crut orner toutes ſes fictions. Mais ces défauts ſont rachetés par la poëſie la plus brillante, par des tableaux qui ſe ſuccedent, ſans ſe nuire les uns aux autres, par des ſatyres ingénieuſes, toutes puiſées dans le cœur humain ; qu'il paroit connoitre parfaitement ; par de grands traits toujours variés du ſublime au touchant, du touchant au terrible ; & au milieu de cet enſemble, tout le comique de Moliere, adapté aux mœurs d'Italie ; enfin par tous les charmes d'une diction pure, élégante & ſonore, & toutes les beautés d'un ſtyle enchanteur. Onze ans après naquit le Taſſe qui devoit montrer un autre Virgile dans ſa célebre Jeruſalem. Ses partiſants, & ceux de l'Arioſte, ont diſputé long-temps ſur la préférence qu'ils vouloient donner à l'un ou à l'autre, & le procès eſt encore à juger. Celui qui oſeroit porter ce jugement, ne ſeroit pas un homme de goût, & ſe feroit ſon procès à lui-même. Renaud ne reſſemble point à Rolland, & il ſe trouve entre les deux poëmes une diſſemblance conſidérable : voilà ſeulement ce qui les diſtingue. Mais décider lequel des deux a plus de mérite dans ſon enſemble, plus de beautés & de poëſie, c'eſt vraiment ne pas les ſentir dans l'autre.

Les deux Marot & les Dubelay cultivoient auſſi la poëſie en France ; mais elle y étoit encore au berceau, & la langue trop négligée, s'y refuſoit abſolument. Laſſo-

de la Vega, après avoir étudié long-temps les chefs-d'œuvre de l'Italie, donnoit aux Espagnols des modeles à suivre ; il fut l'Horace de son pays.

Le génie de l'histoire s'étoit montré dans les écrits du fameux Guichardin ; il n'y a rien peut-être de comparable à la beauté des seize premiers livres, en faisant grace à l'auteur prévenu, de sa passion contre les François. Paul Jove & Machiavel, ses deux contemporains & ses compatriotes, avoient fourni la même carriere. L'illustre Paul Emile en France, & Jean Sleidan en Allemagne, s'étoient également distingués.

A cette époque dont nous parlons, le barreau ni la chaire n'avoient encore point d'éloquence, ou du moins elle étoit gâtée par un assemblage d'idées bisarres, par des applications forcées, par le mélange des vérités les plus sublimes de l'évangile avec les plus plates bouffoneries, des citations de nos lois civiles avec les textes de l'écriture. On vouloit montrer de l'érudition, & l'on n'étoit point orateur, & l'on manquoit de goût & de discernement. Quelqu'un a dit que dans le principe, on avoit eu de la bonne poésie, avant d'avoir de la bonne prose. Je ne sais que penser de cette assertion; mais c'est vraiment ce qui est arrivé au rétablissement des lettres.

Les autres parties des arts & des lettres, faisoient un progrès qui doit étonner. Nous allons jetter un coup d'œil rapide sur cette grande révolution.

C'est au milieu des guerres sanglantes, qui dévastoient la belle Italie, que la fureur de se détruire, devint à son tour un art véritable. Gonsalve, surnommé le grand capitaine, en formant les bandes de son pays, en fit des troupes presque invincibles, tant qu'il en eut le commandement. Une discipline toujours sévere, un nouvel ordre dans les évolutions, dans les marches, dans les combats, montroient alors à l'Europe étonnée, que le mérite de l'adresse, de la force & de la valeur, n'étoit qu'une partie de l'art militaire. La France paya cher cet enseignement ; mais elle apprit à ce même Gonsalve sa supériorité dans l'artillerie, dont la manœuvre & le servic étoient presque ignorés des autres nations.

L'art de guérir les maux, ou de les soulager, s'éclairoit au flambeau de l'anatomie, de la pathologie & de

l'obſervation. Fernet & Sylvius en donnoient de
en France. Fallope, en Italie, ébauchoit le ſyſ
la génération. Le malheureux Servet, qui fut le
ſeur de Guillaume Harvée, fit le premier pas
découverte de la circulation du ſang. Jérome Fr
médecin & poëte, donnoit le *Syphilis*, poëme
latins, dans le goût des géorgiques, ſur les mala
regnoient alors; maux d'autant plus funeſtes à l'E
qu'ils venoient d'un autre climat.

Pendant que le Pline de l'Allemagne écrivoit l
des animaux, ſon contemporain, preſque auſſi
faiſoit imprimer l'hiſtoire des plantes. Geſner & I
méritent tous les deux la reconnoiſſance des h
Ils ſurent allier la ſcience & la vertu; & l'amour
manité, le plaiſir d'étendre leurs connoiſſances
pour eux un aiguillon plus fort que l'intérêt
propre gloire, & d'une vaine célébrité.

Les mathématiques firent un pas, en attend
génies immortels qui devoient un jour les perfec
On vit Tartalea commenter Euclide, trouver la r
de parvenir à la réſolution des équations cubiq
s'appliquer à la théorie du mouvement des bo
des boulets. Cardan, qui fut ſon plagiaire, & qu
bua toutes ſes découvertes, les enrichit de ſes
tions. Chaque nation eut des géomètres très-in
à ceux de nos jours, mais qui, du point d'où il
partis, avoient fait un chemin bien conſidérab

Nous regrettons de n'avoir rien à dire ſur la p
de ce temps là. Ariſtote regnoit dans toutes les
mais Ariſtote défiguré, mutilé par des traductions,
nous l'avons dit plus haut, & ſur-tout par les c
taires de ſes barbares admirateurs.

Jettons les yeux ſur le ſpectacle que les be
nous offrent en Italie. Déjà ſur le plan donné p
mante, tout-à-la-fois poëte, architecte & peintre
à Rome ce temple auguſte, l'une des merve
l'univers: édifice majeſtueux, digne du Dieu
adore, que la munificence & la piété ornent
long-temps des plus beaux chefs-d'œuvre qui ſoie
de la main des hommes. Déjà Michel Ange a ſu ré
talents d'Appelles & de Phidias; il a ſu tromper
lui-même, qui prend les eſſais de ce grand artiſt

des modeles de l'antiquité. Ce Raphaël, si justement célebre, embrasse tous les genres de la peinture, laisse ses rivaux bien loin derriere lui, & finit par se surpasser dans son tableau de la transfiguration. Rosso, qui vient en France embellir le palais de Fontainebleau; le Titien, celui de tous les peintres qui a peut-être le mieux entendu le portrait & le paysage, & dont le pinceau tendre & délicat excelloit pour les femmes & les enfants. Je vois par-tout des palais somptueux, que les arts s'empressent de décorer; de spacieux & magnifiques jardins, où le marbre respire sous le ciseau, où les merveilles de la peinture offrent le même éclat que celles du printemps, & trompent l'œil qui les admire, soit par la justesse de l'expression, soit par la richesse du coloris. Ainsi les arts se montrent en Italie, comme autrefois dans la superbe Athenes, & tous les princes de l'Europe, en s'honorant de les protéger, vont les répandre dans leurs Etats.

Nous n'oublierons pas d'ajouter ici, que ce qui hâta la révolution pour toutes les parties de la littérature, ce fut la découverte de l'imprimerie : art précieux dont les Chinois avoient une idée long-temps avant nous, mais dont l'invention, telle qu'elle existe, doit appartenir aux deux Allemands, Jean Faust & Guttembert, qui ont imaginé les lettres mobiles, & qui n'avoient peut-être point de notion de la méthode des Chinois. Ce fut leur domestique, nommé Schoëffer, qui perfectionna ces lettres mobiles, & qui trouva l'encre pour l'impression. Art précieux, nous le répétons, art qu'on ne peut assez admirer, mais qui seroit encore d'un plus grand prix, s'il n'étoit consacré qu'à l'instruction des hommes, à la gloire des lettres, & à la vertu.

(*g*) Armes, soldats, vivres & magasins, tout manquoit à Mezieres, & le résultat d'un conseil de guerre, fut de l'abandonner & d'y mettre le feu. *Sire*, répond Bayard au Roi qui le consulte, *il n'y a point de place foible que de braves gens ne puissent défendre*, & il offre de s'en charger. Nassau & Sickingen le somment de se rendre; *avant*, dit-il, *que je quitte une place que mon maître a voulu confier à ma foi, j'aurai formé des corps entassés de ses ennemis, le seul pont par où je doive en sortir.* Deux compagnies désertent le même jour; c'est une perte de mille

hommes. *Tant mieux*, dit-il au reste de ses troupes, *ils auroient partagé la gloire de vos travaux, & ces lâches n'en sont pas dignes.*

(*h*) Bayard écrivit à Robert de la Mark, qui étoit à Sedan, qu'il attendoit une armée formidable, & qu'elle tomberoit sur les assiégeants, pendant qu'il feroit lui-même une vigoureuse sortie. Le paysan qui portoit cette lettre, fut arrêté, comme Bayard l'avoit prévu, en traversant les ligues de Sickingen. Ce général placé au-delà de la Meuse, s'imagina que son collegue avoit voulu le sacrifier, en l'exposant à tous les coups de l'armée française qu'on annonçoit. Il se hâta de décamper, & Nassau lui-même fut obligé de le suivre.

Fin des Notes.

Fautes à corriger.

Page 4 & 5, lignes 8 & 16, honnoré, *lisez* honoré.
Page 4, ligne 26, l'accadémie, *lisez* l'académie.

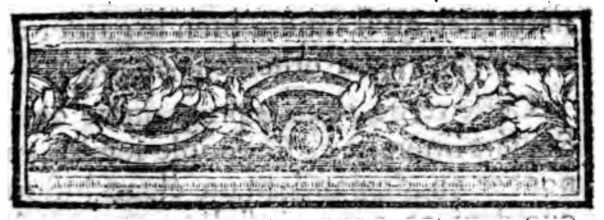
ÉLOGE
HISTORIQUE
DU
CHEVALIER BAYARD,

Qui a obtenu la premiere mention honorable au jugement de la SOCIETÉ LITTÉRAIRE DE GRENOBLE, *dans sa Séance publique, du 5 Février* 1789.

PAR M. GAGNON, fils, Avocat au Parlement.

PROGRAMME
DE LA
SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE
DE GRENOBLE.

La Société Littéraire de Grenoble, voulant consacrer un hommage public au héros le plus célebre que Grenoble & le Dauphiné aient vû naître ; considérant d'ailleurs, que le temps où a vécu le chevalier Bayard, est un des moments les plus intéressants de notre histoire, par la révolution arrivée pour lors dans la tactique, l'esprit de chevalerie & les lettres, propose au concours l'Éloge historique du chevalier Bayard.



ÉLOGE HISTORIQUE
DU
CHEVALIER BAYARD.

> C'eſt peu d'être un guerrier : la modeſte douceur,
> Donne un prix aux vertus, & ſied à la valeur.
>
> *VOLTAIRE, Trag. de Tancrede.*

BAYARD n'a plus beſoin d'éloges : ſa gloire emplit l'univers ; ſon nom ſeul eſt le ſymbole de la valeur ; & par l'unique poids de ſes vertus, il s'eſt placé lui-même bien au-deſſus des louanges & des critiques ; ſon plus éloquent panégyriſte ſera donc le plus fidele hiſtorien de ſa vie, & la couronne civique que la patrie de Bayard dépoſe ſur ſa tombe, ne doit être qu'un tiſſu de fleurs

naturelles qu'il faudra bien ſe garder de flétrir par aucun ornement étranger.

Cette vérité, que le programme de la Société littéraire de Grenoble ſemble annoncer en demandant un éloge hiſtorique, devient, pour ainſi dire, une condition du concours, quand on ſe rappelle qu'une autre Académie célebre a déjà couronné l'éloge de Bayard, & qu'il ne reſte plus à l'homme de lettres, qui voudra travailler à la gloire de ce héros, ſans nuire à la ſienne, qu'à s'éloigner de la carriere où d'autres ont trouvé des lauriers, pour cueillir dans quelque ſentier ignoré des fleurs qu'il répandra, mouillé de larmes, ſur la tombe de ce preux chevalier.

Abandonnant donc la pompe des éloges & l'indigente richeſſe des rhéteurs; qu'il nous ſuffiſe de peindre à grands traits, l'influence que ce chevalier ſans peur eut ſur le ſiecle qui le vit naître, & celle que ce chevalier ſans reproches auroit eue ſur celui dans lequel nous vivons. Cette maniere d'affiner la gloire de Bayard, en la faiſant paſſer dans un double creuſet, nous ſemble la plus ſûre pour en juger la trempe, &

c'eſt la ſeule, peut-être, qu'on n'ait pas employée juſqu'à ce jour.

Un éloge qui doit embraſſer l'hiſtoire des révolutions de pluſieurs regnes, ſeroit ſans doute imparfait ſi l'on ne peignoit d'abord la ſcène où doit figurer celui qui l'a mérité : que les temps, les lieux, les circonſtances ajoutent ou retranchent à ſa gloire, il faut les retracer ; c'eſt un des droits de la poſtérité.

Bayard nâquit ſous Louis XI, de parens nobles & vertueux. L'ancienneté de la naiſſance qui fait ſi ſouvent le ſeul mérite des gentilshommes, fut pour Bayard une dette de plus à payer à l'état. Son triſaïeul tué ſous les yeux du Roi Jean, à la bataille de Poitiers ; ſon biſaïeul à la bataille d'Azincourt ; ſon aïeul à celle de Monthéri : ſon pere mutilé à Guinegaſte, ne ſervirent point de ſupport à d'ambitieuſes demandes ; il ne cita jamais leur valeur ; il fit mieux ſans doute, il en hérita. Conſulté par ce pere reſpectable ſur l'état qu'il veut embraſſer, Bayard, à peine âgé de treize ans, s'enflamme au funebre recit des déſaſtres de ſa famille, & demande à périr comme ſes aïeux en ſervant ſa patrie. Ce jeune cœur ne ſe plaît aux jeux

du premier âge, que lorsqu'ils peignent les camps ou les batailles; & comme Achille, il découvre la trempe de son ame en préférant les armes aux bijoux. La loyauté, qui para toujours sa valeur, le distinguoit déjà dans ses premiers ans; mais comme l'enfance d'un héros est presque le seul côté par où il tienne à la foiblesse de l'humanité, c'est au moment où le Duc de Savoie, dont il étoit page, le rend à Charles VIII, dont il étoit sujet, que nous entrons avec lui dans la carriere.

Charles, prince foible, mais généreux, s'occupoit alors de ranimer, par une administration modérée, le génie de la Nation Françoise, que le despotisme farouche de son pere avoit presque éteint. Impatient de signaler son regne par quelque action d'éclat, il cherchoit, en lui-même, de quel côté il tourneroit ses armes, lorsque Louis Sforce, sombre Italien, infâme par ses crimes, mais distingué par ses talents, fixa son incertitude, en lui proposant la conquête du royaume de Naples, sur lequel ce Roi de France avoit des droits, comme héritier de la maison d'Anjou. Charles, jaloux de se montrer en conquérant,

dès l'entrée de sa carriere, rend le Roussillon à Ferdinand, cede à Maximilien une partie de ses acquisitions en Artois; & donnant ainsi ce qu'il possédoit, pour un objet à conquérir; tranquille à l'ombre de cette singuliere politique, il assemble une nombreuse armée, lui donne tout ce qui rend les soldats invincibles; de braves officiers & de bons généraux, &, fort de son propre courage, prend lui-même le chemin d'Italie.

Bayard, jeune encore, s'exerçoit, depuis trois ans, dans les tournois, à mériter que le comte de Ligni qu'il servoit, en qualité de page, le fît passer dans sa compagnie d'ordonnance. Cette longue préparation à l'état militaire, contraste, bien étrangement, avec la présomptueuse impatience de nos jeunes gentilshommes, jaloux de commander, dans un âge où Bayard apprenoit encore à obéir. C'étoit pourtant le même homme qui, né pour s'élever en tout au-dessus du vulgaire, avoit été créé chevalier à l'âge de dix-sept ans; s'étoit mesuré dans les tournois avec les plus vaillans guerriers, les avoit vaincus; mais peu satisfait de tous ses triomphes, qui n'a joutoient rien au bonheur de sa patrie

sûr, enfin, de combattre pour elle, versoit des larmes de joie en apprenant qu'il étoit de l'armée d'Italie.

Les Italiens n'étoient plus ces hommes libres que l'amour seul de la gloire ou de la patrie armoit anciennement de toutes pieces. Remplacés par des sujets avilis, qu'on enrôloit pour un peu d'or, ils étoient incapables de résister aux fatigues du service militaire. Charles, au contraire, commandoit à des hommes endurcis par l'habitude à des travaux qui augmentoient la force du corps & la vigueur de l'ame. Forcés, par le peu de ressources agraires que présentoit alors le sol de leur patrie, à mépriser toute autre occupation que celle de la guerre, ils entroient en campagne avec une ardeur dont les peuples modernes peuvent à peine se former une idée. Des soldats exercés, de vaillans capitaines, des munitions de tout genre; tout cela, cependant, ne suffisoit pas à la bienfaisante prévoyance de Charles. Ce Souverain, en qui l'Europe étonnée découvroit des talents que la sombre politique de son pere n'avoit pû lui ravir, & qui gardoit dans son cœur l'utile leçon de l'innocence opprimée, voulut encore se

choisir un conseil qui le garantît des erreurs qui assiegent les Rois, & pût préserver ses soldats de l'arbitraire qui dicte presque toujours les jugements des gens de guerre.

Ce ne fut point parmi les courtisans, dans cette tourbe avilie, qui fléchit devant le maître pour avoir le droit d'opprimer les sujets, que ce bon Roi choisit son conseil; ce fut dans une de ces cours qui s'honnore du droit périlleux de dire la vérité au Souverain & de procurer aux sujets le bien être & la paix. Le Parlement de Grenoble qui jouissoit au quatorzieme siecle, comme en celui-ci, de la réputation qu'on accorde toujours aux lumieres & aux vertus, fut le foyer où Charles voulut allumer le flambeau de sa justice. Cette Compagnie répondit bien noblement à la confiance de son Roi; l'ambition & l'intrigue disparurent devant les grands motifs d'intérêt public, & les plus éclairés furent choisis pour former le conseil du Monarque.

A la premiere apparence du danger qui les menaçoit, les Italiens eurent recours à tous les artifices qu'ils croyoient propres à détourner l'orage; mais la sou-

plesse italienne n'arrêta point l'impétuosité de la valeur françoise, & Florence, Pize, Rome furent forcés d'ouvrir leurs portes à l'armée conquérante de Charles. Naples ne fit pas plus de résistance, & le jeune Bayard qui s'attendoit à combattre sous les yeux de son maître, fut forcé, comme lui, de vaincre sans avoir défait. La mollesse qui suit les conquêtes rapides, auroit bientôt énervé les vainqueurs, si de nouveaux ennemis n'eussent rappellé leur courage. Mais tandis que l'imprudent Roi de France perdoit son temps à Naples, dans les fêtes, ou qu'il repaissoit son imagination du chimérique projet de conquérir l'Orient, il se formoit contre lui une ligue puissante, de presque tous les Etats d'Italie, soutenus par l'Empereur Maximilien & par Ferdinand, Roi d'Arragon : leur union tira Charles d'une dangereuse tranquillité ; il vit qu'il n'y avoit plus de sûreté pour lui qu'en retournant en France ; &, malgré la prodigieuse diminution de son armée, qui montoit à peine alors à dix mille hommes, il en prit aussi-tôt le chemin. Les Confédérés rassemblerent à Faurnoue quarante mille combattans pour arrêter

ſa marche & lui fermer les paſſages ; mais les François, qui ne compterent jamais le nombre de leurs ennemis, ſe firent jour à travers cette armée, & remporterent une victoire qui ouvrit à leur Roi le chemin de ſes États. Bayard, qui ſervoit dans la compagnie du Comte de Ligni, avoit appris, avant la bataille, que les Confédérés promettoient cent mille ducats à celui qui prendroit le Roi de France, mort ou vif ; ſon jeune cœur, indigné d'un pareil traité, s'étoit promis d'en punir les auteurs. Sans ceſſe, à côté de ſon maître, il immoloit tout ce qui s'offroit à ſes coups. Démonté deux fois, il n'en combattit pas avec moins de fureur, & peu ſatisfait de couvrir ſon Roi de ſon invincible épée, il vole dans la mêlée, enleve un enſeigne ennemi de cinquante hommes d'armes & l'apporte à ſes pieds. Charles qui, pendant l'action, avoit admiré la valeur de ce jeune héros, voulut, après la victoire, l'en récompenſer en publiant ſa valeur ; mais, comme s'il étoit de l'eſſence des Princes de croire tout payer avec de l'or, il fit ajouter à cette faveur une gratification de cinq cents écus. Bayard la reçut avec reconnoiſſance,

& resta convaincu de cette vérité, que s'il est noble & grand de savoir donner, il est infiniment plus généreux, sans doute, pour une ame fiere, de savoir dignement accepter.

D'autres combats préparent à Bayard de nouveaux triomphes. Dans les plaines de Verceil, sous les murs de Novarre, il fait des prodiges de valeur, & soutenu par Pierre de Sassenage, Charles Alleman, son oncle, & le grand Prieur de Provence, son cousin germain, il dégage le Duc d'Orléans que Ludovic Sforce tenoit étroitement assiégé. Les lauriers qu'il cueille à ce dernier assaut lui coûtent bien des larmes, quand il voit périr à ses côtés les trois gentilshommes que nous venons de nommer.

Charles satisfait de cette campagne, que la valeur de ses Preux, avoit rendue si glorieuse, ne songe plus qu'à parcourir son Royaume pour rendre à ses Peuples l'aisance & le repos qu'une si longue guerre leur avoit enlevé ; malheureusement il fut moissonné lui-même à la fleur de son âge, au milieu des projets qu'il faisoit pour le bonheur de ses Sujets & la gloire de sa couronne. Louis XII lui

ſuccède, & la France, qui pleure ſon Roi, trouve un pere dans celui qui l'a remplacé. Ce Prince qu'on n'a point encore aſſez loué, ſi l'on ſonge dans quel ſiecle il vécut, de quels préjugés il fut investi, de quelles vertus il fut doué, céda, comme tous les grands hommes de ſon temps, au goût dangereux des guerres d'Italie. Le Milanès à conquérir, Naples à recouvrer, ne lui laiſſent plus un inſtant de repos. Il aſſemble une armée : Trivulce, d'Aubignj la commandent ; Cleves, d'Eſpi, Bayard aſſurent ſes ſuccès : leur valeur eſt récompenſée, Milan ſe ſoumet, & ces héros vont ſe délaſſer dans les tournois, des périlleuſes fatigues de la guerre. Bayard auſſi grand, auſſi noble dans ces jeux que l'honneur inventa pour célebrer à la fois le courage & la beauté, & qui ſembleroient un produit de la politique des Souverains, s'ils n'étoient les heureux fruits des mœurs du temps, bien plus puiſſans que les calculs des Rois. Bayard ; qui fut à la fois le plus vaillant capitaine & le plus modeſte chevalier, mêle enfin quelques mirthes aux lauriers qui couvroient ſa tête : il combat en champ clos pour la dame de

ſes penſées (*), & mérite la double couronne dont la Ducheſſe de Savoie ceignit ſon front. Mais de plus ſérieux combats le rappellent en Italie : Ludovic Sforce a ſurpris Milan ; Bayard eſt à vingt mille de diſtance, & cependant il part avec cinquante hommes d'armes pour intercepter les convois de l'ennemi. Trois cents cavaliers Allemands viennent fondre ſur lui ; le courage ſupplée au nombre ; ils ſont défaits, & Bayard, emporté par la chaleur de l'action, pourſuit les fuyards juſques dans Milan : les barrieres qu'on referme ſur lui calment ſon efferveſcence, & lui apprennent qu'il eſt priſonnier de guerre. Son intrépidité, que rien n'étonne, lui ſert encore de reſſource en cet inſtant. Interrogé par Ludovic, il répond avec tant de prudence & de fermeté ; parle de ſon maître avec tant d'audace, de lui-même avec tant de modeſtie, que cet infâme Ludovic, l'aſſaſſin de ſes maîtres, l'empoiſonneur de ſes proches, le bourreau de ſes ſoldats, ſent-

(*) La dame de Fluxas qui ne vivroit déjà plus dans le ſouvenir des hommes, ſi ſon attachement pour Bayard n'eût immortaliſé ſes vertus & ſes charmes.

électriser son cœur & veut égaler une fois Bayard. Il lui fait rendre ses armes & sa liberté, & lui dit, en le voyant partir : « *Chevalier, si tous les hommes* » *d'armes de France vous ressembloient,* » *j'aurois un bien mauvais parti* ».

Le jeune Bayard, car il n'avoit alors que vingt-quatre ans, retourne au camp françois, & garde en son cœur l'utile souvenir de la faute unique & involontaire qu'il ait jamais commis contre la discipline. Le Comte de Ligni le reçoit dans ses bras & le mene à de nouveaux combats. Naples, tour-à-tour, prise & reprise, occupe quelque temps son courage ; mais libre enfin de l'exercer ailleurs, il défait à Monervine, lui trentieme, un parti nombreux d'Espagnols, commandé par Sotomayor, qu'il emmene prisonnier. Cet ingrat chevalier, libre sur sa parole, s'enfuit d'abord ; puis ramené devant Bayard, s'excuse avec bassesse ; lui fait compter sa rançon, & retourne auprès des siens colomnier son bienfaiteur. Notre héros n'aime pas la vengeance ; c'est la passion des foibles, & Bayard est un chevalier sans peur ; mais son honneur est offensé ; les coutumes du temps, les loix de la che-

valerie, lui ordonnent de laver l'outrage dans le ſang ennemi ; &, malgré la fievre qui le dévore & l'humanité qui gémit au fond de ſon cœur, il combat & tue ſon adverſaire.

Guerriers de nos jours, n'allez pas penſer qu'en vous offrant Bayard comme le plus beau modèle à ſuivre, nous ayions voulu vous donner le conſeil où l'exemple de ces affreux combats dont un faux point d'honneur ſemble vous faire une loi. Cette mode inſenſée que l'homme vertueux reprouve en ſon cœur, & que l'homme de courage abhorre, même en la ſuivant, n'eſt point, comme au tems de la chevalerie, la conſéquence & le produit des mœurs du ſiecle & des droits de la guerre. La férocité, qu'on pare encore du nom d'honneur & de vertu, n'eſt plus autoriſée par les décrets des Rois & le ſuffrage des peuples. Plus de champs clos, plus de juges des camps : la récompenſe de nos gladiateurs modernes eſt l'infâmie après la victoire, la proſcription après les ſuccès. La même politique qui calmoit la haine & tempéroit la vengeance des gentilshommes de ce temps, en la ſoumettant à des loix & lui preſcrivant des bornes,

bannit

bannit aujourd'hui cette coutume farouche, & défend cette fausse imitation de vertu, qui sert si souvent à masquer l'infâmie.

Bayard, dont la touchante sensibilité tempere toujours la valeur, pleure sur le champ même de sa victoire, la mort de son coupable ennemi, & vole sur les bords du Garillan employer pour la patrie un bras qui lui fut à jamais consacré. Quel combat que celui de ce chevalier, défendant lui seul les avenues d'un pont contre deux cents cavaliers espagnols! La fable n'offrit jamais rien de plus merveilleux à l'imagination étonnée; & l'on a besoin de s'appuyer sur l'histoire pour croire à de tels prodiges.

Mais tandis que Bayard conserve à son Roi tous les postes confiés à sa valeur, Gênes secoue le joug des François; & cette république jalouse, que sa foiblesse protege encore plus que ses richesses, ose défier une armée commandée par Louis & soutenue par Bayard. Elle est bientôt punie de son audace, & malgré le fort redoutable qu'elle a élevé sur la cîme d'une montagne, l'artillerie menaçante qui le défend, les dangers qui l'entourent;

Bayard eſt au camp de Louis ; ne déſeſpérons pas de la victoire. Ce grand Roi, qui ſait prévoir & vaincre, calcule cependant le péril & conſulte Bayard : *le ſeul parti*, dit le chevalier ſans peur, *c'eſt d'aller voir là-haut ce que ſont les ennemis.* A l'inſtant il part avec l'élite de l'armée ; renverſe les paliſſades, détruit les batteries, brûle le fort & prend le chemin de la ville qui ſe ſoumet aux vainqueurs.

L'orgueilleuſe Tyr des Lagunes, l'opulente Veniſe, ſe réjouit des déſaſtres de Gênes ſa rivale, & du centre de ſes richeſſes brave l'orage prêt à fondre ſur elle ; un inſtant ſuffit pour détruire & ſa puiſſance & ſa fortune. Jules II, que la renommée compteroit au rang des grands hommes, s'il ſuffiſoit à un Souverain Pontife d'avoir de l'audace & du génie, Jules II ſe ligue avec l'Empereur, le Roi de France & le Roi d'Arragon pour détruire cette ſuperbe république, dont l'orgueil a moins d'ennemis que les tréſors d'envieux ; les François (car tel fut toujours leur partage) ſe réſervent la gloire & les périls ; les autres Puiſſances ſe promettent de diviſer les vaſtes domaines que Louis

va conquérir. Ce Souverain réaliſe leurs eſpérances ; il combat dans les champs d'Aignadel, & ſa valeur, ſoutenue de Bayard qui franchit des marais & fond à la tête de l'arriere garde ſur le corps de bataille des ennemis, remporte une victoire qui coûte bien du ſang aux vaincus.

L'Empereur, à la tête d'une armée nombreuſe, met le ſiege devant Padoue. Bayard trouve la ville hériſſée d'artillerie, de forts, de ſoldats : pour arriver ſeulement aux pieds des remparts, il faut attaquer quatre barrieres dans un chemin étroit, croiſé par des batteries & bordé de foſſés profonds. Rien n'arrête ſa valeur ; il emporte les trois premieres malgré le feu de la place, la hauteur des paliſſades & les efforts des guerriers intrépides qui périſſent en les défendant. A la quatrieme, des troupes fraîches, animées par le déſeſpoir & ſoutenues par la honte, combattent pendant une heure ſans céder : Bayard indigné de tant de réſiſtance, s'élance de ſon cheval ſur les piques ennemies, dit aux ſiens de l'imiter ; & comme un lion rugiſſant, frappe, écraſe, renverſe &

met en fuite le peu de soldats qui s
vivent à ces quatre combats.

Des murs impénétrables mettent
assiégés à l'abri de ses coups; il vole
déhors chercher d'autres ennemis à co
battre, & taille en pieces tous les pai
qui désolent le camp. L'Empereur éton
de le voir rentrer un jour entouré
plus de prisonniers qu'il n'avoit de s
dats, fait des vœux, en présence
tous les siens, pour avoir à son servi
douze gentilshommes aussi vaillants q
Bayard.

Le refus que fit bientôt après la n
blesse Allemande, de se joindre a
gentilshommes François, pour mon
à l'assaut, rappelle bien douloureu
ment à ce Souverain l'inutile souh
que la valeur de Bayard avoit arrac
de son cœur. Honteux & désesp
d'associer la molesse au courage,
quitte à l'instant son armée & don
ordre de lever le siege.

Malgré cet échec les alliés garde
leurs conquêtes, & Jules ennorgue
des succès de la ligue, que sa politiq
dévorante avoit habilement concerté
conçoit le projet de s'en approprier to
les avantages, en chassant d'Italie

Puissances qui l'avoient aidé à s'y maintenir. Sa premiere attaque se tourne contre le Duc de Ferrare, l'allié des François. Ce pape, le casque en tête & la lance à la main, commande lui-même son armée, & tour-à-tour Pontife & soldat, donne la mort aux ennemis, & promet aux siens la victoire & le bonheur éternel. Cette double couronne anime ses soldats; la Mirandole est emportée, les Etats d'Alphonse sont ouverts de toutes parts; une seule ville couvre sa capitale, & vingt-cinq soldats, seulement, la défendent. Que deviendra ce Prince valeureux, décidé à souffrir l'assaut qu'on doit lui livrer le lendemain? Ne nous alarmons pas sur son sort, Bayard sera bientôt avec lui; ce héros, que rien n'arrête, est à vingt milles de la place assiégée: les chemins sont submergés, les ennemis ont rompu les ponts, embusqué des troupes; tout cela ne fait qu'enflammer Bayard, il forme le projet de les surprendre. Plusieurs détachements reçoivent ordre de partir: il combine leur marche, dispose leur quartier, fixe le rendez-vous, & lui-même, à la tête de l'élite des gentilshommes François, se réserve le poste le

plus périlleux. Tout réussit à son courage, il attaque le camp de tous les côtés à la fois, se montre par-tout où le danger l'appelle, fond dans les rangs ennemis, y seme l'épouvante, & détruit cette armée que Jules avoit empreint du sceau de l'immortalité.

C'est encore à l'épée de Bayard que la Duchesse de Ferrare doit le bonheur de conserver la Mirandole, & de chasser le Pape jusqu'à Bologne, où ce chevalier détruisit son armée & faillit à le prendre lui-même. Ce héros, dont la valeur fait les destins de l'Italie, apprend au milieu de ses triomphes, la révolte de Bresse, le massacre de la garnison françoise, & la résistance de quelques François échappés au carnage qui se défendent encore dans le château : à l'instant il vole vers Nemours ; & ce Prince, que tout François ne peut nommer sans attendrissement ; ce Prince, qui neveu de Louis par sa naissance, & son fils par les sentiments, joignoit à toutes les qualités du cœur, à toutes les vertus de l'ame, les grâces du corps & le génie qui fait les grands hommes ; ce Prince écoute Bayard & suit ses pas avec une armée victorieuse. Venise alarmée redouble de soins pour conserver sa con-

quête. De nouvelles troupes prennent le chemin de la place : Bayard s'embusque sur leur passage : il est brûlé par une fievre ardente ; mais dans un corps malade il conserve toute la vigueur de son ame, & charge les Vénitiens avec tant de furie, que leur chef seulement peut échapper à son bras.

Bayard entre dans le château ; ses conseils, son exemple animent le soldat. On arme, on repare, on dispose de nouvelles batteries : le siege de la ville est résolu ; Nemours a réglé l'ordre de l'attaque ; mais il n'a pas tout prévu ; le chevalier est assez généreux pour le lui dire, & le Prince assez grand pour l'avouer. *Vous pensez très-juste*, dit Nemours, *mais quel capitaine voudra s'aller mettre à la merci des arquebuses ? Ce sera moi*, reprit Bayard, *& je réponds que la compagnie que je commande, fera tel honneur & service au Roi, que vous vous en appercevrez*. Bayard ne promit jamais en vain : calme & tranquille au milieu des dangers qui l'environnent, il aborde le premier les remparts de la ville, malgré le feu de l'artillerie, les coups d'arquebuse & les pierres qui pleuvent sur lui. La largeur des fossés,

la réſiſtance des ennemis ; rien ne l'arrête ; il franchit le rempart, & ſuivi de ſa troupe, que ſon courage enflamme, il ſe jette ſur les aſſiégés ; mais à l'inſtant, percé d'un coup de pique, il tombe ſur un monceau de morts, & ſe ſentant défaillir : *Capitaine Molard*, s'écrie-t-il, *commandez les gens, la ville eſt à nous ; mais je n'y entrerai pas*. Son ame prête à le quitter reſpire encore pour la patrie, & ſes derniers regards s'animent en voyant fuir l'ennemi. L'armée qui le croit mort, & qui ſent tout le malheur de cette perte, commence à s'ébranler ; mais Gaſton, une pique à la main, vient lui-même le remplacer, & crie aux ſoldats : *Mes enfants, vengeons la mort du plus accompli chevalier qui fut onc*. Son exemple, ſes cris, ſon déſeſpoir raniment les ſoldats ; leur valeur tourne en rage, & ſes héros que leur douleur égare, immolent vingt mille hommes aux mânes de Bayard.

Ne déſeſpérons cependant pas de ſa vie ; le ciel, qui le deſtine à ſervir de modèle à la terre, par ſes vertus comme par ſa valeur, ne nous l'enlèvera pas ſitôt ; ſa bleſſure n'eſt pas mortelle, & la patrie, qui fait des vœux pour ſa gué-

rison, le retrouve sous les murs de Ravenne où Nemours l'attend pour combattre les Espagnols.

L'armée françoise se croit plus forte de dix mille hommes en voyant arriver Bayard, & les Espagnols sont consternés en apprenant qu'il est au camp de Louis. Leur effroi n'est pas sans fondement : Bayard est à peine arrivé qu'il opine pour la bataille & se charge de l'engager. Nemours, que l'expérience de Bayard éclaire, laisse à ce chevalier le soin de faire sortir les Espagnols de leurs retranchements. Bayard obéit, & par des marches habiles, des fuites concertées & d'adroites escarmouches, il provoque les ennemis & décide l'action.

Comment peindre cette bataille, où Bayard, tour-à-tour général & soldat, fait tout prévoir, tout entreprendre, tout réparer; cette bataille où sa valeur foudroie, consterne, enchaîne les ennemis; cette bataille enfin, où les plus grands succès furent suivis du plus cruel revers, & qui coûta plus de larmes aux vainqueurs que de sang aux vaincus! Bayard revenoit triomphant recevoir dans les bras de Nemours la récompense de son courage. Des cris affreux se font

entendre ; il n'eſt plus ! diſoient ſes ſoldats en ſanglottant ; il n'eſt plus ! Ce déſeſpoir apprend à Bayard la perte qu'a fait la patrie. La victoire alors perd tous ſes charmes ; ſes lauriers ſe changent en cyprès : & ſon cœur, que la plus tendre amitié uniſſoit à Nemours, ſe briſe de douleur en voyant ce Prince enlevé, preſque en naiſſant, à la gloire qui le couronne, au ſceptre qui l'attend, à la France dont il eſt l'idole.

La mort de Nemours devient pour l'implacable Jules le ſignal de la guerre & de la trahiſon. L'infidelle Maximilien rappelle ſes troupes qui venoient de vaincre ſous nos étendards, & ce peuple, qui ne connoît le prix de ſa liberté que pour la vendre au plus haut poſſible, deſcend des Alpes, &, comme un torrent furieux, vient renverſer & détruire tout ce qui veut s'oppoſer à ſon cours. Bayard lutte en vain contre tant d'ennemis : il eſt obligé de céder au nombre ; mais s'il ſe retire, c'eſt après avoir combattu, forcé des retranchements, enlevé des quartiers, & s'être ouvert une retraite qui fait autant d'honneur à ſon génie qu'à ſon courage : il retourne alors dans ſes foyers, couvert

de lauriers & de blessures, & semble oublier les douleurs qui l'assiegent, en approchant de la demeure de ses peres. Vingt-deux ans d'absence ne lui ont point fait perdre l'irrésistible penchant que tout homme sensible conserve en son cœur pour les lieux qui l'ont vu naître ; & l'ame de Bayard, ce sanctuaire de toutes les vertus, sent bien mieux qu'une autre, l'inestimable prix des hommages que les citoyens de sa patrie s'empressent de rendre au héros qui l'honore.

La guerre qui l'appelle au-delà des Pyrenées, l'arrache bientôt à ces douceurs : il court défendre l'état, & sur ce nouveau théâtre, où sa gloire n'emprunte rien du bonheur public, il est plus grand encore, & montre avec plus d'avantage, la profondeur de son génie & l'étonnante fermeté de son ame. Bayard n'est point un de ces hommes que le vent de la fortune ou de la faveur éleve & soutient quelque temps ; mais qu'un souffle de l'adversité fait bientôt rentrer dans le néant : affranchi de tous les liens qui serrent les ames communes, il supplée, par une existence personnelle & indépendante, à l'existence emprun-

tée & paſſagere que fourniſſent les ſuccès publics ou les places importantes. Mais que peut un héros contre tous les revers qui affligent la patrie ? Bayard tout ſeul, ſoutiendra - t - il ſes deſtins chancelans ? & la mort qui vient arracher Louis aux François, dont il eſt adoré, aura-t'elle pitié des larmes qu'ils répandent & des déſaſtres qui les attendent ſous un nouveau regne ?

François premier monte ſur le trône, & ce Prince inconſidéré, vaillant, généreux, & qui portoit dans ſon cœur toute l'élévation qui manquoit à ſon eſprit, ne reſpire que la guerre & brûle du deſir de commander une armée. Les riches contrées du Milanès ſont encore choiſies pour en être le théâtre ; & la délicieuſe Italie le tombeau des François de ce ſiecle, comme la Paleſtine le fut des précédents, va de nouveau leur ouvrir le champ de la mort & de la gloire.

Bayard, que la renommée déſignoit pour les grandes places, mais qui mépriſoit les honneurs & ne ſollicitoit jamais que les périls, fut nommé lieutenant-général du Dauphiné, en recevant ordre de s'avancer ſur les terres du mar-

quisat de Saluces. Plus sensible encore à cette derniere faveur qu'à celle qui l'avoit précédée, il part à la tête de ses gens d'armes. Le valeureux Prosper Colone l'attend au passage & dispose tout pour le surprendre. Bayard le prévient, & par la connoissance des défilés, la sagesse de son plan & la célérité de sa marche, l'enlève au milieu de la sécurité qui l'environne, & des siens qui le gardent. Cette expédition, qui suffiroit seule à la réputation d'un général, n'est, pour ainsi dire, que le prélude de la journée célebre de Marignan. L'intrépide François premier est à la tête de son armée; la rapidité de sa course, l'audace de ses campements étonne & confond l'ennemi; rien ne sembloit devoir lui résister: les Suisses même épouvantés fuyoient en désordre devant les François: un évêque factieux les rallie, & ce que l'honneur & le devoir n'avoient pu faire, le fanatisme l'opere à l'instant: la lâcheté devient courage; l'épouvante, intrépidité; le désordre, projet; & dans la silencieuse immobilité de cette troupe qui retourne au combat, on reconnoît l'empire que toute ame forte, quel que soit le motif qui l'anime, obtient aisé-

ment ſur les hommes vulgaires en invoquant la divinité qu'ils adorent. Les Suiſſes ſont cependant repouſſés avec perte ; mais le ſanguinaire cardinal de Sion ranime leur courage & réchauffe leur zèle : la pique à la main, il parcourt les rangs, promet, menace, & commande la guerre au nom du Dieu de la paix. L'aſtre du jour & celui de la nuit, ont prêté tour-à-tour & dérobé leur lumiere à cet épouvantable carnage. Le jour renaît & la deſtruction recommence ; les François, accablés de laſſitude & de ſommeil, commencent à plier; mais Bayard paroît, les ſoutient, les porte en avant, & par des exploits qui ſurpaſſent toute vraiſemblance, décide la victoire & met en pieces tout ce qui réſiſte encore à leurs coups.

Le brave Roi de France, bien digne de juger la valeur, puiſqu'il eſt lui-même un héros, donne à Bayard, après la victoire, la plus digne récompenſe que puiſſe obtenir un ſujet ; il veut s'honorer en recevant de lui l'ordre de la chevalerie. En vain ſa modeſtie ſe refuſe à cette diſtinction, il faut obéir au Roi qui commande, à l'armée qui applaudit. Courtiſans de ce ſiecle, ſi

vains d'un regard que la bassesse obtient de la faveur, vous reste-t-il assez de vertus pour envier le bonheur de Bayard ! & vos ames, que l'habitude de l'intrigue & la soif de l'or avilit, pourront-elles s'élever à la hauteur d'où l'on peut sentir, & juger les transports qu'éprouve Bayard en donnant l'acolade à son Roi ? Heureux le Monarque qui peut assez s'estimer pour réfléchir sur sa couronne un éclat qu'il ne tient pas d'elle ! Plus heureux encore, le sujet qui peut donner à son Souverain un témoignage d'estime qui ne coûte rien à son cœur !

Bayard enflammé de la plus bouillante ardeur, voue de nouveau sa redoutable épée à la patrie, qui n'en eut jamais un besoin si pressant. A peine a-t-elle vaincu au-déhors qu'elle a ses propres frontieres à défendre ; Charles-Quint, jaloux de nos succès & plus jaloux encore de la gloire personnelle que s'est acquis François premier, commence cette grande querelle qui doit si long-temps troubler la tranquillité de l'Europe. Sous de vains prétextes il envahit une de nos Provinces & paroît vouloir porter plus loin ses ravages ; François premier n'a point en-

core de forces à lui oppofer. Mezi
eft la feule place à mettre en défer
mais quel foible rempart contre tre
cinq mille hommes, commandés
deux héros, Naffau & Sikengen. L'
intrépide du chevalier fans peur
être le boulevard de la France : *Il*
a point de place foible, dit-il à fon I
quand il y a des gens de bien pour l
fendre, & tout de fuite il part pou
jetter dans la ville & la fauver ou s
fevelir fous fes ruines. Des remparts
défenfe, des foldats fans courage,
habitants effrayés ; tout cela ne ret
point fa valeur ; il repare les brêch
raffure les foibles, regénere les lâch
& par fon audace & fa prudence
fait fuccéder la confiance à la crai
Les ennemis lui font propofer de ren
une place trop foible pour leur réfif
fa fierté s'indigne & répond à cet
trage : *Qu'avant de fortir il efpere f*
dans les foffés, un pont de corps m
fur lequel il pourra paffer. Cent piè
de canon tonnent à l'inftant contre
ville, & la moitié de la garnifon,
croit déjà la voir crouler, s'enfuit en
fordre par la brêche : *Tant mieux*,
crie Bayard en l'apprenant, *ces lâc*
n'éto

n'étoient pas dignes d'acquérir de l'honneur avec nous. C'est ainsi qu'un grand homme, impassible au milieu des événements qui le pressent, se sert habilement de ses pertes pour arriver à des succès. Peu de gens restent à Bayard, mais c'est l'élite de la noblesse du Dauphiné; les Sassenage, les Einar, les Guiffrei, les Clermont; tous dévoués à l'honneur, & plus illustres encore par leur courage que par leur naissance. Sous de tels chefs, quel soldat ne seroit pas invincible? Et quand Bayard prévoit, dispose, ordonne, qui pourroit douter du succès? Les vapeurs de l'orgueil n'ennivrent cependant pas notre héros, & la prudence, cet habile tuteur du courage, ne l'abandonne point dans ces jours de crise. Pour la premiere fois de sa vie, il emploie la ruse & seme à la fois l'épouvante & la discorde dans les camps ennemis. Par son adresse Nassau se croit trahi par Sikengen, & ces deux généraux abandonnent le siege & sont au moment d'en venir aux mains. Bayard profite, comme Annibal, des fautes du compagnon de Paul Emile, & donne la paix au Royaume en sauvant la place assiégée.

Si l'homme utile ne trouvoit pas dans ſon cœur la plus digne récompenſe de ſes ſervices ; c'eſt, ſans doute, dans l'affection du peuple & les tranſports publics qu'il pourroit la rencontrer ; Bayard, que les habitants de Mezieres porterent en triomphe, & qu'ils célebrent encore aujourd'hui, par un éloge annuel, fut plus flatté de leur ivreſſe que du ſuffrage des grands ; & lorſque François premier fut au-devant de lui juſqu'à Fervaques, ce témoignage de la bonté du Roi lui ſembla plus doux que toutes les faveurs qu'il y ajouta. C'eſt cependant à cette époque qu'il le fit chevalier de ſon ordre, & lui donna, par une diſtinction ſans exemple, une compagnie de cent hommes d'armes en chef, honneur qui n'appartenoit qu'aux Princes du ſang.

Le Parlement de Paris, qui n'ençenſa jamais que la vertu, vient en corps rendre hommage à Bayard ; la France entiere retentit de ſes éloges & le déſigne pour commander ſes armées. Les deſtins en décident autrement, & donnent à la faveur ce que la Patrie décerne au mérite. Bonnivet, courtiſan délié, flatteur habile, adroit favori ; plus diſtingué

par sa souplesse & ses graces que par ses talents ou sa naissance, obtient le commandement; & ce ministre complaisant des plaisirs de son Roi, assez brave pour venger une insulte, trop vil pour ne pas la mériter, se trouve arriver, par la bassesse, au poste que devroit occuper la valeur.

C'est à la présomptueuse inexpérience d'un tel chef qu'est confiée la gloire de nos armes; c'est par son imprudence, ou peut-être par sa trahison, que la Patrie va perdre à Biagras son défenseur & son appui. Bonnivet ordonne à Bayard de défendre, avec sa compagnie, un poste ouvert de toutes parts, que dix mille hommes ne pourroient pas garder. Bayard qui ne craint pas le péril, mais qui redoute la honte, lui fait observer l'impossibilité d'y réussir. Bonnivet fait parler l'autorité, Bayard obéit; mais ses craintes ne tardent pas à se réaliser: les Espagnols, instruits du petit nombre d'hommes qu'il commande, viennent l'attaquer à la faveur de la nuit; notre héros, que les dangers tiennent éveillé, court aussi-tôt aux barrieres, rassemble ses soldats, charge les ennemis, les repousse à trois attaques; mais forcé de

céder enfin au nombre qui l'accable, sûr de sauver sa troupe s'il peut couvrir sa retraite, la serre & la fait retirer en bon ordre, restant lui-même le dernier pour la défendre.

L'habileté de cette manœuvre n'empêche pas aux Espagnols de poursuivre l'armée françoise, que le désavantage du poste force à se retirer. Dans ce mouvement Bonnivet est blessé; Bayard qui combat à l'arriere-garde, devient en cet instant son Dieu tutélaire : il le presse d'accepter le commandement de l'armée, & tranquille sous l'égide de sa valeur, il retourne à la cour oublier ses disgraces. La nécessité, qui fait moins de généraux que l'intrigue, détermine Bayard à se charger de ce périlleux honneur, & presque sûr d'y perdre la vie il la voue sans regret à la Patrie.

Quelle douleur pour cette mere tendre, d'être forcée d'accepter sitôt un aussi généreux sacrifice ! Bayard soutient pendant deux heures les efforts inouïs des Espagnols; les enseignes sont sauvées l'armée se retire en bon ordre ; tout réussit à sa valeur. Au milieu de ses succès un coup mortel vient le frapper. . Retenons nos larmes, & qu'il nous

›ermis de confidérer quelque temps l'in-
luence de la vie militaire du chevalier
ans peur, avant de pleurer la mort du
:hevalier fans reproche.

Un grand homme eft dans l'ordre
noral ce qu'eft une grande riviere dans
'ordre phyfique ; l'un & l'autre entraî-
ıent également par la rapidité de leurs
cours, & font germer les chofes utiles
dans le fol ingrat qu'ils parcourent.
Bayard, que la poftérité diftingue, avec
raifon, de la foule des illuftres brigans
qui défolerent la terre en en difputant
l'empire, nous offre le rare & grand
:xemple d'un fimple capitaine fans cré-
lit, fans appui, fans intrigue; dédai-
nant la cour & n'y flattant jamais; qui
arvient cependant, par le feul afcen-
.ant de fes vertus, à foutenir, fous trois
egnes différents, cet efprit chevaleref-
ue de grandeur & de *courtoifie*, dont
empreinte même difparut avec lui.
·out femble, à fon exemple, prendre
a teinte du courage & de la loyauté ;
:n France, en Italie, aux camps, à la
rille, l'humanité, la valeur paroiffent
reprendre leurs droits ; les courtifans
même, qui pour l'ordinaire reçoivent
l'impulfion du maître & la communi-

quent aux ſujets, frappés, pour ainſi dire, par l'éclat magique du bouclier de ce nouvel Achille, rougiſſent de la molleſſe qui les énerve & demandent à combattre. Ce chevalier, preſque toujours caché dans un coin de l'Italie, qu'il étonne par ſes vertus ou ſubjugue par ſon courage; occupé tout ſeul du ſoin de ſa gloire, devient, ſans y prétendre, le modèle des Princes & des Rois. Charles VIII l'admire & l'imite à Fornoue; Louis XII le diſtingue & le conſulte à Gênes; François premier s'honore d'être armé chevalier de ſa main, & même après ſa mort invoque ſa valeur, quand la ſienne ne peut lui ſuffire à Pavie. Le Duc de Ferrare obéit à l'aſcendant de ſon génie; l'incomparable Nemours vient mûrir ſes talents à l'ombre de ſon expérience. Tous les Souverains du temps, le Pape, l'Empereur, le Roi d'Eſpagne, celui d'Angleterre & d'Arragon font de vaines tentatives pour l'enlever à ſa patrie, & ne ceſſent de l'envier à la France, dont il eſt la gloire & l'appui. Par quel preſtige, par quel charme, par quel moyen Bayard a-t-il entraîné tant de ſuffrages? Sont-ils un frivole encens offert à l'idole du jour?

ou feroit-ce qu'un grand homme, épurant par fon exemple, les goûts & les mœurs de fon fiecle, reçut en échange le premier tribut des vertus qu'il infpire ?

C'eft dans les camps fur-tout, que l'influence de Bayard fe fait fentir avec plus d'empire : le ton farouche & cruel dont les guerriers s'enveloppoient avant lui pour infpirer la crainte, fait place à la franche bravoure, à la généreufe humanité ; un refte du régime féodal, qui fembloit armer le puiffant contre le foible, autorifoit encore la barbare coutume de dépouiller les vaincus ; Bayard s'indigne d'un pareil privilege, & fe contente d'une modique rançon : le pillage même des pays conquis, lui fait répandre des larmes, & fon triomphe n'eft jamais complet, quand l'humanité peut en gémir. Doux & févère en même temps envers fes hommes d'armes, c'eft à lui qu'on doit le premier exemple d'une difcipline inflexible ; & dans ce temps, où l'obéiffance fembloit un bienfait plutôt qu'un devoir, il n'eut qu'un figne à faire pour décider une attaque ou terminer un combat.

Le hazard qui jette fur la terre, à diverfes époques, quelques hommes dif-

tingués par leurs vertus ou leurs tale
& qui ne consulte ni les besoins du ter
ni le bonheur de ces êtres rares, pl
dans la carriere de la vie comme po
servir de guides; le hazard qui pré
encore aux révolutions de tous les
res & semble les opérer, avoit proc
avant la naissance de Bayard, cet od
mêlange, dont la fatale explosion
à la fois l'épouvante & la mort: heu
sement pour le bonheur du genre
main, l'art infernal de détruire les l
mes le plus promptement possible,
voit pas été découvert en même ter
& l'homme de guerre dormit en
quelques instants sous la sauve-gard
son épée; mais bientôt l'homicide
vention des armes à feu vint tern
valeur, & mettre aux mains du
lâche soldat, la vie du plus brave
cier. Bayard, qui s'indigna toujo
la seule idée d'une pareille découv
mit tout en œuvre pour en prof
l'usage; mais malgré la sagesse d
motifs & la grandeur de ses vues,
nouvelle façon d'exterminer s'introc
dans les camps; & c'est de son te
que s'opéra, dans la tactique, cett
volution si fatale au courage. Ce g

trait, qui marque d'une empreinte inaltérable la malheureuse époque dont nous parlons, est d'autant mieux fait pour arrêter nos regards, que c'est à lui, nous osons le dire sans craindre d'être accusés de paradoxe, que nous devons la restauration des lettres. Les guerriers ne pouvant plus se nourrir de la flatteuse idée de tout subjuguer par leur bravoure, furent forcés de changer d'objets & de tourner leur activité du côté des sciences, pour ressaisir du moins, par les charmes de l'esprit, un empire qui venoit d'échapper à la force de leurs bras. La même imagination qui les enflammoit pour la beauté malheureuse, & les faisoit courir à la guerre, aux tournois, en fit des *trouveres*, des *troubadours*, des *menestrels*, qui chantoient leur belle au lieu d'*Occire* en leur nom (*). C'est ainsi que la culture des lettres est née de la découverte de la poudre à canon, &

(*) Le ton d'un éloge ne permet pas d'entasser les preuves d'une vérité, qui ne sera point un vain systême pour tous ceux que l'étude de l'histoire met à portée de juger avec connoissance de cause: de tels lecteurs se rappelleront que la découverte de la poudre à canon & l'usage des armes à feu, força les militaires à rechercher les moyens de se garantir de leurs effets; que ce premier pas franchi, leur tête ne fermenta pas uniquement pour

semble avoir paru dans le même temps pour consoler la terre, comme on trouve dans l'ordre physique, l'antidote à côté du poison. La formation des armées, leur ordre de batailles, l'attaque & la défense des places portent aussi le cachet du siecle, & sont, par le changement que Bayard y fit introduire, une nouvelle preuve de l'influence d'un grand homme sur tous les objets qu'il éclaire du flambeau de son génie. L'orgueil & la mollesse, qui partent si souvent du même principe, & produisent si rarement les mêmes effets, avoient opéré chez les François par la vanité des Nobles, & chez les Romains par la paresse des soldats, un changement absolument analogue & tout aussi complettement pernicieux. Ces deux peuples avoient également mis; l'un, à la vérité, dans son aurore, & l'autre à son couchant, toute la force de leurs armées dans l:

---

assurer leur vie; mais qu'ils songerent à l'embellir p les charmes de l'amour & de la galanterie; & que c' à ces causes que nous devons les *Syrventes* de l'Em reur Fréderic premier, de Richard, Roi d'Angleter d'un Dauphin de Viennois, d'un Roi d'Arragon, plusieurs comtes & autres chevaliers qui quittoient q quefois leur armure, pour prendre la plume des t badours, & même la harpe des jongleurs.

cavalerie. Bayard, qui sait immoler à la nécessité les préjugés du temps, & son goût particulier pour ce genre de service, fait tous ses efforts pour rendre à l'infanterie le crédit qu'elle a recouvré depuis; & sans lui, peut-être, elle eût été bannie de nos armées, & nous aurions vu, comme à Rome, les défaites & les disgraces suivre de près une aussi dangereuse erreur. Le mépris qu'on avoit alors pour les gens de pied étoit poussé si loin, que les gentilshommes allemands ne voulurent jamais monter à l'assaut de Padoue, parce qu'ils soutinrent que leur état étoit de combattre à cheval & en gentilshommes, & non pas à pied comme des esclaves; & ce qui marque bien l'empire de l'opinion, c'est que dans les combats on ne visoit qu'à tuer les chevaux; un cavalier démonté n'étant plus compté pour rien (*). Bayard vit alors, comme on l'a jugé bientôt après lui, que cette quantité de cavalerie rendoit les campements si difficiles & les approvisionnements si chers, qu'une armée pouvoit difficilement séjourner une campa-

(*) Suivant le proverbe espagnol: *Muerto el caballo, perdido el hombre de armas.*

gne entiere dans le même arrondissement; & qu'avec de tels principes, une place assiégée étoit mieux défendue par la stérilité du sol qui l'avoisinoit, que par les fossés & les remparts dont elle étoit entourée.

Ce héros, dont l'ame fiere & grande, répugnoit aux succès qu'il n'achetoit pas des périls, & s'indignoit des pieges que la ruse peut tendre à la valeur, ne voulut jamais employer dans les siéges l'art des mines, qu'il eut la douleur de voir inventer de son temps, & que Pierre de Navarre, ce soldat de fortune, que l'illustre Gonsalve avoit élevé pour le malheur du monde, fit connoître le premier en Italie; mais ce qui paroîtra bien étrange en ce siecle, & prouve avec éclat l'influence de la vertu, c'est que l'horreur qu'il témoigna pour cet art perfide, recula de quelques années ses progrès & les désastres dont il devoit un jour couvrir la terre.

Qu'on n'aille pas penser que Bayard fut simplement un brave capitaine, habile à escarmoucher, propre à un coup de main; mais incapable de décider une action générale & de commander une armée. S'il fut, au jugement du

grand Nemours, le plus habile dans ces combats préparatoires, il fut aussi le plus savant dans le grand art d'asseoir un camp, de combiner des marches, de prévoir les événements & de réparer les disgraces. Est-il rien qui porte mieux l'empreinte du génie & décèle plus de talents, que le plan qu'il forme pour faire lever le siege de la Bastide; la maniere dont il l'exécute & la précision des mouvements qu'il ordonne, dans un pays coupé par des défilés, & traversé par le Pô? Cette campagne, qui feroit honneur à Paul Emile, occupe cependant une bien petite place dans l'histoire de ce héros, & n'est, pour ainsi dire, qu'un rayon de sa gloire.

Un des grands services que Bayard rendit encore aux capitaines de son temps, fut de leur apprendre à estimer leurs ennemis. Avant lui, les gentils-hommes, fierement *bardés* de fer, méprisoient, du centre de leurs hommes d'armes, les vils piétons qu'on opposoit à leurs coups, & presque toujours, victimes de leur orgueil, restoient prisonniers de cette infanterie qu'ils ne considéroient pas assez pour jamais songer à la craindre. Depuis qu'éclairés par

le flambeau de ſon expérience, ils ne ſe haſarderent plus à fondre ſur les gens de pied par pelotons, & ſans méthode, ils perdirent beaucoup moins de monde & cueillirent beaucoup plus de lauriers. C'eſt ainſi qu'un grand homme, au ſein des camps & des batailles, peut encore s'occuper du bonheur des humains; & loin de rêver aux moyens de les détruire, leur préparer, au contraire, la plus impénétrable de toutes les cuiraſſes; la prudence & la fermeté.

S'il eſt des ames douces, que les vertus touchent plus que les exploits, & qui forcées d'admirer Bayard, n'ont pu juſqu'à ce moment ſe décider à le chérir, c'eſt pour elles maintenant que nous allons achever le tableau de ſa vie.

SECONDE PARTIE.

Il eſt beau, ſans doute, de ſervir ſa Patrie, de défendre ſon Roi, d'étonner l'univers; mais il eſt bien plus doux de régner ſur les cœurs, d'en mériter les ſuffrages, d'en exciter l'attendriſſement; & s'il eſt flatteur d'éblouir par l'éclat impoſant de la gloire, n'eſt-il pas plus ſatisfaiſant d'émouvoir par l'attrait irreſ-

tible de la bonté ? Bayard, qui ſut unir les qualités morales aux qualités guerrieres, & qui para la valeur de tous les charmes de la vertu, ne ſemble-t-il pas plus grand par cet heureux accord ? Et s'il n'eût été qu'un vaillant capitaine, donnerions-nous encore des larmes à ſa cendre ? La bienfaiſance qui embellit toutes les vertus, & pourroit peut-être en tenir lieu (*) ; l'humanité qui les ſuppoſe & ne pourroit exiſter ſans elles, n'étoient point au temps où vécut Bayard, des qualités que tous les hommes portoient dans leurs cœurs, ou qu'ils affectoient du moins dans leurs diſcours. Ce ſiecle, qui ne poſſédoit pas comme le nôtre des militaires polis & éclairés, honoroit la force, couronnoit la valeur ; mais avoit rarement des vertus à célébrer. Les heureux effets de la chevalerie, de cette inſtitution dont le ciel fit préſent à la terre, pour la conſoler de ſes maux & la venger de ſes tyrans, ſembloient enſevelis avec les deſcendants de Charlemagne ; & s'il reſtoit encore de ces tigres qui maſſacroient leurs vaſ-

(*) On peut être bienfaiſant par orgueil : on ne peut être humain que par ſentiment.

ſaux, pilloient les peuples & rançonnoient les paſſans, on voyoit bien peu de ces guerriers qui ſe dévouoient à la défenſe de la beauté malheureuſe ou de l'innocence opprimée. Dans un tel renverſement Bayard parut, & comme une barque qui s'offre au milieu d'un naufrage, devint la reſſource & l'appui de tous ceux dont on raviſſoit le bonheur. Ses vertus, ſon courage, ne furent point, comme on l'a ſuppoſé dans tous les éloges que nous avons de lui, le produit de l'eſprit de chevalerie & des mœurs du ſiecle : c'eſt au contraire, à la trempe de ſon ame que nous devons la reſtauration de cet antique & vieil honneur qui le fait figurer dans nos annales comme un beau monument échappé à la lime du temps. Pour s'en convaincre il ſuffit de rappeller l'époque (en 1476) où fleuriſſoit la chevalerie, & jetter, en même temps, les yeux ſur l'hiſtoire du ſiecle qui le vit naître.

Au douzieme & treizieme ſiecles, l'Europe étoit diviſée en tant de petites Souverainetés, que la guerre devint l'état naturel des peuples répandus ſur ſa ſurface. Dans cette agitation, les hommes furent néceſſairement partagés en deux claſſes :

classes : l'une avilie & dédaignée qui cultivoit les terres, l'autre belliqueuse & farouche qui les ravageoit. L'excès des maux qu'éprouvoit la plus foible; mais en même temps la plus utile portion de l'humanité, lui procura des vengeurs : la chevalerie naquit alors, &, presque en naissant, égara, par une fausse lueur de vertus, les hommes foibles, dont l'imagination exaltée croyoit voir en tous lieux des maux à réparer & des torts à punir. Erreur sublime, que nous sommes forcés d'admirer, même en la déplorant; mais qui, par le ridicule qu'elle répandit sur l'institution, dont elle n'étoit qu'un travers, faillit à l'anéantir au milieu de sa gloire.

Cette fureur de courir les forêts & les tournois pour assommer des monstres & fendre des géants, éteignit, en peu de temps, le zèle des vrais héros. Les femmes, dont la chevalerie aggrandissoit l'empire, & qui préférent si souvent de régner sur l'imagination, au doux plaisir d'asservir les cœurs, soutinrent cependant avec fermeté cette admirable institution, & prolongerent sa vie morale jusqu'au siecle où Bayard dissipa sa lan-

gueur & lui rendit tout l'éclat qu'elle avoit eu dans ſon aurore.

Ce n'eſt donc point Bayard qui reçut, des gentilshommes de ſon temps, la premiere étincelle du feu qui brûloit ſon ame : c'eſt de lui ſeul qu'eſt partie cette lumiere, qui ſembla quelque temps vouloir éclairer l'Europe, & qui ſe diſſipa comme un léger phoſphore, ſitôt qu'il eut quitté la terre. Le ſeul chevalier qui ſurvécut à Bayard ; (& par ce nom, je n'entends pas déſigner ces Pigmés que la faveur, le hazard ou leur fol orgueil décore d'un titre qu'ils n'ont pas mérités) oui, le ſeul que nous ayons pu reconnoitre, aux vertus de ſon modele, fut le brave François premier, qui reçut tout-à-la-fois de ce héros, l'accolade & l'exemple de la valeur & de la loyauté.

Avec ces preux diſparurent les tournois, vive & brillante image de la guerre, où la valeur combattoit en champ clos pour la beauté dont elle étoit épriſe, & qui lui donnoit en retour la couronne de mirthe & celle de lauriers. Temps héroïque & fortuné, que le vil empire de l'or n'avoit point encore dégradé ! Temps de *ſimpleſſe* & de franchiſſe, où le coup d'œil d'une femme

adorée, la fleur dont elle ornoit sa tête, le ruban qui paroit son sein, enivroit, enflammoit un héros, & le faisoit courir aux combats, à la mort, à la gloire!

Si l'empire de la mode, celui du temps & de l'opinion enchaînent les ames communes; un grand-homme foulant à ses pieds l'erreur dont il est investi, s'éleve au-dessus de cette décevante région, & dissipant l'épaisse atmosphere des préjugés qui l'entourent, procure à son siecle un jour pur, dont, sans lui peut-être, il n'eût jamais joui. Bayard, qui sans respect pour les goûts adoptés de son temps, n'en n'eut toute sa vie que pour l'honneur & la vertu, travailla, par son exemple, à bannir de la profession des armes ce bas intérêt qui la dégrade, & change en vil métier le plus noble de tous les états. Avant lui, les guerriers occupés de leur fortune, oublioient quelquefois leur gloire & se couvroient de boucliers d'argent, non pour y graver, comme sur celui de Scipion, des traits de courage & de vertu; mais pour parer la valeur des emblêmes de la vanité. Depuis qu'il eut, en leur présence, donné sans réserve à ses plus braves soldats, tout l'or qu'il acquéroit par les prises ou

celui qu'il recevoit pour des rançons ; ce métal si recherché perdit beaucoup de son prix ; on apperçut qu'il existoit de plus flatteuses récompenses & qu'on pouvoit obtenir de plus grands biens. La renommée, qui paie si souvent les dettes de la Patrie, fut plus enviée que l'argent, & la vertu reprit son empire. Qui n'eût pas ambitionné le bonheur de Bayard, donnant à Tardieu, son lieutenant, la moitié d'une prise que celui-ci se désespere de n'avoir pas obtenue, & répandant l'autre parmi ses soldats, étonnés des richesses qu'il leur prodigue ? Le plaisir de thésauriser a-t-il rien de comparable à cette jouissance ? Et lorsqu'on le voit refuser d'abord avec dédain, & n'accepter ensuite que pour distribuer aux troupes, les riches présents que des révoltés ont offert à son général, peut-on se soustraire au plaisir de calculer l'influence que de pareils traits devoient avoir sur les mœurs publiques ?

Mais qu'on se garde bien d'attribuer au vain desir de paroître, la générosité qui distinguoit Bayard ; cette vertu qu'il avoit trouvé dans son cœur, n'eut point un aussi méprisable fondement. Heureux du bonheur qu'il répandoit autour de

lui, son plus grand plaisir fut toujours de donner ; & dépouillé de tout l'attirail des armes, sans autre témoin que le ciel dont il étoit assisté, sa plus douce occupation étoit d'aller surprendre la misere, cachée si souvent sous la livrée de l'orgueil. Les pauvres militaires, leurs veuves, leurs enfants sembloient être de sa famille ; & jamais il ne fut un gentilhomme dans l'adversité, qu'il n'employa tous ses soins pour l'en tirer. Habile à déguiser ses dons, il avoit toujours l'air d'acquitter une dette quand il aidoit un malheureux ; & plus timide encore que la pauvreté, c'étoit lui qui se troubloit lorsqu'il étoit surpris lui donnant des secours. Sa fortune étoit cependant bien peu d'accord avec sa bienfaisance, & le ciel qui répand ses dons au hazard, sembloit avoir doté ce brave chevalier de toutes les vertus qui tiennent lieu de richesses, & se refusent à les acquérir. Parvenu sur les aîles de la gloire, jusqu'aux postes les plus éminens, jamais il ne daigna songer à l'opulence qui semble en faire tout le prix, quand c'est un homme ordinaire qui les occupe ; & plus jaloux de gagner des cœurs que d'amasser de l'argent, il plaça

ſes tréſors chez des infortunés, dont la reconnoiſſance acquittoit les intérêts. De toutes ſes campagnes il ne rapporta que des lauriers ; l'or des priſes, celui des rançons n'augmenterent point ſon patrimoine ; & comme le gendre de Paul Emile (*), après avoir ſaccagé la Macédoine, ne ſe réſerve qu'un vaſe pour les ſacrifices ; Bayard, après avoir conquis une partie de l'Italie, ne retient qu'une ſimple armure.

Si quelque auſtere cenſeur trouvoit un nuage à ſes vertus, dans ſon amour exceſſif pour la guerre : ah ! qu'il ſeroit aiſé de lui répondre, en montrant Bayard toujours armé pour la Patrie ; en le peignant environné de Jules qui cherche à le ſéduire ; d'Henri VIII qui tente de l'acheter, & plaçant entre eux & lui, pour barriere, ces mots ſublimes & trop peu cités : « *Je n'ai qu'un maître au » ciel, qui eſt Dieu, & un maître en » terre, qui eſt le Roi de France ; je n'en » ſervirai jamais d'autres* ». Gardons nous d'affoiblir, par un froid commentaire, les brûlantes paroles de cet amant de la Patrie ; & conſervons, dans le fond

(*) Ælius Tubero.

de nos cœurs, une empreinte qu'on ne doit pas confier à la mémoire.

Avec de tels principes, ne craignons pas que Bayard égaré par l'amour-propre, ou trompé par la jalousie, puisse abandonner un instant son ame aux fureurs de la haine, aux conseils de l'envie, Cette maniere de trahir la Patrie, en paroissant ne s'occuper que d'humilier un rival ou d'abaisser un concurrent, est mille fois plus condamnable, & malheureusement bien plus commune que l'égarement du parricide qui vient porter le fer dans son sein. Le chevalier sans reproches, entiérement détaché de lui-même, oublie, quand il est en présence de l'ennemi, jusqu'au mépris qu'il porte au chef qui lui commande. Bonnivet le charge d'une commission périlleuse ; si ce n'est pas pour qu'il perde la vie, c'est du moins pour qu'il perde sa gloire ; Bayard sent l'injustice, & cependant il s'y soumet. Pour s'en venger, il brave le péril & revient triomphant rendre hommage à son général, des succès que l'envie n'a pu ravir à la valeur. Cet inconsidéré Bonnivet s'engage bientôt lui-même dans un pays découvert, où son armée se voit prête à périr : l'implacable

ſurer leur repos avant d'étancher le ſang de ſa bleſſure. Au centre du carnage & de la deſtruction, l'azile qu'a choiſi ce héros paroît un temple auguſte, que nul mortel n'oſe aborder ſans reſpect; &, dans cette demeure, dont le ciel écarte tout danger, les plus tendres ſoins le rendent bientôt à la vie. Le moment du départ arrive & la vertueuſe mere, qu'il a garantie de toute inſulte, lui préſente un coffre de ducats, comme une foible rançon, bien peu proportionnée, ſans doute, à tout ce qu'elle lui doit. *Combien y en a-t-il?* dit Bayard en ſouriant; *deux mille cinq cents*, répond-elle toute interdite; *mais ſi vous n'êtes pas content, ordonnez ce que vous en voudrez: nous tâcherons de les trouver! Ah que vous me connoiſſez mal*, lui replique cet homme généreux, *quand vous m'offririez cent mille écus, je les eſtimerois moins que tous les biens dont vous m'avez comblé; heureux ſi j'ai pu mériter votre attachement & ſi vous daignez agréer le mien!* Cette femme, pénétrée juſqu'aux larmes, ſe jette à ſes pieds, déterminée à ne les point quitter, s'il ne conſent à recevoir cette ſomme, au moins comme un foible gage de ſa re-

nnoiſſance. Bayard cede enfin ; mais
demande à voir les deux jeunes per-
nnes, dont il a reçu tant de ſoins ;
es accourent bientôt avec leur mere :
voudrois, leur dit-il, *laiſſer entre
s mains quelque gage qui pût me rap-
ler à votre ſouvenir ; mais un homme
guerre eſt rarement pourvu de bijoux
opres à parer les dames : votre géné-
uſe mere m'a forcé d'accepter deux
lle cinq cents ducats, dont je puis
poſer : j'en donne mille à chacune de
us pour aider à vous marier ; je vous
ie de diſtribuer le reſte aux pauvres
naſteres qui ont le plus ſouffert du
lage.* En échange il reçoit d'elles quel-
es foibles ouvrages, tiſſus de leurs
ains ; il s'en décore en leur préſence,
ngage à les conſerver, & répand des
mes en s'arrachant des bras de cette
nille éplorée. Pourquoi nous-mêmes,
tranſcrivant les douces paroles de ce
n chevalier, ſentons-nous auſſi couler
s pleurs ! Pourquoi ſommes nous ſûr
'elles feront paſſer cette émotion dans
plupart de ceux qui daigneront nous
e ! Et comment ſe peut-il que notre
ie, ſi ſouvent inſenſible aux malheurs
l'humanité, ſe briſe d'attendriſſe-

ment au ſimple recit de cet acte de vertu ? Oſerons-nous en dire le motif, ou plutôt en montrer la cauſe, dans l'étonnement que procure l'accord de tant de grandeur avec tant de bonté ; alliance ſublime ! ſi difficile à rencontrer chez les grands de ce ſiecle, preſque toujours réduits à ſe faire admirer, ne pouvant pas prétendre à ſe faire chérir ; & qui croiroient ſe dégrader, s'ils ſe livroient à cette tendre familiarité qui rapproche les cœurs, en faiſant diſparoître les diſtances, & dédommage des reſpects par les ſentiments. Claſſe tout à-la-fois enviée & malheureuſe ! qui rougiroit de n'être pas même reſpectée, ſi jamais elle pouvoit ſentir combien il lui en coûteroit peu pour être adorée.

Bayard ne quitte point la ville conquiſe, ſans procurer des ſecours aux infortunés qui l'habitent : vaincus ou vainqueurs, ils ont également part à ſes largeſſes, & ſa bienfaiſance, comme celle de l'Etre Suprême, s'étend ſans diſtinction ſur tous les malheureux échappés au carnage (*).

(*) On eſt criminel ſi on allume la guerre ; on l'eſt davantage, ſi, quand on eſt forcé de combattre, au lieu

Quelle ame que celle de Bayard! & comme elle étoit peu connue de ſon temps, par ceux qui ne trouvoient pas dans leur cœur, la balance exacte de ſes vertus. Les plus grands hommes de ce ſiecle, ſi fertile en héros, paroiſſent bien petits & bien vains, quand on les compare à ce ſimple chevalier; & ſa gloire, qui n'eut jamais d'éclipſe, a preſque entiérement effacé la leur. Ces l'Alviane, ces Colonne, ces Peſcaire, ſans ceſſe occupés d'ambition, & toujours agités pour diviſer ou détruire, forment un ſingulier contraſte avec ſa franchiſe & ſa loyauté. Il eſt beau de voir Bayard, marcher ſi long-temps à travers les attentats de la politique, ſans en avoir la plus légere idée : on lui ſait gré de cette heureuſe impuiſſance, & l'on s'en réjouit, comme de la découverte d'une plante exotique, que le hazard a fait germer dans un ſol ingrat & déſert.

Jules II propoſe au Duc de Ferrare de maſſacrer les François, & lui promet,

---

d'adoucir le malheur des batailles & de ſignaler ſon triomphe par la bonté, on ſe ſignale par l'oppreſſion, la rage, le meurtre, & toutes les fureurs dont on a quelquefois ſouillé la victoire. *Zoroaſtre, par M. de Paſtoret.*

en récompenſe, tous les tréſors de l'égliſe. Le Duc s'indigne d'une pareille trahiſon, & croit être juſte en la tournant contre celui qui l'a imaginée : il achete l'émiſſaire même que le Pape employoit pour le corrompre, & lui fait promettre d'empoiſonner ce perfide Pontife. Ravi de ſes ſuccès, le Duc dit myſtérieuſement à Bayard qu'il a gagné le commiſſionnaire du Pape, & que dans huit jours ſon maître ſera mort. *Comment*, s'écrie Bayard, *cet homme entre-t-il dans les ſecrets de la Providence, pour prédire à coup sûr la vie ou la mort?* Le Duc replique, & dévoile l'affreux myſtere. *Prince*, s'écrie alors Bayard indigné, *livrez-moi le galant qui veut faire ce chef-d'œuvre, & je le fais pendre à l'inſtant.*

Qu'on ne nous accuſe pas d'admirer comme ſublime une action qui n'eſt que juſte, & d'offrir à la ſimple probité un encens qui n'eſt dû qu'à l'héroïſme. Ah! nous ſentons bien que Bayard a cédé ſans effort à la ſeule pente de ſon cœur, & que tous les gens vertueux trouvent dans le même azile l'invincible horreur qui dicta ſa réponſe. Mais nous écrivons pour tous les hommes; pour les grands,

comme pour les petits ; pour les courtisans trompeurs, comme pour les militaires généreux : pour vous sur-tout, sombres politiques, qui dédaignez de peser le bonheur des individus dans la balance qui vous sert à juger l'équilibre des Empires, & comptez pour rien la vie des hommes, que la fortune ou la naissance ne sort pas de la classe commune ; pour vous, qui ne paroissez vous occuper du bien de l'Etat, que pour conserver le pouvoir de le trahir, & qui n'écartez les petits prévaricateurs, que pour vous approprier plus sûrement ses dépouilles. C'est pour vous uniquement que je parle, & j'ai la douleur de sentir que mes paroles, perdues dans le vague de l'air, ne porteront point jusqu'à vos cœurs la salutaire horreur qui m'oppresse. Ah ! certes, je n'ambitionne pas la gloire ; mais quelle flatteuse récompense, si je faisois germer dans ces ames de fer, un remords utile à l'humanité ! Quel ravissement ! si je pouvois sauver un crime à la politique, & préserver la vertu de l'oppression qui éteint le courage (*) !

(*) On voudra bien se rappeller que ceci est écrit au mois d'avril 1788.

Après avoir obſervé quelques inſtants les écarts de l'ambition & de l'avidité, qu'il eſt doux d'appuyer de plus près ſon cœur ſur les vertus du chevalier ſans reproche ! Quelle conſolante image que celle de ſa vie ! Comme elle repoſe, les yeux fatigués de l'obſcur tableau des intrigues qui aſſiégent le trône ; & qu'il eſt raviſſant, à travers cette ſombre nuée de courtiſans qui ſollicitent des dignités ou des penſions, de voir dans le lointain ce généreux & modeſte héros, refuſer de Louis XII une compagnie de mille hommes de pied, & le ſupplier de permettre qu'il n'en commandât que cinq cents ! Un pareil coup de lumiere, au milieu de ce croupe d'ambitieux, nous paroît un éclair qui vient tout-à-coup illuminer une caverne, où des brigans diſſertent ſur leurs rapines.

Cette touchante modeſtie, rare & diſcrette compagne des grands talents, n'éloignoit pas ſeulement Bayard des poſtes que ſes maîtres lui offroient ; elle le privoit encore des diſtinctions que méritoient ſes vertus. Toujours appellé au premier rang par la voix publique, il recherchoit avec ſoin le dernier & ſe trouvoit à l'aiſe toutes les fois qu'il pouvoit

voit voiler ſa gloire. Bien différent de ces guerriers qui cachent, ſous une feinte modeſtie, les prétentions dont ils ſont ennivrés, & développent dans leur foyer une hauteur qu'ils déguiſent dans les camps. Bayard, auſſi ſimple, auſſi généreux dans la vie privée, qu'il eſt grand & modeſte au milieu des batailles, eſt le ſeul homme, peut-être, qui ait conſervé, dans toutes les poſitions, le même caractere & les mêmes vertus. Il apprend que la peſte ſouffle ſes poiſons ſur le ſol de ſa Patrie; loin de fuir cette atmoſphere putride, il s'en rapproche auſſitôt, & reparoît à Grenoble comme un aſtre bienfaiſant, qui vient percer les crêpes funebres dont cette ville eſt enveloppée. La contagion qui le menace n'arrête point ſes pas; il porte en tous lieux des ſecours, & brûlé du zele ardent de la charité, il brave la mort & vient à bout d'exterminer le fléau hideux qui lui procure des victimes. Ah! que j'aime bien mieux ce héros, chaſſant la douleur de l'obſcur réduit de l'indigent, que paré de tous les attributs de la gloire; & qu'il eſt bien plus grand au milieu des infortunés qu'il con-

ſole, qu'au centre des camps & des batailles.

S'il eſt des hommes, qui dotés par le ciel de toutes les vertus qui peuvent embellir la vie, ſont exempts des foibleſſes qu'on trouve preſque toujours ſous les langes de l'humanité ; qui mieux que Bayard pouvoit prétendre à cette glorieuſe indépendance ? Quel eſt le héros dont la valeur eût moins de fautes à couvrir, & l'adulation moins de vuides à combler ? Cependant, il eut un inſtant d'erreur, & la nature, dont l'attrait puiſſant rapproche les ſexes, en dépit de tous leurs principes, ſembla vouloir le marquer par cet écart de ſon ſceau indélébile. Bayard, égaré par ces vains deſirs ordonne à un homme vil d'aller marchander l'amour : il ignoroit, ce bon chevalier, qu'on n'achette pas le plaiſir & que les faveurs qu'on met à prix n'en ont plus. La victime paroît bientôt devant celui qu'elle croit ſon tyran, ſon viſage eſt baigné de larmes, le déſeſpoir étincelle dans ſes yeux, la honte couvre ſon front. *Vous voyez*, lui dit-elle, *les effets de l'indigence ; c'eſt ma mere qui m'a conduite ici ; je ne l'accuſe pas, je la plains & vous demande la*

mort au lieu du déshonneur. Bayard étonné la rassure & lui promet, foi de chevalier, de respecter sa vertu. Il la place sous la sauve-garde d'une de ses parentes; envoie chercher cette indigne mere, lui fait de justes reproches, la met à l'abri du besoin & de l'infamie, & demande à la jeune personne la somme qui lui seroit nécessaire pour s'unir à celui qu'elle chérit. Ivre de reconnoissance & de joie, cette infortunée se jette aux pieds de son bienfaiteur, & lui fait part de ses timides souhaits : Bayard double la somme, & donne un tuteur à sa vertu. Combien d'hommes qui se croient grands parce qu'ils sont puissants & généreux, parce qu'ils soudoient le vice, trouveront *la courtoisie* de Bayard ridicule, & taxeront *sa loyauté* de duperie! Dans ce siecle où le mérite consiste à tout immoler à ses passions, où l'honneur des femmes passe pour une monnoie, dont elles ne connoissent la valeur qu'en la livrant; où leur sensibilité est regardée comme une production de l'esprit que le cœur sans cesse désavoue, & où le mot de respect est une injure qu'on réserve pour leur vieillesse; comment espérer que l'action de

Bayard trouvera des approbateurs ? O
rions-nous en chercher au milieu
cette jeuneſſe frivole, qui trouve ſ
bonheur dans les plus vils plaiſirs, & n
toutes ſes jouiſſances dans le pouvoir
les publier ? Pourrons-nous ſonger d'
obtenir de ces hommes dont la tête mûi
par le temps, cache un cœur uſé p
l'abus & taré par le genre de volup
dont ils s'ennivrent ? Individus malh
reux, qui courent ſans ceſſe après
bonheur & ne le rencontrent jama
parce qu'il ne peut exiſter qu'avec
ſuffrage de la conſcience ! C'eſt do
auprès de vous, ſexe raviſſant, ſi ſo
vent calomnié par nos diſcours; mais
bien vengé par nos cœurs, que no
trouverons des éloges pour la modeſt
& touchante retenue de notre courto
chevalier ! C'eſt vous dont l'attendriſſ
ment récompenſera ſa vertu, dont le
ſuffrages paieront ſes ſacrifices, & q
donnerez au triomphe qu'il remporta ſu
lui-même, tout l'éclat que vous répande
ſur ce qui vous émeut & vous enchante

Bayard, dont toutes les vertus porten
cette teinte douce, qui ajoute à leu
empire, avoit encore cette fermeté d
principes qui ſe rencontre ſi raremen

chez les guerriers ; flatté du suffrage de ses Souverains ; mais jamais ébloui de leur faveur, il préféra toujours d'influer, par son épée, à la folle vanité de dominer par son crédit, & fut plus jaloux d'inspirer de la crainte aux ennemis de l'Etat, que de l'attachement à ceux qui s'agitent pour le gouverner. Au seul nom de Patrie, son ame sembloit briser ses liens, & ce sentiment, qui joint la force de l'amour propre à toute la beauté de la vertu, détruisoit dans son cœur toutes les petites passions qui tentoient de l'agiter. Ainsi, tout ce qui peut élever l'ame, tout ce qui peut la porter au sublime, agissoit fortement sur celle de Bayard. Mais ce qui rend sa vie un spectacle intéressant pour tous les siecles, ce qui en fait un modele pour tous les guerriers, une leçon pour tous les grands ; c'est, sur-tout, son attachement inviolable pour la religion, pour cette institution divine, le foyer de toutes les vertus, la philosophie de tous les siecles, la consolation de tous les âges ; le moyen le plus actif qui soit dans la main des politiques, plus fort que l'intérêt, plus universel que l'honneur, plus puissant même que l'amour de la Patrie, & qui

porte avec elle, dans la paix qui la ſuit la plus douce récompenſe des privations qu'elle ordonne. Ah ! pour montrer la douceur des conſolations qu'elle fournit dans les inſtants les plus critiques de la vie, contemplons ce héros luttant contre la mort. Cette image eſt trop belle pour la gâter par une enluminure, & pour être ſublimes, nous laiſſerons parler Bayard. Un coup mortel vient le frapper; ſon premier mouvement eſt de baiſer la poignée de ſon épée, formée en croix; de braves ſoldats, fondans en larmes, courent à lui pour le retirer de la mêlée: *Non*, dit-il, *prêt à mourir je me garderai bien de tourner le dos à l'ennemi pour la premiere fois*. Puis voyant approcher les Eſpagnols, il ordonne, d'une mourante voix, de retourner à la charge, & ſe fait placer au pied d'un arbre, *de maniere que ſon viſage regarde l'ennemi*. L'intrépide d'Allegre l'approche baigné de pleurs, & le conjure de permettre qu'on l'éloigne du champ de bataille, pour qu'il ne tombe pas au pouvoir de l'ennemi : « Non, dit-il, votre zele m'eſt » déſormais inutile; tout ce que vous » demande un ami mourant, c'eſt d'aſ- » ſurer le Roi que je meurs ſon ſervi-

» teur, avec le ſeul regret de ne pou-
» voir plus le ſervir. Préſentez mes reſ-
» pects à tous les Princes de France, à
» tous les gentilshommes & capitaines....
» Adieu, mes bons amis, je vous re-
» commande mon ame ». Les François ſe retirent pénétrés de douleur, & les Eſpagnols viennent à leur tour porter à ſes pieds leur admiration & leurs regrets. Le général qui les commande oublie ſa victoire, pour ne ſonger qu'à la perte de Bayard; & baigné de larmes il fait dreſſer un pavillon autour de ce héros. L'infidelle Bourbon paroît auſſi devant lui : *Ah! Bayard*, dit-il, *que je ſuis affligé de vous voir en cet état; que je plains votre ſort! Ce n'eſt pas moi qu'il faut plaindre*, lui replique Bayard, *je meurs en homme de bien ſervant mon Roi; il faut avoir pitié de vous qui portez les armes contre votre Prince, votre Patrie & votre ferment.* Après ces mots ſublimes, qui ſuffiroient à immortaliſer Bayard, ſon ame détachée des choſes de ce monde, ne s'occupa plus que de l'éternité. La mort, qui détruit tant de réputations, ne fait qu'ajouter à celle de Bayard; & comme s'il devoit porter en tout une empreinte particuliere, loin de

recevoir en ses derniers instants des conseils & des exhortations, comme le reste des hommes; c'est lui qui, d'une voix mourante, appelle le remords & la vertu dans l'ame du rebelle connétable.

Si le chevalier sans reproches avoit vécu dans ce siecle, où la plus illustre naissance, la plus insigne faveur & les plus grandes dignités, ne peuvent sauver l'ignorance du mépris qu'elle traîne après elle; de combien de nouveaux lauriers n'aurions-nous pas à orner sa tête! Quel immense horison se seroit ouvert à ses yeux, & que de fleurs nous ajouterions aux guirlandes qui paroient ses triomphes. Né dans un temps où l'on n'avoit presque d'autres idées que celles de la gloire des armes, qui malheureusement sont toujours les premieres développées, il porta cependant jusqu'au sublime, cette éloquence mâle & brûlante, qui prend sa source dans le cœur, & fait parvenir jusqu'à lui les traits qu'elle n'emprunte point d'un stérile appareil. Sa présence d'esprit, qui ne l'abandonna jamais dans les plus grands périls, lui fournit souvent des ressources contre les vaines terreurs qui frappent quelquefois le soldat; & s'il ne possédoit pas l'art

de sourire aux méchants, d'accueillir ceux qu'il méprisoit, de donner à la haine l'affiche de l'amitié, il avoit cette sagacité qui fait discerner le mérite, deviner la vertu, classer la médiocrité, & découvrir le vice si habile à cacher sa laideur. Sa gloire eut pendant sa vie tout l'éclat dont elle brille encore en ce moment : & ce qui n'est pas une des moindres faveurs dont le ciel ait récompensé ses vertus, le siecle qui le vit naître produisit en même temps un historien digne de lui ; qui nous eut peint ce héros, si son *loyal serviteur* se fût contenté de le pleurer, ou s'il n'avoit eu que du zele sans esprit ou de l'esprit sans sensibilité. Mais quel peintre touchant & sublime, que ce fidele écuyer, qui joint la maniere douce & philosophique du bon Plutarque, à la sévère précision de Tacite. Ah! ne regrettons pas que Bayard ne soit pas né dans l'âge présent, & qu'il n'ait pas mêlé la philosophie douce du dix-huitieme siecle, aux idées chevaleresques du seizieme. Sommes-nous dignes aujourd'hui de tant de vertus ? Et chez un peuple souple, frivole, avide d'argent & de nouveautés, où l'on ne rougit que du ridicule ; où l'on se fait un mérite de

braver jusqu'à la honte ; où les vices à la mode tiennent lieu de tout, même de l'honneur ; où l'égoïsme a étouffé l'esprit national, où à force de changemens & d'inconséquences, de révolutions, on a tout détruit excepté l'espoir de changer encore, que pourroit l'exemple d'un seul contre celui de tous, & comment considérer Bayard au milieu d'un tel groupe, sans imaginer un bronze antique entouré de brillants colifichets ? Ses vertus obtiendroient, sans doute, encore bien des éloges ; mais elles n'auroient pas beaucoup d'imitateurs, & la sévérité de ses principes passeroit pour une rouille abjecte, qu'on tâcheroit de lui enlever par le frottement rongeur des vices & du ridicule. L'admiration même qu'on lui accorde, en le contemplant dans le lointain, perdroit de sa chaleur quand elle coûteroit des soupirs à l'amour-propre des contemporains, & l'on croiroit, peut-être, se soustraire à la honte de ne pas l'imiter, en bravant celle de blâmer son austérité (*). Qu'il nous

---

(*) L'envie, triste amante des morts, hait les vivants & décolore les plus belles peintures. Sakespear.

ſuffiſe donc de voir les compagnies de Savants reſſuſciter à l'envi ce héros, & fournir à l'âge préſent le plus beau modèle qu'aient eu les ſiecles paſſés. Cette maniere adroite d'employer les morts à l'éducation des vivants, eſt un des grands ſervices que les académies puiſſent rendre à la ſociété ; & les vœux de la nation doivent être remplis, quand elle trouve dans la même province un héros fait pour l'immortalité, & des Savants dignes de la fixer. Mais qu'ai-je dit ! & comment imaginer qu'il ſuffiſe aux François de contempler Bayard couronné des mains de l'éloquence ? Comment penſer que ſa Patrie, qui s'honore de faire revivre ſes vertus, ne s'occupe pas de conſerver ſon image, & qu'elle ne veuille pas fixer, par le ciſeau du ſtatuaire, les traits fugitifs tracés par l'orateur. Ah ! ne déſeſpérons pas de voir bientôt, ſur une des places publiques de Grenoble, le monument érigé à la gloire de ce brave chevalier, rappeller à ſes compatriotes ce qu'ils peuvent être, en leur montrant ce qu'ils ont été ; & s'il eſt vrai qu'on porte dans ſon cœur les vertus qu'on célebre, félicitons les gentilshommes de Dauphiné, du noble

enthousiasme qui les excite à suivre un projet formé par Henri IV (*).

(*) Henri IV étant en Dauphiné, voulut ériger un monument à Bayard, dont il retraçoit le courage & la loyauté ; il y consacroit alors une somme de trois mille livres. Notre jeune Monarque, digne par ses vertus de célébrer les héros, feroit-il moins que son modèle ?

FIN.

ÉLOGE
HISTORIQUE
DU
CHEVALIER BAYARD,
GENTILHOMME DE DAUPHINÉ.
SURNOMMÉ
LE BON CHEVALIER SANS PEUR ET SANS REPROCHE.

OUVRAGE présenté au concours, & dont il a été fait mention honorable *dans la Séance publique de la SOCIETÉ LITTÉRAIRE DE GRENOBLE, du 5 Février* 1789.

PAR M. DOCHIER, Avocat à Romans.

PROGRAMME

DE LA

SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE

DE GRENOBLE.

La Société Littéraire, voulant consacrer un hommage public au héros, le plus célebre que Grenoble & le Dauphiné aient vû naître ; considérant d'ailleurs, que le temps où a vécu BAYARD, *est un des moments les plus intéressants de notre histoire, par la révolution arrivée pour lors dans la* tactique, *l'esprit de* chevalerie & *les* lettres ; *la Société a proposé au concours* L'ELOGE HISTORIQUE DU CHEVALIER BAYARD.



LOGE HISTORIQUE

DU

CHEVALIER BAYARD.

Allobroges, gens jàm indè nullâ gallicâ gente opibus aut famâ inferior.

TIT. LIV. lib. 21.

MESSIEURS,

Du sein de l'antique noblesse de Dauphiné, il est sorti une foule de guerriers, dont l'histoire a consacré les prodiges. La France n'eut point de plus zélés défenseurs; le trône de plus solide appui. Les plaines de Verneuil, d'Anthon, de Montl-héry furent témoins de leur bra-

Loyal Serv. ch. 1 & 66. Suppl. d'Expilli. Hist. de Guyard de Berville. Hist. de France.

voure ; & c'eſt dans les champs de bataille qu'il faut chercher leurs tombeaux.

Parmi ces guerriers, il en eſt un qui fut ſage dans les conſeils, habile dans les entrepriſes, prudent dans les dangers, intrépide dans les combats, généreux dans la victoire ; d'une probité rigoureuſe, d'une libéralité ſans bornes. Il eut pour ſa religion, ſon pays & ſon Prince un attachement à toute épreuve. Il ſervit ſous trois Rois ; rigide obſervateur de la diſcipline militaire ; ſachant auſſi bien commander qu'il avoit ſû obéir ; chéri de ſes compagnons, eſtimé de ſes ennemis, careſſé par ſes Souverains. L'Italie fut remplie de ſes exploits ; l'Europe retentit de ſon nom. Il eut cet héroïſme naturel & plein de franchiſe, qui diſtinguoit les chevaliers François. Digne d'être élevé aux premiers poſtes, il occupa les ſeconds rangs ſans murmure ; ſa modeſtie lui faiſoit croire qu'il étoit à ſa place. Son mérite força enfin la fortune à lui offrir des dignités : en les acceptant, il ſe montra au-deſſus d'elles. Pour couronner une ſi belle carriere, il mourut à la fleur de ſon âge ;

en combattant pour ſa Patrie ; & ſa mort cauſa un deuil univerſel.

A ces traits, qui pourroit méconnoître *Pierre* DU TERRAIL, ſeigneur DE BAYARD ; chevalier des ordres du Roi, capitaine en chef d'une compagnie de cent hommes d'armes, lieutenant-général pour Sa Majeſté en Dauphiné ; ſurnommé *le bon chevalier, ſans peur & ſans reproche.*

L'aſſemblée des états de la Province lui décerna les honneurs d'un mauſolée ; des beſoins publics ne permirent pas d'accomplir le vœu des trois ordres. Vous venez aujourd'hui, MESSIEURS, acquitter cette dette nationale. Vous encouragez nos efforts pour rendre à ce héros le tribut de louanges qui lui eſt dû, & élever à ſa gloire un monument dans vos faſtes. Je cede à cette flatteuſe invitation ; mais je compte moins ſur mes forces, que ſur votre indulgence. Heureux, ſi par le recit ſimple & ſans art des hauts faits d'un grand homme, je peux célébrer dignement ſes vertus !

LA maiſon DU TERRAIL eſt ſortie de l'Allemagne : elle vint s'établir en Dauphiné dans le temps où les Empereurs

y exerçoient une eſpèce de ſouveraineté; elle prit ſon rang & fit des alliances avec la plus haute nobleſſe.

Sans doute, la nobleſſe n'eſt pas un vain titre; mais il n'eſt permis de vanter ſa naiſſance, que lorſqu'on en ſoutient l'éclat par ſes vertus. Faire l'éloge des ancêtres de Bayard, c'eſt donc ajouter à ſon éloge.

L'un, fut mortellement bleſſé au ſervice de Guigues V, Dauphin de Viennois; l'autre, périt en combattant pour Humbert II, ſucceſſeur de Guigues; celui-ci mourut aux pieds du Roi, à la bataille de Poitiers; celui-là reſta parmi les morts à la bataille d'Azincourt; l'aïeul de Bayard fut tué à Montl-héry; ſon pere reçut quatre bleſſures à Guinegatte. Ainſi ce fut un honneur héréditaire, dans cette illuſtre famille, de verſer ſon ſang dans les combats.

1476. BAYARD, digne rejetton de tant de guerriers, nâquit près de Grenoble, dans le quinzieme ſiecle.

Chorier, Hiſt. de Dauph. Eſſai général de tactique. Hiſt. de France.

Le gouvernement féodal expiroit, & ſa chûte entraînoit de grandes révolutions. Le Dauphiné réparoit les déſordres que ce régime barbare y avoit in-

roduits. Ses états généraux tournoient eurs vues vers des objets utiles; le conſeil Delphinal étoit érigé en Parlement; leux univerſités faiſoient revivre les belles-lettres ; Gui-Pape avoit porté au barreau la ſcience des loix; de ſavants magiſtrats rendoient les oracles de la uſtice.

La Province n'avoit jamais eu tant de braves chevaliers. Ils abandonnoient la culture des lettres à des profeſſions plus ſédentaires. Galants, vertueux & magnanimes, ils honoroient le beau-ſexe; ls fuyoient l'oiſiveté & défendoient la Patrie; mais ils ne ſavoient pas lire, & 'ignorance n'étoit point pour eux un opprobre.

Toutes fois, l'invention de la poudre avoit porté un coup mortel à la chevalerie. L'arquebuſe, la premiere des armes à feu, fut d'abord plus embarraſſante que meurtriere; les preux dédaignoient de s'en ſervir; Bayard la mépriſoit.

La tactique étoit reſtée dans une longue enfance. La cavalerie, compoſée de gentilshommes endurcis aux travaux, paſſionnés pour la gloire, couverts de fer, chargeoit l'ennemi en déſordre; &

pour ſe rendre invulnérable, elle s'expoſoit à une mort cruelle. L'infanterie, ramas d'avanturiers plus maraudeurs que ſoldats, aſyle de la miſere, étoit dans l'aviliſſement. Les armées peu nombreuſes, hériſſées de lances & de piques, s'abordoient & s'engageoient de tout leur front; elles prenoient machinalement l'ordre paralièle : les batailles étoient ſanglantes; les conquêtes étoient rapides.

Après des ſiecles d'ignorance, de fautes & de malheurs, l'art de la guerre a changé. La chevalerie, objet d'une noble ambition, ſource pure de récompenſes, affoiblie, depuis la découverte de la poudre, a diſparu dès qu'on a vu naître les divers *ordres*, créés par une politique intéreſſée ; & la faveur a ſouvent reçu le prix du vrai courage. Le génie militaire a inventé une nouvelle ſcience. La cavalerie débarraſſée de ſa peſante armure, devenue plus légere, court moins de haſards ; ſon choc eſt redoutable en raiſon de ſa maſſe & de ſa vîteſſe. L'infanterie prend des mouvements réguliers, obſerve le terrein, combine ſes marches, choiſit ſes poſitions. Des armées immenſes, chargée

d'artillerie, embarraſſées d'équipages, difficiles à mouvoir, diſpendieuſes à nourrir, s'obſervent encore plus qu'elles ne combattent. La balance de l'Europe tient à un heureux équilibre de talents, de forces & de beſoins. Au ſein même de la paix, chaque Nation eſt dans un état de guerre; mais la difficulté de réuſſir, met des bornes au deſir d'entreprendre. Les batailles ſont moins funeſtes, les victoires ſouvent infructueuſes, les grandes conquêtes impoſſibles. Ainſi les progrès de l'art, inventé pour détruire les hommes, garantiſſent leur vie & leurs proprietés; & l'on ne ſauroit diſputer aux lumieres qui nous éclairent, ce ſervice important qu'elles ont rendu à l'humanité.

Bayard, dès l'âge de treize ans, prit le parti des armes. L'évêque de Grenoble, ſon oncle, le préſenta à Charles I, Duc de Savoie, qui le reçut au nombre de ſes pages. Les graces de ſa jeuneſſe, ſon heureux caractere, la bonté de ſon cœur, le firent aimer de toute la cour.

Le Duc vint joindre à Lyon Charles VIII, Roi de France: Bayard fut du

voyage. Le Roi, en le voyant à cheval, fut frappé de ſon adreſſe & de ſa bonne mine ; il le demanda au Duc, avec inſtance ; & Bayard paſſa au ſervice de ſon vrai maître.

A peine avoit-il dix-ſept ans, que Luxembourg, comte de Ligni, le fit homme d'armes ; il le fit entrer dans ſa compagnie d'ordonnance : Louis d'Ars en étoit lieutenant. Ce fut ſous ce capitaine, un des plus célébres du Dauphiné, que Bayard apprit à combattre.

Charles, ébloui par de vaines promeſſes, revint à Lyon, méditant de vaſtes projets. Il fit publier un tournoi ; exercice mêlé de guerre & de galanterie, auquel la valeur & l'amour donnoient une grande importance, & qui n'avoit alors pour but que de préparer les eſprits à une expédition plus éclatante.

Vaudrey, officier diſtingué, fit expoſer ſes écuſſons. Tout gentilhomme, qui vouloit entrer en lice, devoit y porter la main & donner ſon nom au roi d'armes. Bayard oſa s'approcher. Le roi d'armes, ſurpris de ſa hardieſſe, lui dit : « Jeune homme, vous n'êtes qu'un en- » fant, & vous voulez vous jouer au

» plus rude chevalier» ? *Si j'ai touché là*, répondit Bayard, *ne croyez point que ce ſoit par orgueil ; c'eſt pour apprendre le métier des armes, de ceux qui peuvent m'en donner des leçons.*

La nobleſſe accourut à cette fête militaire ; le tournoi s'ouvrit avec magnificence ; les plus vaillants chevaliers combattirent ; & tout le monde convint que perſonne n'avoit mieux fourni ſa carriere que le jeune Bayard.

Ce fut dans l'ivreſſe de cette joie univerſelle, que Charles fit éclater ſes imprudents projets. La manie des conquêtes, l'intérêt des miniſtres, les diviſions de l'Italie firent réſoudre une guerre, qui déſola la France ſous *trois règnes* conſécutifs. Cette guerre déſaſtreuſe occupa la vie entiere de Bayard. Etranger aux paſſions des chefs qui l'entreprirent, il en fut le héros & la victime. Que ne puis-je faire ſon éloge, ſans être obligé de vous rappeller, MESSIEURS, les malheurs publics dont il fut le témoin!

CHARLES VIII avoit des droits ſur le royaume de Naples, & peu de moyens pour les faire valoir. Le fer ne ſuffiſoit plus pour faire des conquêtes. Un métal

I.er Règn[e]

1494
Chorie[r]
hiſt. d[e]

Dauph. liv. 15. Garnier, hist. de France tom. 21.

devenu plus précieux, à mesure que les mœurs s'altéroient, étoit déja le nerf de la guerre. Les Suisses commençoient à vendre leurs services aux Nations, qui pouvoient les payer.

Le Roi manquoit d'hommes & d'argent. Le Dauphiné, libre dans le consentement des impôts, lui fit des dons; la noblesse, impatiente de se signaler, s'empressa de le suivre; le Parlement lui fournit de sages magistrats pour composer un conseil. Du Bouchage fut envoyé vers les Vénitiens, & Poitiers en Espagne.

A cette nouvelle, Alphonse frémit dans Naples où il étoit détesté. Ludovic Sforce, qui se préparoit, par un crime, à envahir le duché de Milan, dissimula ses desseins. Alexandre VI tenta, par ses intrigues, de soulever ses voisins. Tandis que ce Pontife mendioit des secours jusques dans Constantinople, Charles franchit les Alpes, traversa l'Italie & entra dans Rome en conquérant; il n'eut qu'à se montrer pour être maître : il soumit le royaume de Naples en courant, & y laissa Fléard, grand chambellan; de Vesc, administrateur général des finances; Rabot, chef suprême de la justice.

Déjà Charles, ſatisfait d'un vain titre, avoit abandonné le projet inſenſé de conquérir l'Orient, & il ſe préparoit à revenir en France. Une ligue puiſſante lui ferma le retour. La renommée avertit le Dauphiné du danger où ſe trouvoit ſon Prince; l'arriere-ban fut convoqué. Poiſieu ſe mit à la tête des troupes; François de Viennois conduiſit des canons pour aſſurer le paſſage des Alpes. Chor tom. pag. 4

Charles n'avoit que huit mille combattants, harraſſés par une longue marche, dénués de tout; mais il étoit fort de ſa nobleſſe. Les alliés, au nombre de quarante mille, l'attaquerent à Fornoue. Le Roi s'avance au milieu de ſon armée: « Compagnons, dit-il à ſes ſol» dats, les ennemis ſont dix fois plus » que nous; ils ſe confient en leur mul» titude; nous, en notre force & vertu ». Après cette courte harangue, on en vint aux mains, & Charles remporta la victoire.

Les Saſſenage, les du Terrail, les Allemand ſe diſtinguerent dans cette fameuſe journée. Montoiſon ſauva le Roi & prit pour deviſe, le cri d'alarme que jetta ce Prince dans la mêlée. Du Poët mérita d'être fait chevalier. Chambaran,

à peine ſorti de l'enfance, ſe fit remarquer. Bayard, qui combattoit à l'avant-garde, eut deux chevaux tués ſous lui; il enleva une enſeigne de cinquante hommes d'armes, & préſenta au Roi ces prémices de ſa valeur naiſſante.

La nobleſſe de Dauphiné venoit de faire des merveilles à Fornoue; elle courut ſe ſignaler devant Novarre. Bayard y pleura la mort de ſes plus chers parents. Charles fit lever le ſiege, délivra le Duc d'Orléans & repaſſa en France.

Charles qui avoit ſu vaincre, ne ſut pas uſer de la victoire : il ſe livra à la molleſſe & il n'échappa point à ſes funeſtes ſuites. Bientôt il apprit la révolte de Naples, le maſſacre des François, le retour de ſes troupes, traînant avec elles un fléau deſtructeur : il alloit repaſſer les monts pour venger tant d'injures.... La mort, qui frappe à ſon gré les Rois comme le dernier des ſujets, enleva ce jeune Prince; & elle mit fin à une malheureuſe entrepriſe, que la préſomption avoit conſeillée, que le courage avoit ſoutenue, mais que la prudence déſavouoit.

Louis XII, indomptable dans son enfance, Monarque accompli sur le trône, héritier des droits de Charles VIII sur le royaume de Naples, & de ceux de Valentine Viscomti, son ayeule, sur le duché de Milan, entreprit cette double conquête.

II. Règne.

1498. Loyal Servit. ch. 12 & suiv. Chorier, hist. de Dauph. liv. 15. Garnier, hist. de France, tom. 21 & 22.

Le Roi, qui n'avoit oublié que les offenses faites au Duc d'Orléans, se ressouvint des services que la noblesse de Dauphiné lui avoit rendus, & des sacrifices qu'elle avoit faits à la bataille de Saint-Aubin. La premiere marque de confiance qu'il lui donna, fut de placer Beranger, Saint-Vallier, d'Urre, du Bouchage, Sallignon, Gottefrey, dans les places frontieres de son royaume.

Le barbare Sforce avoit consommé son crime. Louis parut; l'usurpateur s'enfuit; le Milanois fut conquis; Gênes se soumit; on fit des traités, & le vainqueur revint en France.

Après le départ du Roi, les garnisons françoises, qui étoient dans la Lombardie, n'avoient plus d'ennemis à combattre. Bayard profita de ce loisir pour aller en Piémont. Charles I étoit mort. Blanche Paléologue, sa veuve, tenoit sa cour dans Carignan. Bayard y fut ac-

cueilli par l'amitié ; il éprouva un sentiment plus tendre pour une dame de cette cour, à qui il donna le spectacle d'un tournoi ; & sous les auspices de l'amour, épuré au feu de la chevalerie, la valeur remporta le prix.

Louis avoit récompensé ses grands officiers, en leur donnant des villes en Italie, à titre de fiefs. Le comte de Ligni en tenoit plusieurs dans le Milanès ; elles se revolterent. Le comte partit accompagné par d'Ars & Bayard pour les soumettre.

Ils étoient en route, lorsque vingt députés se présenterent. Ces députés se jetterent aux pieds du comte ; ils lui offrirent de magnifiques présens & demanderent grâce. D'Ars, non moins vaillant que généreux, fut touché de leur infortune ; il implora la clémence du comte, & fléchit son courroux. « Je » vous pardonne, dit Luxembourg, à » la considération de ce capitaine ; » quant à vos présens, je ne les accepte » point ». Puis appercevant Bayard, il lui dit : « Prenez cette argenterie, je » vous la donne ». *A Dieu ne plaise*, répondit Bayard, *que ce qui vient des traîtres entre chez moi !* A l'instant il

a fit la diſtribution à ceux qui l'envi-
onnoient. « Quel déſintéreſſement !
s'écria le comte, je prévois que Bayard
ſera un jour un des hommes les plus
parfaits ».

Sforce, qui s'étoit retiré en Allema-
gne, revint à la tête d'une armée, & la
guerre recommença.

Les François établirent leur quartier
général à Mortare. Trois cents cavaliers
parurent dans la plaine; Bayard, tou-
jours prêt à combattre, partit pour les
attaquer avec cinquante maîtres. Les
deux troupes ſe rencontrerent. Sembla-
ble aux preux chevaliers du temps de
Charlemagne, auſſi terrible que Rolland,
& que l'un des quatre fils Aymon,
Bayard abattoit tout ce qui ſe préſentoit
devant lui. « Courage, mes amis, di-
ſoit-il à ſes compagnons; redoublons
nos coups, renverſons-les ». Les Lom-
bards accablés s'enfuient. Bayard, em-
porté par ſa valeur, les pourſuit, ſans
ſonger à la retraite; il entre dans Milan
avec eux & les chaſſe juſqu'au palais du
prince.

Ludovic voulut connoître le guerrier
qui avoit montré tant d'audace. Quelle
fut ſa ſurpriſe, de voir un jeune homme

de vingt-quatre ans, d'une taille élevée, d'un air modeste, d'un visage doux & gracieux. Bayard se présenta avec une noble assurance & cette gaieté chevaleresque, qui ne l'abandonnoit jamais. Approchez, lui dit le Duc, & dites moi ce qui vous amene ici? — « Monseigneur, je ne croyois pas être entré seul; je vois que mes compagnons sont plus expérimentés & plus sages ». — De combien est l'armée françoise? — « Je vous jure qu'elle est de quinze cents hommes d'armes & de dix-huit mille hommes de pied, tous gens d'élite & résolus de soumettre le duché de Milan à mon maître ». — Eh bien! je souhaite que le sort d'une bataille en décide. — « Je voudrois que ce fut demain, pourvu que je fusse hors de prison ». — Qu'à cela ne tienne; dès ce moment vous êtes libre. Bayard exprima sa reconnoissance; on lui rendit son cheval & ses armes; & il se hâta de rejoindre l'armée.

Sforce quitta Milan pour s'enfermer dans Novarre. Cette place tomba au pouvoir des François. Le Duc croyoit d'échapper à la faveur d'un déguisement. Ce Prince, qui n'avoit jamais gardé sa

foi à personne, victime du même crime, dont il s'étoit rendu coupable, fut trahi & fait prisonnier.

LOUIS XII, maître du Milanès, voulut le devenir de Naples. Il eut l'imprudence de se lier avec Ferdinand, Roi d'Arragon, appellé le *Sage* en Espagne, où il régnoit; le *Catholique* à Rome, qu'il protégeoit; le *Perfide* dans un royaume, qu'il trahissoit. Tout fut conquis; mais bientôt les François & les Espagnols tournerent leurs armes contre eux-mêmes. 1501.

Bayard commandoit dans Monervine. Son activité infatigable lui faisoit chercher des hasards. Il sortit à la tête de trente gentilshommes, dans le temps où Don Alonzo de Sotto Mayor, étoit parti de la ville d'Andres avec cinquante guerriers. Ces deux capitaines, animés d'une égale ardeur de la gloire, ne tarderent pas à se rencontrer. « Allons, » mes amis, s'écria Bayard en les » voyant; voici ce que nous cherchons». A l'instant les François, la visiere baissée, la lance en arrêt, tomberent sur les Espagnols. La cavalerie espagnole, légerement armée, ne put soutenir le choc

des lances françoifes : elle fut rompue :
Partie des ennemis refta fur la place
les autres prirent la fuite ; leur comman-
dant fuyoit lui-même. Bayard s'attache
à lui ; il le pourfuit, l'épée dans les
reins, & prêt à le frapper, il lui crie
Rends-toi, homme d'armes, ou tu es
mort ? — « A qui me rendrai-je, dit
Alonzo » ? — *Au capitaine Bayard*,
répond le chevalier. — A ces mots,
l'orgueil efpagnol eft fatisfait, & le
guerrier jette bas les armes.

Bayard traita généreufement fon pri-
fonnier ; il fe contenta d'exiger fon fer-
ment, qu'il ne fortiroit pas de la ville,
fans fa permiffion. Alonzo attendoit fa
rançon avec impatience ; il s'évada fous
prétexte d'aller en chercher le prix.
Bayard le fit reprendre & enfermer dans
une tour. La rançon arriva ; Bayard la
diftribua à fes compagnons d'armes, &
il congédia Alonzo qui, témoin de tant
de grandeur d'ame, partit le cœur
ulcéré.

A fon retour, Alonzo fe permit des
difcours injurieux : il eut la témérité de
menacer Bayard. Le chevalier indigné
lui fit écrire une lettre. (car à peine fa-
voit-il figner fon nom.) Il fomma cet

ennemi déloyal de désavouer ses propos ou de les soutenir les armes à la main. Alonzo n'ignoroit pas que Bayard étoit en ce moment affoibli par la fievre ; il répondit arrogamment, qu'aucune Puissance sur la terre ne pouvoit le faire dédire.

Le jour, le lieu, les témoins furent convenus. Bayard, vêtu de blanc, par modestie, se présenta le premier, monté sur son cheval de bataille, & armé de toutes pieces. Alonzo avoit éprouvé la supériorité de son adversaire dans ce genre de combat ; il réclama le choix des armes, & ne voulut se battre qu'à pied. Cette proposition étoit contre les loix de la chevalerie. Bayard pouvoit se retirer ; ses amis le désiroient ; son état languissant sembloit l'exiger ; mais rien ne fut capable d'ébranler sa résolution. « Sur une bonne querelle, (répondit-» il assez plaisamment) peu m'importe » d'être *défendeur* ou *demandeur* ».

Bayard descend de cheval : il s'avance, le visage découvert. D'une main, il tient l'estoc & de l'autre le poignard. En entrant dans le champ de bataille il se met à genoux ; il atteste le ciel qu'il n'est venu que pour venger son honneur ou-

tragé, & il demande son assistance. Il se releve, & marche vers Alonzo avec le sang froid qui ne l'avoit jamais abandonné. Alonzo se présente, tenant sa longue épée, le poignard à la ceinture : ces deux guerriers fondent l'un sur l'autre à coups redoublés. L'Espagnol, grand & robuste, a plus de vigueur ; le François, quoique malade & foible, a plus d'adresse. Le combat est long, le succès balancé, les spectateurs tremblent. Alonzo, dangereusement blessé, voit son sang couler, & il devient furieux ; il s'élance sur Bayard, le saisit au milieu du corps & l'entraîne dans sa chûte. Ils se débattent quelques instants. Bayard lui porte un coup de poignard ; le fer pénetre, & déjà Alonzo n'est plus.

Bayard se retourne vers les Espagnols & leur dit : « Les dépouilles & les armes » de cet infortuné chevalier m'appar» tiennent ; je vous les remets : que ne » puis-je vous le rendre vivant » ! A l'instant il baise humblement la terre, & rend grace de cette victoire au Dieu des armées.

Les Espagnols, inconsolables de la mort d'Alonzo, cherchoient à s'en venger. Gonzalve, digne ministre des per-

ʒ de Ferdinand, & que l'orgueil
ʒnol appelloit le *grand capitaine*,
ſit treize de ſes meilleurs cavaliers,
ɔropoſerent à un pareil nombre de
çois de ſe battre ſous les murs de
ıi, & de prendre pour juges les Vé-
ns à qui cette ville appartenoit.
nont, Boiſſieu & Guiffrey partage-
l'honneur de ce combat : c'étoit
s un duel, qu'un défi national.
artificieux Gonzalve apprit aux Eſ-
ols, qu'il avoit armé de longues
ɜs, à les diriger contre les chevaux
Ꞁrançois. Ce ſtratagême réuſſit. Dès
emier choc, onze François furent
tus ; il ne reſta debout que Bayard
d'Oroſe. Ces guerriers invinci-
ſe formerent un rempart des che-
, étendus à leurs pieds ; ils ſoutin-
les efforts des aſſaillans juſqu'à-ce
a nuit les obligea de ſe ſéparer. La
ire fut indéciſe ; & la perfide ruſe
Eſpagnols, ne ſervit qu'à augmen-
ı gloire des deux chevaliers.

ɜs pertes des François ſe ſuccédoient
autant de rapidité, qu'ils avoient
eurs conquêtes. Les généraux, ja-
& diviſés entre eux, montroient

plus d'ardeur que de prudence. D'Aubigni, trop impatient de combattre, avoit été fait prisonnier depuis la bataille de Séminare. L'infortuné d'Armagnac avoit été tué à la déroute de Cérignole. A la mort d'Alexandre VI, Pontife souillé de crimes, la France avoit trouvé un ennemi plus redoutable dans son successeur Jules II. Un soldat de fortune, perfectionnoit alors l'art des mines, & cet art destructeur avoit fait voler en éclats les remparts du château de Naples.

L'armée gardoit les bords du Garillan : elle abandonna son poste pour se rendre à Gaëte. Quinze chevaliers, dirigés par Bayard, firent l'arriere-garde. Gonzalve commençoit à désespérer d'atteindre les François ; il détacha Colonne, avec la cavalerie légere, pour les harceler & retarder leur marche. Colonne ne pouvant pas réussir à les rompre, laissa quelques soldats, pour continuer l'attaque ; & avec le reste de sa troupe, il prit le chemin des hauteurs, dans l'intention de tomber sur le flanc de l'infanterie.

Bayard s'apperçut de ce mouvement ; il prévit ses effets ; c'étoit le coup d'œil

d'un Condé ou d'un Turenne. Il partit avec un écuyer, & il se posta sur un pont où l'ennemi se proposoit de passer. Lorsqu'il vit arriver Colonne, il renvoya son écuyer pour demander un renfort. Placé *seul* au centre de ce pont, comme un autre Coclès, aussi courageux que ce Romain, il attendit l'ennemi, la lance en arrêt. Quiconque osoit se présenter, étoit renversé. Il arrêta les Espagnols, sauva l'armée & tint ferme jusqu'à ce que ses compagnons vinrent pour le dégager.

Bayard se retira en bon ordre. Son cheval, accablé de lassitude, le renversa dans un fossé. Aussi-tôt trente hommes l'assaillirent, en lui criant : *Rendez-vous !* « Il le faut bien, leur répondit tranquil- » lement Bayard ; puisque je suis seul » contre tous ». Les ennemis l'emmenerent sans le connoître.

Les chevaliers François s'apperçurent bientôt que Bayard ne paroissoit point. Guiffrey s'écria : « Mes amis, nous avons » tout perdu ! Bayard nous manque. Je » fais vœu d'en avoir des nouvelles, » dussé-je y perdre la liberté ou la vie ». Il vole, ses compagnons le suivent, ils atteignent les Espagnols. « Tournez,

» tournez, leur dirent-ils; car vous n'em-
» menerez pas *la fleur de chevalerie* ».
Cette faillie françoife, au milieu du carnage, étonna les Efpagnols. Bayard faute fur le cheval d'un cavalier qui venoit d'être renverfé, & joignant l'ironie à la bravoure, il prononce fon nom : « *Bayard*, *Bayard*, leur crie-t-il; quoi! » vous laiffez aller *Bayard* » ? Dès que les Efpagnols entendirent nommer le chevalier, ils prirent la fuite. Les François, contents d'avoir arraché de leurs mains leur *vrai guidon d'honneur*, rejoignirent l'armée.

L'armée renfermée dans Gaëte, capitula honteufement. Ses triftes reftes foupiroient après leur Patrie. Châtelard venoit de mourir; Monteynard avoit été affaffiné; la pefte enlevoit ce que le fer avoit épargné. Chaque famille avoit à pleurer la mort d'un fils ou d'un pere; & l'Italie fervoit de tombeau à des milliers de François. Louis, en apprenant ces défaftres, fe livra au défefpoir. La trahifon de fes alliés, le pillage de fes finances, l'épuifement de fes fujets le jetterent dans une profonde mélancolie : la cour prit le deuil; le Monarque fe

tint enfermé ; une fievre ardente fit craindre pour ses jours : combien il auroit voulu n'avoir jamais entrepris ces funestes conquêtes ! Sublime repentir, digne du PERE DU PEUPLE ; mais que l'intrigue des courtisans fit bientôt disparoître.

D'Ars & Bayard étoient demeurés dans la Pouille ; ils défendoient encore l'honnenr de la Nation. D'Ars tenoit plusieurs places depuis la bataille de Cérignole, donnée contre son avis, perdue malgré son courage. Ce brave guerrier rejetta, avec dédain, la capitulation de Gaëte ; il rendit compte de sa situation & promit de tenir six mois contre toutes les forces de l'Espagne.

Louis, touché du sort de ce capitaine, lui ordonna de se retirer aux conditions, les moins honteuses, qu'il pourroit obtenir. D'Ars n'en voulut aucune ; il sortit de Vénouse, en ordre de bataille, & traversa l'Italie, enseignes déployées, sans que les Espagnols osassent s'opposer à sa marche. Jules II vit dans Rome d'Ars & Bayard : ce Pape, plus guerrier que Pontife, n'oublia rien pour les attacher à son service : ils refuserent ses offres. Arrivé en France, d'Ars conduisit sa troupe à Blois où se tenoit la cour.

Le Roi alla à sa rencontre ; il distribua des récompenses ; & Bayard ne fut point oublié.

Pour comble de misere, Louis fit un traité plus fatal à la France, que toutes ses pertes.

1506. Les Génois leverent bientôt après l'étendard de la révolte. Le peuple, soulevé contre les nobles, élut pour doge un vil artisan. La garnison françoise fut égorgée ; on renversa les fleurs de lys, pour élever l'aigle impériale.

Louis repassa en Italie. Bayard, quoique malade de ses blessures, se feroit cru déshonoré s'il n'avoit pas suivi son Prince. Le Roi lui confia les hommes d'armes de la compagnie de Chatelard. Ce Monarque, en passant à Grenoble, regretta de ne pas y rencontrer d'Ars, Montauban, Imbert & Salvaing. Ces preux chevaliers, à l'exemple des anciens Paladins, parcouroient l'Angleterre, le Portugal & l'Espagne pour y éprouver leur valeur contre les plus braves de ces Nations.

L'armée arriva aux portes de Gênes. L'entrée en étoit défendue par une montagne, garnie d'un bastion ; nouvel

ort de l'art, pour rendre l'art même
tile. Le Roi chargea Bayard de re-
noître ces fortifications : le cheva-
appelle l'élite de la nobleſſe ; les
itilshommes de Dauphiné ſe préſen-
t ; les Montoiſon, les Molard, les
ugiron, les Poitiers le ſuivent ; il leur
ne l'exemple de gravir la montagne,
e fort eſt enlevé. Les ſoldats, effrayés,
précipitent vers la ville. La ſuperbe
nes ſe ſoumet à la clémence du Roi ;
uis lui pardonne : mais ſon plus grand
nfait fut de nommer gouverneur un
nête homme.

Pavie & Milan donnerent à leur vain-
eur des fêtes, dont la délicateſſe ita-
nne offroit à l'Europe étonnée le pre-
er modèle. L'Italie, cette contrée jadis
eureuſe, devenue la retraite des ſavants
la Grece, échappés à la fureur des
rcs, profitant des avantages de ſon
& de ſon commerce, marchoit alors
rands pas, vers les lumieres. De vio-
es ſecouſſes, imprimées aux eſprits
les guerres & les factions, faiſoient
ore le génie du ſein des ténèbres,
nme l'éclair jaillit du choc des plus
bres nuages. Des arcs de triomphe,
inſcriptions heureuſes, des concerts

& des danses charmerent les yeux & les oreilles dans les fêtes données à Louis XII. C'étoit l'aurore des beaux arts, qui alloient renaître sous Léon X & François I.

La science du droit romain fut le crépuscule de cette aurore; & la raison dévança le goût. Déjà l'école de Pavie étoit célèbre. Le Dauphiné possédoit aussi d'habiles jurisconsultes. Etienne Bertrand étoit renommé par la sagesse de ses conseils; Pierre Varse, François Marc, Aimar du Rivail étoient les flambeaux du Parlement. L'entrée de ce sénat auguste étoit ouverte moins à la naissance, qu'aux vrais talents. La noblesse étoit la digne récompense des pénibles travaux de la magistrature; mais elle n'étoit point un titre pour exclure ces hommes vertueux & éclairés, ces courageux défenseurs des droits des citoyens, placés sur les premiers degrés du temple, & qui avoient mérité la confiance publique: c'étoit l'âge d'or du barreau.

1508. Louis vit Ferdinand à Savonne. Le Roi d'Arragon témoigna une estime particuliere à d'Ars & à Bayard: il ne put

s'empêcher de dire, *heureux le Prince qui possède de tels chevaliers !*

Ces deux Princes entamerent la fameuse ligue de Cambrai. Louis, égaré par une fausse politique, s'unit avec ses ennemis pour la ruine des Vénitiens, dont il auroit du rechercher l'amitié.

Ce Monarque fit passer des troupes dans le duché de Milan. Les gentilshommes du Dauphiné, Molard, d'Ars, Imbaud, Bayard en prirent le commandement, & se chargerent de les discipliner. Ces capitaines se montrerent audessus de leur siecle, en attaquant l'étrange opinion, qui avilissoit l'infanterie & sembloit n'accorder qu'à la noblesse l'honneur de s'armer pour la défense de l'état. La France commença dès lors à s'occuper du soin de se procurer un corps permanent de milice nationale. Le maréchal de Gié avoit déjà formé cet utile projet; mais de vains préjugés nationaux, fomentés par l'intérêt de la noblesse, & l'avilissement des communes, l'avoient fait échouer. Il prévalut enfin, les hommes du tiers état furent admis, dans les compagnies d'ordonnance, à partager la gloire des travaux militaires; & Bayard, par l'influence qu'il eut

dans cette révolution, doit être considéré comme un des créateurs de l'infanterie françoise.

Les armées se trouverent en présence près du village d'Aignadel. L'infatigable Trivulçe, inspiré par sa haine contre les Italiens, prédit le gain de la bataille; & la discipline militaire l'obtint. Les Vénitiens furent renversés; Bayard, Maugiron, Molard, le jeune Boutieres se signalerent. Le président Carles montra qu'il savoit aussi manier l'épée : le Roi le créa chevalier, sur le champ de bataille.

Déjà la ligue de Cambrai étoit rompue. Les Vénitiens avoient recouvré Trévise & Padoue. L'Empereur Maximilien demanda des secours à la France pour reprendre ces deux villes. Bayard & plus de deux cents gentilshommes passerent dans l'armée de ce Prince.

Maximilien assiégea Padoue. Les avenues de cette place étoient garnies de quatre fortes barrieres, couvertes de canons. Bayard & ses compagnons attaquent la premiere, & l'enlevent; ils marchent à la seconde & l'emportent:

les

ennemis, vivement pourſuivis, n'ont
: le temps de ſe loger dans la troiſie-
; à peine ſont-ils dans la quatrieme,
e Bayard s'écrie : « Mes amis, ceci
dure trop; mettons pied à terre &
forçons-les ». Ils montent ſur le retran-
ement; Bayard arrive le premier; il
nchit la barriere, & dit en s'élançant:
ſont à nous. Ses compagnons le ſui-
it; l'ennemi en déſordre ſe ſauve dans
ville.

L'Empereur vouloit livrer l'aſſaut &
rifier les François, en leur cédant
onneur dangereux de l'entrepriſe.
yard, qui, au titre d'*Hercule de Fran-*
, joignoit une prudence conſommée,
t d'avis de marcher, ſi la nobleſſe alle-
ande imitoit cet exemple : elle refuſa
obéir. Maximilien, auſſi ardent à for-
er des projets, que prompt à les aban-
onner, quitta honteuſement l'armée
endant la nuit. Le ſiege fut levé; les
rançois & les Allemands ſe ſéparerent.
yard ſe retira dans Véronne.

JULES II, dévoré d'ambition, vou- 1510.
it dépouiller Alphonſe & envahir le
ché de Ferrare : il bouleverſa l'Eu-
pe, rompit les traités, careſſa les An-

glois, appella les Turcs & insulta la France.

Gaston de Foix, Duc de Nemours, gouverneur de Dauphiné, qui réunissoit aux graces de la jeunesse, l'enjouement d'un François, la galanterie d'un chevalier, les talents d'un général, la valeur d'un héros, Gaston de Foix entra sur les terres des Vénitiens avec Molard & d'Ars. Bayard, fidelle à l'amitié, fut charmé de revoir son premier maître.

Certes, ce fut un spectacle bien étrange de voir un Pontife, la cuirasse sur le dos, commander des infidelles, dans une guerre injuste, contre le fils aîné de l'église ! Jules se mit à la tête de ses troupes, & assiégea la Mirandole.

Devenu maître de la Mirandole, Jules brûloit d'aller à Ferrare ; mais la prudence exigeoit de s'emparer auparavant de la Bastide. Cette place n'étoit défendue que par vingt-cinq hommes, & sa perte entraînoit celle de la capitale. Le gouverneur instruisit Alphonse du danger qui le menaçoit. Le Duc assembla son conseil. Tout le monde étoit consterné ; chacun gardoit le silence. Bayard ouvrit un avis, qui ranima les courages & sauva les deux places. Il prit le com-

mandement des troupes. Une marche, éclairée & prompte, conduisit, durant la nuit, par divers chemins, les François devant la Bastide. Les assiégeants furent eux-mêmes assiégés; du Fay donna l'allarme; Bayard & Montoison attaquerent les ennemis, dont la défaite fut complette.

Cette expédition, plus utile qu'éclatante, ne fut point honorée du nom de *bataille* : elle exigeoit cependant les talents d'un grand général. Bayard, qui commandoit en chef, les fit paroître avec éclat : connoissance du pays ennemi, promptitude dans les ressources, secret dans les desseins, sang froid dans le péril, coup d'œil & vivacité dans l'exécution. Le vainqueur retourna triomphant à Ferrare; Montoison y termina sa glorieuse carriere.

Jules désespéroit d'avoir Ferrare par la force; il entreprit de la surprendre par trahison. Alphonse, réduit à l'extrêmité, par les embûches de cet implacable ennemi, fut tenté de s'en délivrer par le poison. « Non, dit Bayard, je » ne consentirai jamais qu'il périsse de » la sorte ». La vertueuse résistance du chevalier détourna le Duc de cet hor-

rible projet, & lui conserva l'honneur, plus précieux que ses états.

1512. JULES, aux portes du tombeau, disposoit encore des forces de la moitié de l'Europe. Ce génie inquiet & ardent, fut l'ame d'une nouvelle ligue ; il l'appella *la Sainte Union*.

L'armée des confédérés se mit en campagne. Nemours, débarrassé des Suisses, accourut avec Bayard ; il secourut Bologne & vola devant la ville de Bresse. Quarante lieues de distance, des rivieres débordées, des chemins sans fond, un hiver rigoureux n'arrêterent point les François. Gaston, *le foudre d'Italie*, brûlant de se signaler, pour l'amour de sa maîtresse, franchit tous ces obstacles. Il arrive. Bayard, avec cent hommes, s'approche de l'ennemi & l'attire au combat. Les Vénitiens, abusés par ce petit nombre, se rangent en bataille. Lorsque les deux troupes sont aux mains, Gaston paroît ; il renverse tout, & pénetre dans la citadelle.

Molard est commandé pour attaquer la ville. Bayard observe qu'il faut soutenir ce capitaine contre le feu de l'ennemi. « C'est fort bien vû, lui dit Ne-

» mours; mais qui s'opposera devant » cette nombreuse artillerie » ? *ce sera moi*, répond Bayard : Molard & ses braves Dauphinois vont à l'assaut. Bayard, *le non pareil en prouesses*, les soutient avec ses hommes d'armes. Il est dangereusement blessé; le fer reste dans la plaie; il tombe nageant dans son sang. « Compagnon, dit-il à Molard, faites » avancer vos soldats; la ville est prise : » quant à moi, je ne saurois passer outre » & ma mort s'approche ». Le général entend ces paroles : *Amis*, s'écrie-t-il, *vengeons le bon chevalier*. Ces mots élevent tous les courages. A l'instant, Nemours & les François sautent dans les retranchements; on combat avec fureur; les Vénitiens sont passés au fil de l'épée; les chefs périssent par la main du bourreau; vingt-deux mille morts sont étendus sur la place, & la ville de Bresse éprouve, pendant sept jours, toutes les horreurs du pillage.

Une seule maison fut épargnée : ce fut celle où l'on transporta Bayard après la bataille. Elle étoit habitée par une mere & ses deux filles. Cette mere tremblante se jetta aux pieds de Bayard.

Ah ! ſeigneur, lui dit-elle, *ſauvez l'honneur à mes filles.* « Raſſurez-vous, ré» pondit le chevalier : je ne ſais ſi dans » l'état où je ſuis, j'ai long-temps à vi» vre ; mais tant que je reſpirerai, vous » ſerez en ſûreté ». Bayard fit placer des gardes à la porte. Le ſoldat farouche, reſpecta cette retraite; & la valeur ſervit d'aſyle à la vertu.

Nemours rendoit de fréquentes viſites au chevalier ; il le chériſſoit comme un pere. « Bayard, mon ami, lui diſoit-il, » ſongez à vous guérir ; car il nous fau» dra bientôt donner une bataille ; & » j'aimerois mieux avoir perdu tout mon » bien, que ſi vous n'y étiez pas ». *J'y ſerai*, répondit le chevalier, *dût-on m'y porter en litiere.* Gaſton, charmé de cet eſpoir, quitte la ville pour aller joindre les ennemis. Hélas ! il court à la mort.

Lorſque Bayard eut fixé le jour de ſon départ, la dame, dont il occupoit la maiſon, entra dans la chambre de ſon libérateur ; elle ſe mit à ſes genoux en lui diſant : « Seigneur, nous vous de» vons l'honneur, la vie & nos biens ; » daignez accepter cette foible marque » de notre reconnoiſſance ». En même temps elle lui préſenta une caſſette rem-

plie de ducats. *Combien y en a-t-il*, demanda Bayard, en souriant? *deux mille cinq cents*, répondit cette dame; *c'est tout ce que nous avons : si vous en exigez davantage; nous tâcherons de les trouver.* « Non, madame, repliqua » Bayard; reprenez vos ducats. Les soins » que vous m'avez rendus me sont plus » précieux que tout l'or que vous pour- » riez m'offrir; j'ai toujours moins aimé » l'argent, que les personnes ». = Cette mere attendrie restoit aux pieds du chevalier; elle ne vouloit point se lever, avant qu'il eût accepté son présent. « Eh » bien! je le reçois, lui dit Bayard, à » condition que vous m'accorderez le » plaisir de faire mes adieux à vos ai- » mables filles ». = Elles entrent. « Mes » demoiselles, leur dit le galant che- » valier, je suis pénétré de vos bontés; » je ne sais comment les reconnoître. » Les gens de guerre ne sont pas char- » gés de bijoux : recevez chacune mille » ducats, comme un présent de nôces; » je destine les cinq cents qui restent » pour les monasteres, qui auront le » plus souffert de la fureur des soldats ». = *Fleur de chevalerie*, s'écria la dame, *Dieu seul peut dignement vous récom-*

penser. = Des larmes de reconnoiſſance vinrent embellir cette touchante ſcène ; Bayard, en partant, ſembla s'arracher du ſein de ſa propre famille.

Il arriva au camp des François, & la bataille fut réſolue. Le premier ſervice qu'il rendit, fut d'empêcher la retraite des lanſquenets, infanterie célebre, que l'Empereur avoit formée & qu'il vouloit rappeller.

L'armée d'*Union*, quoique plus nombreuſe, fut attaquée & vaincue devant Ravene. Bayard trouva Nemours dans la mêlée, faiſant des prodiges de valeur ; il lui donna le ſage conſeil de reſter ſur le champ de bataille, tandis qu'avec d'Ars il ſuivroit les fuyards. Gaſton oublia cet avis. L'impétuoſité françoiſe, ſi ſouvent fatale à cette nation, cauſa ſa mort. Le général apprit que l'infanterie eſpagnole ſe retiroit en bon ordre ; il eut la foibleſſe de craindre qu'une ſi belle retraite ne flétrît ſes lauriers ; il courut pour s'oppoſer à la colonne ennemie, & il tomba percé de coups. Cette victoire fut bien funeſte ! Louis s'écria, en l'apprenant : *Souhaitons-en de pareilles à nos ennemis* : elle coûta le ſang le plus

précieux de Dauphiné ; Molard & ses deux Maugiron périrent.

En perdant Nemours, Louis perdit Gênes & le Milanois. Son infanterie étoit détruite; ses meilleurs capitaines étoient morts; Jules II, fougueux imitateur de Boniface VIII, mettoit la France en interdit ; l'Angleterre lui déclaroit ouvertement la guerre ; la trahison de l'Empereur n'étoit plus un mystère : les Vénitiens & les Suisses s'avançoient à grands pas ; il étoit aussi dangereux de fuir que de combattre.

Les débris de l'armée se retirerent. A peine les François étoient-ils dans Pavie, que les ennemis y entrerent : on combattit au milieu de la ville; d'Ars en étoit gouverneur, & ce titre lui fit déployer un nouveau courage. Bayard le séconda vaillamment : avec trente hommes, il arrêta les Suisses pendant deux heures, au détour d'une rue. Son lieutenant vint l'avertir que de nouvelles troupes approchoient : il passa le Tésin sur un pont, que sa prévoyance avoit fait construire. Tandis qu'il s'occupoit à le faire rompre, il fut dangereusement blessé. Les François, en désordre, con-

tinuerent leur marche ; ils furent plut chassés, qu'ils ne sortirent de l'Italie.

BAYARD se rendit à Grenoble. I noblesse & le peuple le reçurent av des transports d'admiration ; on acco rut de tous les lieux de la province, po le contempler.

La joie fit bientôt place à la tristes la plus profonde : une fievre ardente i duisit le bon chevâlier à l'extrémit Bayard vit les approches de la mort av autant de sang froid, qu'il l'avoit affro tée dans les combats. Il se jetta, av résignation, dans les bras du Dieu qu n'avoit jamais oublié ; & il attendit e héros chrétien sa derniere heure. Le se regret qu'il se permit, fut de n'avoir p perdu la vie sous les murs de Bresse c devant Ravene, en combattant po son Roi.

La maladie de Bayard jetta la vil dans la consternation. Les citoyens c tous les ordres se rendirent aux pieds d autels ; & leurs vœux furent exaucés.

Bayard logeoit près d'une jeune pe sonne d'une rare beauté, mais d'ur extrême indigence. Sa mere, guidé par de criminels desseins, & ne prenai

conseil que de sa pauvreté, la força de se laisser conduire dans la maison du chevalier. Bayard arrive au milieu de la nuit; il entre dans son appartement & voit cette aimable fille. A peine l'eût-elle apperçu, qu'elle se jetta à ses pieds: « Monseigneur; (lui dit-elle, en ver» sant des larmes qui augmentoient en» core l'éclat de ses charmes) ne dés» honorez point une malheureuse vic» time de la misere; donnez-moi plutôt » la mort ». Le chevalier, dont la sévère probité ne se démentit jamais, lui dit: « Levez-vous, mademoiselle; vous » sortirez de ma maison aussi sage & » plus heureuse que vous n'y êtes en» trée ». Sur le champ, il la conduisit dans une retraite honnête; le lendemain il fit appeller la mere; il lui reprocha l'indigne abandon, qu'elle avoit fait de sa fille; & pour garantir désormais la vertu de la jeune personne d'un si funeste écueil, il la maria, après lui avoir assuré une dot. Sublime & touchant exemple d'une générosité, dont notre siecle offriroit peu d'imitations!

La perte de la bataille de Novarre, 1513.
où Meuillon commandoit, où Buffevent

fut tué, fit oublier l'Italie. Les malheurs de Louis ne furent compenfés que par la mort de Jules II, & par la paix avec les Vénitiens.

Mais la ligue, conclue à Malines, menaçoit la France. Henri VIII, Roi d'Angleterre, vint débarquer à Calais, avec trente mille hommes. L'Empereur, oubliant fa dignité, fe rendit dans fon camp, en qualité de volontaire, & s'abaiffa jufqu'à prendre une folde déshonorante.

Les deux armées en vinrent aux mains près de Guinegatte; & les François, frappés d'une terreur fubite, fe fauverent avec une précipitation, qui fit appeller leur déroute, *la journée des éperons*. Bayard fe faifit d'un pofte avantageux, & avec quinze hommes d'armes, il arrêta les ennemis: il auroit rétabli l'ordre, s'il eût été fécondé; mais fe voyant abandonné, il fut forcé de fe rendre. Sa préfence d'efprit lui fit prendre un parti, ingénieux & prudent. Il apperçut de loin un Anglois richement armé, qui s'étoit jetté au pied d'un arbre pour fe repofer. Il pique droit à lui, faute de fon cheval, & lui tenant la pointe de fon épée fur la poitrine: *Rends-toi*, lui

dit-il, *ou je te tue.* L'Anglois se rendit sans résistance, & demanda le nom de son vainqueur. « Je suis, répondit le » chevalier, le capitaine Bayard, qui » vous rend votre épée avec la sienne, » & qui se fait aussi votre prisonnier ». Quelques jours après, le chevalier voulut se retirer : *Et votre rançon*, lui dit le gendarme ? *& la vôtre*, répondit Bayard? *je vous ai pris avant de me rendre à vous ; & j'avois votre parole, lorsque vous n'aviez pas encore la mienne.* Cette singuliere contestation fut portée au tribunal du Roi d'Angleterre & de l'Empereur, qui déciderent que les deux prisonniers étoient mutuellement quittes de leurs promesses.

L'Empereur combla Bayard de caresses. « Capitaine, mon ami, lui dit-» il, j'ai grande joie de vous voir; » plut-à-Dieu que j'eusse beaucoup » d'hommes tels que vous » ! Le Roi d'Angleterre ajouta : « Je crois que » si tous les gentilshommes François » étoient vos pareils, le siege, que j'ai » mis devant Terouane, seroit bien-» tôt levé ». Ce Monarque fit proposer à Bayard d'entrer à son service, en promettant de le combler d'honneurs & de

biens. Le bon chevalier se contenta de répondre, avec une noble fierté, qu'il n'auroit jamais que deux maîtres, un au ciel & l'autre sur la terre; qu'il ne vouloit servir que Dieu & le Roi de France.

Un traité fut signé à Lille. Bayard, digne successeur de Molard, fut envoyé en Dauphiné, en qualité de lieutenant-général de cette Province. La noblesse étoit en possession de présenter au Roi le gentilhomme qu'elle jugeoit le plus digne de remplir cette charge; & ce choix honorable étoit confirmé.

La guerre fut terminée par le mariage de Louis avec la sœur du Roi d'Angleterre. On fit à Paris un tournoi; Bayard, Clermont, Boissieu, Maugiron s'y distinguerent. Les infirmités du Roi, trouverent un mortel remede dans les charmes de sa nouvelle épouse; & il succomba bientôt après.

III.e Regne. 1515. Loyal Serv. ch. FRANÇOIS I fut porté sur le trône par les efforts immodérés, que fit Louis XII pour l'en écarter. L'ambition, l'imprudence, les prodigalités de ce jeune Monarque ajouterent aux calamités publi-

ques ; & ses plaisirs coûtent encore des pleurs à la France.

En prenant la qualité de Duc de Milan, il déclara la guerre à l'Italie. Tandis que son armée franchissoit les Alpes, Bayard eut ordre d'aller en avant. Colonne, général de la cavalerie ennemie, étoit sur les terres du marquisat de Saluces : il s'étoit vanté de prendre le chevalier, *comme le pigeon dans la cage*; & Bayard résolut de l'enlever au milieu de ses troupes. Le Roi instruit de ce projet, ordonna à la Palisse, Imbercourt & d'Aubigni, d'aller joindre le chevalier. Ces guerriers généreux, dont le premier étoit maréchal de France, & les deux autres officiers supérieurs, n'écouterent point le faux honneur, qui leur disoit que Bayard étoit moins élevé qu'eux : ils se montrerent vraiment dignes de commander, en sacrifiant au bien de l'état des rivalités, indignes d'eux.

59 & suiv. Chorier, hist. de Dauph. liv. 15 & 16. Garnier, hist. de France tom. 23. & 24.

Colonne ne soupçonnoit pas, dans Villefranche, le danger qui le menaçoit. Il étoit à table, dans une imprudente sécurité, lorsqu'on vint l'avertir que la baniere de Bayard flottoit dans la plaine. Bientôt des cris redoublés lui annonce-

rent que l'ennemi étoit maître de la ville. Il fut fait prisonnier ; ses hommes d'armes perdirent leurs chevaux & leurs équipages. Les Suisses accoururent : ils entroient par une porte, dans le temps où les François, chargés de butin, sortoient par l'autre.

Ce succès fit le plus grand honneur à Bayard ; il priva l'ennemi d'un général habile, & mit la désunion parmi les Suisses qui, sans alliés & sans argent, se virent réduits à garder le Milanois.

François I s'approcha de Milan. Les conférences de Verceil s'ouvrirent. Le traité de Galéras fut signé.

Dans cet intervalle, les cantons envoyerent des troupes. Les Suisses, fiers de ce renfort, animés par les discours séditieux du cardinal de Sion, marcherent en silence pour surprendre les François, campés près de Marignan. On se battit pendant deux jours avec un égal acharnement. Les ennemis, écrasés & non vaincus, abandonnerent le champ de bataille ; ils firent leur retraite avec l'orgueil d'une victoire. Trivulce appella cette journée *le combat des Géants*. Le canon commençoit à décider du sort des

batailles;

batailles; les Suiſſes négligerent de s'en ſervir; & leur aveugle prévention, pour une routine antique, cauſa leur défaite.

Plus de trois cents gentilshommes de Dauphiné ſe trouverent à cette bataille: Beranger, Saſſenage, Clermont, Monchenu, de Veſc, de Latier, d'Eurre, de la Tour, Beaumont, Grolée; que ne peux-je les nommer tous & célébrer les hauts faits de cette vaillante nobleſſe!

Bayard avoit combattu à côté de François I.er; & ce Monarque, témoin de ſa rare valeur, voulut la récompenſer par une diſtinction qui fut juſtement applaudie. « Bayard, mon ami, lui dit » le Roi, ce ſera aujourd'hui que je » ſerai fait chevalier par vos mains ». Bayard s'en défendit avec cette modeſtie, qui relevoit l'éclat de ſes belles actions: il obſerva qu'il y avoit dans l'armée des capitaines bien plus dignes que lui de cette faveur. « Je le veux, repli» qua le Roi, & nul ne doit vous porter » envie; parce que celui qui a com» battu à pied & à cheval contre tous » autres, eſt réputé le plus digne che» valier ». *Je n'ai donc plus qu'à obéir*, répondit le héros: il tira ſon épée & après avoir fait la cérémonie, il dit au

Monarque : « SIRE, autant vaille que ſi » c'étoit Rolland, Olivier, Godefroy » ou Baudoin ; vous êtes le premier » Prince que j'ai fait chevalier : Dieu » veuille que ne fuyez jamais en guerre ». Baiſant enſuite ſon épée, & la tenant de la main droite, il lui adreſſa ces paroles, qui reſpirent la franchiſe chevaleresque. « Glorieuſe épée, qui aujourd'hui a eu l'honneur de faire chevalier le plus grand Roi du monde, que » tu es heureuſe ! Certes, ma bonne » épée, je ne t'employerai plus que » contre les infidelles, ennemis du nom » chrétien ».

François I retourna dans ſes états & Bayard le ſuivit. Le Duc de Bourbon, connétable de France, qui lui portoit une eſtime particuliere, voulut, en paſſant à Moulins, qu'il donnât l'ordre de chevalerie à ſon fils aîné, encore au berceau ; perſuadé qu'en recevant cet honneur des mains d'un guerrier illuſtre, cet enfant ſe rendroit digne de le devenir un jour.

1516. La ſcène change : de nouveaux acteurs vont l'occuper. Le traître Ferdinand meurt dans les remords, le leger

Maximilien dans les plaiſirs. Charles-Quint eſt appellé au trône d'Eſpagne ar ſa naiſſance, à la couronne impériale, par le choix des électeurs. L'amition inquiete du nouvel Empereur, dépit jaloux de François I, font éclar une guerre ſanglante : leurs haines erſonnelles tiennent lieu de raiſons d'ét, & les paſſions de ces deux Princes mbrâſent la moitié de l'Europe.

Charles-Quint mit deux armées en iouvement. La priſe de Mouzon ourit la Champagne à ſes troupes : elles 'étoient arrêtées que par Mezieres. Le iauvais état de cette place, la proximité e l'ennemi, l'impoſſibilité de raſſemler des troupes, le défaut d'artillerie rent décider qu'il falloit brûler la ville dévaſter ſes environs. Bayard s'opoſa à cette réſolution barbare & déſeſérée ; il ſoutint devant le roi : *Qu'il 'y avoit point de place foible, là où il avoit des gens de cœur pour la déendre.*

Bayard partit donc avec le titre de ouverneur de Mezieres. Pluſieurs guer-iers, attirés par ſa réputation, avides e s'inſtruire ſous un ſi grand maître, 'enfermerent avec lui dans la place. On

distingua Anne de Montmorenci, depuis connétable de France, qui *se faisoit un honneur*, disoit-il, *de servir sous un si renommé capitaine*, & Monteynard, son lieutenant; Clermont, Sassenage, Allemand, Beaumont, Guiffrey, de Vaux, ne voulurent point quitter leur vaillant compatriote.

Dès son entrée dans la ville, Bayard employa une partie de sa propre fortune à la réparer. Il fit sortir les bouches inutiles, rompre le pont, & jurer aux habitants de ne jamais parler de se rendre. La garnison, quoique peu nombreuse, se croyoit invincible. « Je voudrois, » disoit un capitaine de l'Empereur, » qu'il y eût dans la place deux mille » hommes de plus, & que Bayard n'y » fût pas ». La joie & la confiance éclatoient sur tous les visages. Les plus jeunes officiers disoient, en riant : *Si les vivres nous manquent, nous mangerons nos laquais.*

Quarante mille Impériaux assiégerent Mezieres. Nassau & Sickengen, qui les commandoient, envoyerent un héraut pour représenter à Bayard qu'il s'exposoit au danger de compromettre sa haute réputation ; & que jaloux eux-mêmes

e ſa gloire, ils le laiſſoient maître des onditions auxquelles il voudroit ſe renıre. « Héraut, mon ami, répondit Bayard ſans héſiter, vous direz à MM. de Naſſau & Sickengen, que je ſuis d'autant plus reconnoiſſant de la généroſité qu'ils me font, que je n'eûs » jamais grande connoiſſance avec eux; » que la place, qui m'a été confiée, eſt » entourée par la Meuſe, & que je n'en » ſortirai qu'après m'être fait un paſſage » ſur les corps des ennemis, que j'aurai » tués ».

Les généraux, inſtruits de cette ferme réſolution, ſe partagerent l'attaque. La place fut foudroyée par cent dix pieces de canon. Le feu de cette artillerie devint terrible; l'uſage des bombes fut inventé. « Ce n'étoit de déhors, dit un » hiſtorien, que boulets enflammés; de » dedans, il pleuvoit des lances, des » faſcines goudronnées & de l'huile » bouillante ». Ce qui prouve combien les ſieges étoient alors meurtriers, & les avantages de l'art, ſur un aveugle courage.

Mezeray, Abrégé de l'hiſt. de France tom. V. pag. 288 & ſuiv.

Bayard déploya ſon génie : il ſe plioit à tout. On le voyoit ſans ceſſe occupé à réparer les brêches, à diriger des ſor-

ties, à prévenir les trahisons, à encourager les habitants, à ménager les vivres. Enfin, il s'avisa d'un stratagême; il fit parvenir dans le camp ennemi une lettre, qui donnoit une fausse allarme, & qui sema la défiance entre les commandants. Sickengen, plus brigand que général, crut que Charles-Quint le trahissoit : il quitta son poste; un convoi entra dans la ville, & après six semaines les Impériaux leverent le siege.

François I, dans le transport de sa joie, écrivit à sa mere : *Que Dieu, à ce coup, s'étoit montré bon François.* Bayard sortit de Mezieres en triomphe; les habitants l'accompagnerent, en le comblant de bénédictions; digne éloge d'un guerrier qui fait consister sa gloire, bien plus à conserver qu'à détruire. Sans cette belle résistance, l'armée de l'Empereur auroit pénétré jusqu'au cœur du royaume. De combien de maux l'intrépide Bayard sut garantir la France!

La modestie de Bayard ne lui permettoit pas de solliciter des récompenses : il n'étoit encore que lieutenant de la compagnie d'ordonnance du Duc de Lorraine; & il ne se plaignoit point de cet oubli. Le Roi le décora du collier

e l'ordre de Saint Michel, qui brilloit
.ors de ſon premier éclat; il le fit capi-
.ine en chef de cent hommes d'armes,
onneur qui n'étoit accordé qu'aux Prin-
es du ſang.

Bayard revint à Paris couvert de lau-
ers. A ſon arrivée, le corps municipal
élibéra d'aller à ſa rencontre & de le
.luer de la part de la ville. En entrant
u palais, le Parlement lui envoya une
éputation pour le complimenter. Par-
out où il paroiſſoit, il étoit comblé de
uanges; pour les éviter, il abrégea
on ſéjour dans la capitale; les habitants
u Dauphiné l'appelloient à grands cris;
ſe rendit à leurs vœux.

La peſte ravageoit Grenoble. Le bon
hevalier fut reçu comme un ange tuté-
aire; il viſitoit les malades, ſoulageoit
es pauvres, multiplioit les hôpitaux,
rodiguoit les ſecours: par ſes ſoins
igilants, il arrêta les progrès d'un
léau deſtructeur. Ces douces & paiſi-
les vertus pourroient-elles déparer
'éloge d'un guerrier? Non, non; la
onté, la générofité furent toujours les
ompagnes de la vraie grandeur & du
ourage.

1522. CEPENDANT l'Italie se révoltoit de toutes parts. Le maréchal de Lautrec, oublié de la France, abandonné par les Suisses, négligé par les Vénitiens, étoit dans le Milanois, sans argent & sans troupes. Quatre mille Dauphinois, conduits par Saint-Vallier, ne lui donnerent qu'un foible secours.

François I envoya Bayard à Gênes. « Je vous prie, lui écrivit ce Prince, » autant que je puis vous prier, de faire » ce voyage pour l'amour de moi, ayant » grand espoir en votre personne ». Le chevalier partit avec sa compagnie d'ordonnance; il avoit pour lieutenant Boutieres, le héros de la victoire remportée dans la suite à Cérisoles. Cette compagnie jouissoit de la plus haute réputation; chacun ambitionnoit l'honneur d'y entrer : Allemand, Beaumont, Poisieu, Gumin y occupoient des places distinguées; c'étoit le *bataillon sacré* du Dauphiné.

Pendant son séjour à Gênes, Bayard disciplina la milice de cette république & il joignit Lautrec presque aux abois. Mais Lautrec fut battu devant le château de la Bicoque. Milan fut perdu; le sénat dispersé; les François se retirerent,

poursuivis par les ennemis, qui vouloient pénétrer en Dauphiné : Bayard, avec sa cavalerie, de la Tour & d'Herculais, avec deux mille hommes de pied, les repousserent.

NOUS arrivons, MESSIEURS, à la derniere campagne de Bayard. Le terme de ses nobles travaux approche. Si la fortune retranche de ses années, elle ne peut plus rien ajouter à sa gloire. L'Italie, théâtre de sa grandeur, doit être son tombeau. Il va mourir dans les bras de la Religion & dans le champ d'honneur, en réunissant la palme du chrétien aux lauriers de la victoire. 1524.

François I, après avoir élevé au faîte des grandeurs le connétable de Bourbon, cherchoit imprudemment à l'abaisser par d'injustes préférences. Bourbon, d'un caractere sombre, modeste dans la prospérité, ardent dans le malheur, généreux, mais sensible, n'auroit pas trahi la France pour vingt empires; & il ne put dévorer un affront. Il se retira à la cour de Charles-Quint. Saint-Vallier, dépositaire des dangereux secrets de son parent, fut enveloppé dans sa ruine.

L'amiral Bonivet, à qui la faveur

tenoit lieu de talents, fut nommé pour commander en Italie, où un fol amour l'attiroit. Le Roi fut puni de ce choix par des défaites; triste exemple de l'influence des intrigues de cour, dans la nomination des grands emplois militaires!

L'armée royale s'affoiblissoit tous les jours; celle de l'Empereur devenoit plus formidable. Bourbon, fugitif & proscrit, arriva, le désespoir dans le cœur, cherchant moins les François, que Bonivet.

Le général François prit ses quartiers d'hiver à Biagras, & s'obstina à vouloir bloquer Milan. Il détacha Bayard pour aller occuper le village de Rebec. Le chevalier étoit trop éclairé pour ne pas appercevoir l'inutile danger de cette commission. Vainement il représenta que le poste étoit ouvert de tous côtés, qu'il courroit risque d'être enlevé, que son honneur étoit compromis. Le général, assez foible pour être bassement jaloux, lui ordonna de partir.

Le devoir de Bayard étoit d'obéir. En arrivant, il prit toutes les mesures, que la prudence pouvoit inspirer; nuit & jour il étoit sous les armes. Le dégoût

s'empara de lui & le jetta dans une profonde tristesse ; le chagrin joint à la fatigue, le fit tomber malade.

Pescaire épioit l'occasion d'attaquer Bayard, & brûloit d'envie de le surprendre ; ce succès valoit, à ses yeux, le gain d'une bataille. Il se présente au milieu de la nuit avec toutes ses forces. Bayard est bientôt à cheval ; il court aux barrieres, soutient le premier choc & se retire en bon ordre. Il rejoint Bonivet pour lui reprocher vivement son imprudence.

Quelque périlleuse que fût la retraite, il fallut l'entreprendre. Bonivet abandonna son camp ; les ennemis le suivirent. Ce général faisoit l'arriere-garde ; il eut le bras percé d'une bale, & redoutant de tomber au pouvoir de Bourbon, il fit appeller Bayard : « Monsieur, » lui dit-il, je vous prie & conjure, par » la gloire & l'honneur du nom fran» çois, que vous défendiez aujourd'hui » l'artillerie & les enseignes, que je re» mets entiérement à votre fidélité & » sage conduite ; puisqu'il n'y a per» sonne, dans l'armée, qui en soit plus » capable que vous par la valeur, l'ex» périence & le conseil ».

Bayard n'avoit point oublié la téméraire commiſſion de Rebec; peut-être un jour en auroit-il fait repentir le général: mais il ſut faire taire ſon reſſentiment. « J'aurois ſouhaité, répondit-il, recevoir cet honneur dans une occaſion » plus favorable ; quoi qu'il en ſoit, je » vous aſſure que je les conſerverai ſi » bien, que tant que je ſerai vivant, » elles ne viendront jamais au pouvoir » de l'ennemi ».

Le chevalier, d'un air tranquille, repouſſoit les Eſpagnols avec ſon intrépidité ordinaire. Déjà l'ordre étoit rétabli. Tout-à-coup, ô malheur ! on entend une décharge d'artillerie, & Bayard reçoit dans les flancs une bleſſure mortelle. Il chancelle : ſes amis accourent, & il ne leur parle que pour les ranimer au combat. = Bientôt ſes forces l'abandonnent; il veut qu'on le deſcende de cheval & qu'on le place au pied d'un arbre, le viſage tourné vers l'ennemi. = Des ſoldats ſe préſentent pour le tranſporter ſur leurs piques; mais il refuſe leur généreux ſecours : il prie d'Alegre, ſon compagnon d'armes, de dire au Roi qu'il meurt content, & qu'il a toujours déſiré de terminer ainſi ſa carriere.

Tel Paul Emile ne voulut point ſurvivre à la défaite de Cannes, & attendit la mort ſur le champ de bataille, lorſque Varron fuyoit devant Annibal.

Bourbon, qui pourſuivoit avidement Bonivet, arrive & reconnoît Bayard : il ne peut retenir ſes larmes. « Chevalier, lui dit-il, que j'ai de regret de » l'état où je vous vois ! je vous ai toujours aimé & honoré : que j'ai pitié » de vous » ! Bayard recueille ſes forces pour lui répondre : « Monſeigneur, » lui dit-il, je vous remercie; il n'y a » point de pitié, en moi qui meurs en » homme de bien; il faut avoir pitié de » vous, qui portez les armes contre votre Prince, votre Patrie & votre ſerment ». Bourbon, accablé par ce reproche, baiſſe les yeux & ſe retire.

Bientôt l'ingratitude de l'Empereur mit le comble aux regrets du connétable : une mort funeſte en abrégea le cours; & la poſtérité imprima ſur ſa mémoire une tache ineffaçable; utile & terrible leçon pour ceux qui ſe vengent honteuſement ſur la Patrie, des offenſes d'un Prince injuſte !

Peſcaire s'approche auſſi du chevalier. « Plut-à-Dieu, ſeigneur Bayard,

» lui dit-il, avec attendriſſement, avoir » donné de mon ſang & que vous fuſ- » ſiez mon priſonnier en bonne ſanté ! » vous reconnoîtriez combien j'ai tou- » jours eſtimé votre perſonne, votre » bravoure & vos vertus ! Depuis que » je me mêle des armes, je n'ai jamais » connu votre pareil ». Ce général fit apporter ſon pavillon; il s'aida lui-même à placer le chevalier ſur un lit, en baiſant ſes vaillantes mains ; ce fut le dernier triomphe du héros mourant.

L'armée eſpagnole s'empreſſa de venir l'admirer. Bayard, en proie aux plus vives douleurs, ſentoit approcher ſa derniere heure. Après avoir dicté ſes volontés, pénétré des grands ſentiments de la Religion, il demanda humblement pardon à Dieu. Au défaut d'un prêtre, il ſe confeſſa à Joffrey de Milieu, ſon maître d'hôtel. « Mon Dieu, (s'écria-t-il, en élevant la poignée de ſon épée, qui lui repréſentoit le ſigne auguſte de la Rédemption) » ne me jugez » point ſelon mes fautes ; mais ſelon » votre miſéricorde infinie »...... En achevant ces mots, il expira à l'âge de quarante-huit ans.

Les ennemis donnerent à ſa mort des larmes ſinceres. Son corps fut embaumé & remis à Joffrey pour le tranſporter à Grenoble. En paſſant ſur les terres de Savoie, le Duc lui fit rendre des honneurs égaux à ceux qui ſont dus aux Souverains ; la nobleſſe l'accompagna juſque ſur la frontiere.

Comment exprimer la douleur dont la province de Dauphiné fut pénétrée ! Le Parlement, la chambre des comptes, ſa nobleſſe, le tiers-état allerent au devant du convoi, & le conduiſirent dans la cathédrale. Cette pompe funebre marchoit dans un morne ſilence, qui n'étoit interrompu que par des ſanglots. Chacun ſembloit pleurer la mort du pere le plus tendre, de l'ami le plus généreux. On lui fit un ſervice, avec tout l'appareil qu'on auroit obſervé pour un Prince. Le même cortege accompagna le convoi juſqu'au lieu de la ſépulture. Bayard fut enterré dans l'égliſe des Minimes de la Plaine, dont l'évêque de Grenoble, ſon oncle, étoit fondateur.

François I fut vivement affligé de la mort de ce grand homme : il lui rendit ce témoignage : « Qu'il avoit perdu un » capitaine, dont le nom ſeul faiſoit

» honorer & craindre ſes armes, & qui
» méritoit de plus grandes charges que
» celles qu'il avoit occupées ». = Ce Prince répétoit ſouvent, dans ſes malheurs : *Ah ! Bayard, que vous me faites faute !* Mais ce fut après la bataille de Pavie, perdue par la fougue imprudente de Bonivet, & où périrent tant de braves gentilshommes, que le Roi ſentit toute la grandeur de la perte qu'il avoit faite en la perſonne de l'illuſtre chevalier. Priſonnier en Eſpagne, il diſoit à Montchenu : « Si Bayard, qui
» étoit vaillant & expérimenté, eût été
» vivant & près de moi, j'aurois pris &
» cru ſon conſeil ; ſa préſence m'auroit
» valu cent capitaines, & je ne ſerois
» point ici ».

Bayard (ce dernier trait met le comble à ſon éloge) mourut dans une honorable pauvreté : il avoit ſervi l'état trente années, remporté nombre de victoires, reçu des rançons, commandé une Province ; & à peine laiſſa-t-il les 400 liv. de rente, qu'il tenoit de ſes peres. = On demandoit au bon chevalier quels biens un gentilhomme devoit tranſmettre à ſes enfants ? « Ce qui ne
» craint ni l'intempérie des ſaiſons, ni
» l'injuſtice

» l'injuſtice des hommes, répondit-il ; » la *ſageſſe* & la *vertu* ». Paroles mémorables, qui achevent de peindre ſon ble caractere !

Le héros, avec lequel Bayard eut le plus de reſſemblance, fut Henri IV. Élevés dans le tumulte des camps, les jeux de leur enfance furent des combats ; mais la licence des armes ne corrompit point, en eux, la bonté de leur naturel. Doux & faciles dans la ſociété ; ardents & intrépides dans les batailles ; on ne ſauroit aujourd'hui prononcer leurs noms, devenus à jamais fameux, ſans y attacher l'idée de la candeur, du courage & de la loyauté : on ne peut ſe défendre en les prononçant, de cet attendriſſement qu'inſpirent les plus ſublimes vertus. = L'un & l'autre conſerverent, au ſein de l'amour, le caractere qui les diſtinguoit au milieu des haſards : Bayard montra peut-être plus de modération, Henri plus de témérité ; l'un eut toujours la galanterie naïve d'un chevalier ; l'autre reſſentit quelquefois l'excuſable délire d'un amant. Tous les deux furent immolés ſur l'autel de la Patrie : le Monarque, victime d'une

E

odieuſe ſuperſtition, périt ſous le couteau du fanatiſme ; le guerrier, prodigue de ſa grande ame, mourut ſous le fer de l'ennemi.

Henri IV avoit trop de rapports avec Bayard, pour ne pas chérir tendrement ſa mémoire. Ce grand Prince étant à Grenoble, réſolut de lui ériger un mauſolée, digne de ſa renommée. La guerre ſuſpendit ce projet : les Etats de Dauphiné le reprirent : d'autres événements le firent perdre de vue. Tous les ordres de la Province déſirent aujourd'hui de voir élever ce monument au milieu de leur capitale. Les citoyens s'empreſſent, à l'envi, d'indiquer des modeles, qui répondent à la hauteur du ſujet. Qu'il me ſoit permis, à leur exemple, de jetter une fleur ſur la tombe de mon héros.

Garnier, hiſt. de France, tom. 19 pag. 66. Eſſai hiſt. ſur Paris tom. 2. p. 184.

L'équipage de chaſſeur étoit l'ornement que l'on donnoit, ſur les mauſolées, aux chevaliers, qui étoient morts de maladie. Ceux qui n'avoient reçu, dans un combat, qu'une bleſſure mortelle, étoient repréſentés armés d'une cuiraſſe & ſans gantelets. Mais lorſqu'un chevalier avoit perdu la vie ſur le champ de bataille, on le repréſentoit *armé de*

toutes pieces, le casque en tête, la visiere abattue, l'épée nue à la main, le bouclier au bras gauche, la cotte d'armes, ceinte sur l'armure, avec une écharpe, des gantelets aux mains, des éperons à la chaussure, & un lion à ses pieds.

Tel est, si je ne me trompe, le costume qui conviendroit à la statue de Bayard. Au lieu d'offrir à l'admiration publique un trait isolé de sa vie, il me semble qu'il seroit représenté tout entier. A cet aspect imposant, une foule de hauts faits se retraceroient au souvenir du spectateur attendri. *Voilà*, diroit-il, en laissant échapper quelques larmes, *voilà le héros de Dauphiné, la fleur de chevalerie : il mourut au lit d'honneur, en combattant pour sa Patrie.......* Est-il un monument plus glorieux pour un guerrier magnanime !

Il suffiroit d'ajouter cette modeste inscription : Le bon chevalier sans peur et sans reproche ; éloge que Bayard reçut de son siecle ; qui a été consacré par la postérité & qui, par sa sincérité noble & franche, caractérise assez ce grand homme.

NOTES.

LA Société Littéraire de Grenoble, en consacrant un hommage public au héros le plus célèbre que le Dauphiné ait vû naître, a considéré d'ailleurs que le temps où a vécu BAYARD, est un des moments les plus intéressants de notre histoire, par la révolution arrivée pour lors dans la *tactique*, l'esprit de *chevalerie* & les *lettres*.

Tactique. LA *tactique* a marché lentement sur les pas de l'inven-
tion des armes; & les différentes armures, ont changé
Hist. de l'attaque, le campement & la maniere de combattre.
France. Charles VII créa les francs-archers, habiles à tirer de
Dict. des l'*arc*: ce fut le premier corps réglé d'infanterie françoise.
origines. Louis XI supprima cette milice; il appella les Suisses; &
Chorier, il arma ses soldats de *piques*. Charles VIII, Louis XII,
Hist. de François I firent un fréquent usage des *armes à feu*: des
Dauph. *canons* avoient déjà été fondus dans Vienne. A l'arc,
liv. 15. succéda l'*arquebuse*, qui parut pour la premiere fois au
& 16. siege d'Arras. Bayard la détestoit: « Quelle honte,
1448. » disoit-il, qu'un homme de cœur soit exposé à périr
1480. » par une miserable *friquenelle*, dont il ne peut pas se
» défendre ». = Bientôt l'art des *mines* se perfectionna,
1403. & elles renverserent les remparts du château de Naples.
1483. Les terribles effets du canon firent gagner la bataille de
Marignan; celle de Pavie fut perdue pour avoir négligé
1503. de s'en servir. A la violence des batteries, il fallut op-
1515. poser des murs plus épais; & les bastions commence-
rent à s'élever. Le *mousquet*, plus maniable, remplaça
1525. l'arquebuse. = Il n'y avoit plus qu'un seul archer dans
1522. toute l'armée françoise, à la journée de la Bicoque,
mais si adroit, qu'un capitaine espagnol ayant ouvert la
visiere de son armet pour respirer, l'archer tira sa fleche
avec tant de justesse, qu'il l'atteignit au visage & le tua.
1521. = Les *grenades* devancerent les bombes dont on fit le
premier usage au siege de Mezieres. La *lance*, la plus

noble des armes, dont ſe ſervoient les gentilshommes, perdit toute ſa réputation à la bataille de Pontcharra, 1591. remportée par Leſdiguieres. Le *fuſil* eſt devenu l'arme 1671. générale, & la *bayonette* a fait entiérement abandonner les piques. 1703.

Les lettres n'entroient preſque pour rien dans l'éducation de la nobleſſe. La bravoure, la galanterie & la dévotion formoient les qualités ſuprêmes d'un chevalier. Il exiſte des actes bien poſtérieurs au ſiecle de Charlemagne, dans leſquels on trouve ces mots, qui ſembloient être une formule uſitée pour les nobles : « Ledit » ſeigneur a déclaré ne ſavoir pas écrire, attendu ſa » qualité de gentilhomme ». = Cependant le goût des lettres pénétroit en Dauphiné ; les dames s'occupoient à juger des queſtions tendres & galantes : elles tinrent leur *cour d'amour* à Romans. Soit que cette cour fût plus nombreuſe, ſoit qu'elle fût plus ancienne, il paroît qu'elle conſerva une certaine prééminence ; puiſqu'on y appelloit des jugements rendus dans une autre cour. Floquet de Romans, fut un des troubadours du XIII.e ſiecle. = Bayard ſavoit à peine ſigner ſon nom ; mais la nature l'avoit doué d'un eſprit pénétrant, d'un caractere enjoué ; il avoit des reparties vives. *Quelle différence y a-t-il*, lui demandoit-on, *entre un ſavant & un ignorant ? Celle*, répondit-il, *qui eſt entre un médecin & un malade.*

Lettres.

Etrennes du Parn. Paris. 1783.

Trois cauſes aiderent au temps à détruire la *chevalerie*. 1.° L'invention des armes à feu qui, dans un combat, rendoient la force & le courage inutiles. 2.° Dans l'origine, les chevaliers étoient d'abord tous adonnés aux armes : mais François I créa des magiſtrats, qu'il appella *CHEVALIERS ès loix*. Cette diſtinction, accordée aux ſavants, produiſit un effet contraire à celui que ce Monarque s'étoit propoſé. Les vrais chevaliers ne voulurent plus partager l'honneur de la chevalerie avec des gens de robe. 3.° Les Rois n'ayant plus de terres à donner ou à concéder en fiefs, ils inſtituerent des ordres militaires, ſoit pour reconnoître les ſervices de la nobleſſe, ſoit pour ſe l'atta-

Chevalerie.

cher plus étroitement ; & le désir d'y obtenir des places fit délaisser la chevalerie.

Noblesse. La noblesse de Dauphiné, par son ancienneté, sa bravoure & ses vertus, mérita d'être surnommée, *l'écarlate de la noblesse.* = Nous rassemblerons quelques traits à la louange de ces preux chevaliers, qui illustrerent le siecle de Bayard, & qui sont pour le nôtre, de grands modeles.

Aïeux de Bayard

Expilli, suppl. à l'hist. de Bayard. Aubert du Terrail, son cinquieme aïeul, fut employé par Guigues V, Dauphin de Viennois, contre Edouard, comte de Savoie : il combattit vaillamment, avec son fils Robert, à la bataille de Varey,
1325. & il mourut de ses blessures.

Robert du Terrail, son quatrieme aïeul, se trouva
1333. au siege de la Perriere, où Guigues V fut tué. La noblesse, irritée, vengea cette mort, en réduisant en cendres la forteresse & le bourg. Robert s'attacha à
1337. Humbert II, successeur de Guigues ; il fut tué dans une action contre Amé V, comte de Savoie.

Après le transport du Dauphiné à la couronne de France, Philippe du Terrail, trisaïeul du chevalier porta les armes contre les Flamands & les Anglois : il
1356. fut tué à côté du Roi Jean, à la bataille de Poitiers.

Pierre du Terrail, son bisaïeul, se distingua à la
1382. journée de Rosebeque ; il fut tué à la bataille d'Azin-
1415. court, à l'âge de 60 ans.

Pierre du Terrail, son aïeul, en faveur de qui le château de Bayard fut érigé en maison forte, par des lettres de Géofroi le Maingre, dit Bouciquaud, gouverneur de Dauphiné, du 4 mars 1444, se rendit illustre dès sa jeunesse, dans les guerres de Charles VII & de Louis XI : sa grande valeur le fit surnommer *l'épée*
1430. *Terrail ;* il contribua au gain de la bataille d'Anthon;
1465. il fut tué à celle de Mont-lhéry.

1479. Aymon du Terrail, son pere, reçut quatre blessures & perdit un bras à la journée de Guinegatte : il

ne quitta le ſervice qu'à l'âge de 65 ans; & il ſe retira couvert de gloire.

Bataille de Verneuil.

CHARLES VII, attaqué par les Anglois, au ſein de ſon royaume, appella la nobleſſe de Dauphiné. L'arriere-ban fut convoqué. Henri de Saſſenage le commandoit à la tête de mille gentilshommes, qui ſe trouverent à la bataille de Verneuil. Elle fut donnée le 6 août 1424, jour funeſte à la France; mais glorieux à la nobleſſe. Celle de Dauphiné chargea l'ennemi la premiere: elle perdit 300 de ſes plus braves guerriers : le reſtant du bataillon Dauphinois fut contraint de ſe retirer. = Les Etats de la Province, pour conſerver la mémoire de ces illuſtres défenſeurs de la Patrie, fonderent un anniverſaire dans l'égliſe de l'abbaye Saint-Antoine; & ils firent peindre leurs écuſſons ſur les murailles.

Chorier, hiſt. de Dauph liv. 13.

Bataille d'Anthon.

LOUIS de Châlons, Prince d'Orange, ſe propoſoit d'envahir le Dauphiné; il ſe mit à la tête des troupes de Savoie & de Bourgogne. Le Roi de France, Charles VII, étoit accablé par les Anglois; la perte de cette Province auroit été inévitable, ſans le courage de la nobleſſe. Rodolphe de Gaucour, gouverneur, & Humbert de Grolée, maréchal de Dauphiné, ſe mirent en campagne : ils n'avoient que 1600 hommes; mais ces guerriers étoient preſque tous gentilshommes. = Cette petite troupe attaqua le Prince d'Orange, le 11 juin 1430, & le vainquit en bataille rangée, dans les plaines d'Anthon : l'armée du Prince étoit la moitié plus conſidérable; mais la valeur l'emporta ſur le nombre : il fut entiérement défait. Il alloit être pris, lorſque, pour échapper, il ſe jetta dans le Rhône, à cheval, tout armé, la lance à la main; & il eut le bonheur de ſe ſauver à la nage.

Expilli, ſuppl. à l'hiſt. de Bayard.

Bataille de Mont-lhéry.

Chorier, hist. de Dauph. liv. 14.

LOUIS XI voyant fondre sur lui la ligue, ditte *du bien public*, appella la noblesse de Dauphiné, dont il connoissoit la valeur, & en laquelle il avoit la plus grande confiance. L'arriere-ban fut convoqué. Jacques de Sassenage le commanda : ce fut à la noblesse que le Roi dût le gain de la bataille de Mont-lhéry, gagnée le 16 juillet 1465. Sur cent quatre gentilshommes de tout le royaume, qui y périrent, il y en avoit cinquante-quatre de Dauphiné. Leur chef, étant de retour, les fit peindre, tout armés, dans une chapelle de l'église des Jacobins de Grenoble.

Bataille de Fornoue.

Chorier, hist. de Dauph. liv. 15.

CHARLES VIII passa en Dauphiné, pour aller en Italie. Jacques de Miolan, gouverneur de la Province, assembla les Etats à Grenoble; ils accorderent un *don gratuit* pour les dépenses de cette guerre. = Le Roi composa son conseil de justice de magistrats du Parlement : il choisit les plus renommés; Jean Palmier, Antoine Putod, Jean Fléard & Jean Rabot. = La Province se livra à des transports de joie inexprimables, en apprenant le succès des armes du Monarque; & dès qu'il fut en danger, les Dauphinois se mirent en mouvement de toutes parts. = Leur premier soin, fut d'assurer le passage des Alpes. Etienne de Poisieu se mit à la tête de 500 francs-archers; François de Viennois, *chevalier*, les suivit avec six coulevrines. = La bataille de Fornoue fut donnée avec des forces inégales. Le Roi alloit être pris; il s'écria : *A la recousse*, *Montoison*. Philibert de Clermont, déjà fameux par ses exploits en Picardie, vola au secours de son Prince, & le sauva. Sa maison a pris pour dévise ce cri d'allarme. = Le gain de cette bataille, où Bayard donna les premieres preuves de la valeur, sage & éclairée, qui le fit distinguer dans la suite, dissipa la ligue des ennemis de la France. Charles VIII rentra

en Dauphiné ; après avoir donné toute sa confiance aux gentilshommes de cette Province, qu'il avoit laissés en Italie.

Nota. Les anecdotes suivantes serviront à éclaircir quelques points de l'histoire du bon chevalier & de celle du siecle où il a vécu.

Fléau destructeur.

Ce fléau fut répandu en Dauphiné, pour la premiere fois, par les troupes de Charles VIII, à leur retour d'Italie ; & comme si la corruption des mœurs devoit suivre les progrès des lettres, le Roi apporta de Naples une bibliotheque ; & son armée, une maladie affreuse. = Ce Monarque fit quelque séjour à Lyon. Des soldats, infectés, se rendirent à Romans, leur patrie ; delà, ils passerent en Provence. Les registres de la ville de Manosque, de l'année 1496, portent : « Que la maladie » de *las bubas* (c'est ainsi que les Espagnols l'ont nom» mée) fut apportée dans leur Patrie, par certains » soldats de Romans, en Dauphiné, qui étoient au » service du Roi & de l'illustrissime Duc d'Orléans ». Le premier, qui fut atteint de ce mal, fut chassé de la ville par les magistrats ; il eût été plus prudent de l'enfermer.

Astruc, Traité des Mal. ven. liv. I. ch. 5. p. 131.

Discipline.

Pour se former une idée des progrès que dut faire le fléau dont nous venons de parler, il faut connoître la maniere, dont les troupes étoient alors disciplinées : il n'y a qu'à lire les mémoires de Comines, témoin oculaire. « Les gens d'armes, dit cet historien, sans » cesse sont dans le pays ; sans rien payer, faisant les » autres maux & excès infinis, que chacun sait : car » ils ne se contentent point de la vie ordinaire, & de » ce qu'ils trouvent chez le laboureur, dont ils sont » payés ; ains au contraire battent les pauvres gens, » les outragent & contraignent d'aller chercher pain,

Liv. V. chap. 18.

» vin & vivres déhors ; *& si le bon homme a femme ou » fille, qui soit belle, il ne fera que sagement de la bien » garder* ».

Orgueilleux puni.

Notes de Godefroi sur le loyal serv. 1503. BAYARD combattoit avec une adresse & une intrépidité, aussi dangereuses dans les retraites, que dans les attaques ; ce qui faisoit dire qu'il réunissoit trois excellentes qualités : *assaut de levrier, défense de sanglier, fuite de loup.* = Pendant les guerres du Milanois, il eut un duel mémorable avec Hyacinthe Simonetta, chevalier insolent & plein d'orgueil. Bayard, offensé par ce guerrier, dont la valeur étoit célebre, le vainquit & le tua en champ clos. Cet événement fut regardé comme un présage des malheurs, qu'essuyerent les Sforce, usurpateurs du Duché de Milan.

Age d'or du Barreau.

Chorier, Hist. de Dauph. liv. 15. 1513. LOUIS XII ordonna que lorsqu'un office du Parlement de Grenoble viendroit à vaquer, les magistrats nommeroient *trois docteurs* ; dans le nombre desquels il feroit choix de celui qu'il jugeroit mériter mieux l'honneur d'être élevé à la magistrature. Ce Prince fit venir le jurisconsulte Philippe Décius, & le nomma conseiller. Ceux qui se destinoient à ces nobles fonctions, faisoient preuves de leurs talents dans la profession d'avocat. Il n'y avoit, dit Loisel, que ceux, qui étoient dépourvus de toute capacité, qui achetoient d'abord un office. Les chanceliers les plus illustres que la France ait eus, les Olivier, les l'Hôpital, ainsi que les magistrats les plus célebres de Dauphiné, les Gui-Pape, les Lacroix, les Expilli, avoient exercé la profession d'avocats. Alors les avocats consistoriaux étoient souvent appellés aux jugements des procès, quand les magistrats étoient absents ou recusables ; & ceux-ci ne dédaignoient pas d'exercer des justices subalternes : François Marc, l'un des plus distingués, étoit juge de la terre de Sassenage. La malheureuse vénalité des charges a tout corrompu ;

& Dumoulin s'écrie : *ô, quam florentior eſſet juſticia franciæ, ſi officia non venderentur . . . . meliores gratis deligerentur !*

Epée de Bayard.

A la mort d'un chevalier, qui s'étoit diſtingué par des actions d'éclat, les grands ſeigneurs, les Rois même ambitionnoient d'avoir ſon épée ou ſon cheval de bataille. L'épée, avec laquelle Bayard donna l'ordre de chevalerie à François I, fut perdue. Charles-Emanuel, Duc de Savoie, petit-fils de ce Monarque, & vaillant comme ſon aïeul, déſira de l'avoir & de la placer au premier rang parmi les choſes rares, qui ornoient ſa galerie de Turin. Il la fit demander aux héritiers de Bayard; mais n'ayant pas pu la découvrir, il mit, à ſa place, la maſſe d'armes dont le chevalier ſe ſervoit à la guerre. Ce prince la demanda avec inſtance à charles du Motet, qui la conſervoit ſoigneuſement : il lui écrivit une lettre fort honnête, en ajoutant : « Que » parmi le contentement, qu'il avoit, de voir cette » piece au lieu le plus digne de ſa galerie, il étoit dé» plaiſant de quoi elle ne ſeroit en ſi bonnes mains, » que celles de ſon premier maitre ».

Etendard de Jules II.

L'ÉPÉE de Bayard devint l'objet de la vénération des plus grands guerriers; l'étendard de Jules II fut abandonné à une vaine curioſité. Ce Pape, qui ne reſpiroit que les combats, avoit un grand étendard de ſatin rouge; ſans doute il avoit choiſi cette couleur, comme le ſymbole du ſang qu'il aimoit à verſer. Le capitaine Molard l'enleva, en prenant Bologne, & l'apporta à Louis XII, qui étoit alors à Grenoble : on le fit déployer dans la maiſon de François Marcoux, conſeiller au Parlement, pour contenter la curioſité publique.

Aventure du jeune Boutieres.

.oyal viteur, p. 36. 509. **Durant** le ſiege de Padoue, Guiffrey-Boutieres eut une aventure, digne d'être rapportée. Ce jeune gentilhomme venoit d'être reçu dans la compagnie de Bayard, & le chevalier le choiſit pour être d'une expédition importante, perſuadé qu'il avoit hérité de la valeur de ſes ancètres. Les ennemis furent ſurpris, le combat s'engagea; l'enſeigne des Venitiens prit la fuite. Boutieres le pourſuit ſans relâche; il franchit un large foſſé: bientôt il atteint le cavalier, lui porte un coup de ſa lance, la met en pieces & le renverſe. A l'inſtant, il met l'épée à la main & lui crie: *Rends-toi, enſeigne, ou je te tue.* Celui-ci, effrayé, remit à ce jeune homme ſon épée & ſon drapeau. Boutieres, plus content que s'il eût trouvé tout l'or du monde, le fit remonter à cheval & marcher devant lui. Bayard, en le voyant, reſſentit une joie extrême. — Eſt-ce vous, Boutieres, qui avez pris cet enſeigne? — Oui, Monſeigneur, Dieu m'a fait cette grace. — L'expédition heureuſement terminée, Boutieres vint ſaluer ſon capitaine & lui préſenter ſon priſonnier: l'un avoit ſeize ans, l'autre en avoit trente: le Vénitien étoit deux fois plus grand que le François. Cette diſproportion fit éclater de rire toute l'aſſemblée. Les officiers, qui étoient à table, s'égayerent aux dépens des Vénitiens. Le priſonnier humilié, oſa dire que ce jeune guerrier n'étoit pas capable de le prendre, & qu'il s'étoit rendu à la troupe entiere. Bayard, étonné, regarda Boutieres & lui dit: *Entendez-vous.* Boutieres piqué au vif, rougit de dépit, & demanda une grace: « Rendez-lui, » ajouta-t-il, ſon cheval & ſes armes; & permettez-» nous de nous meſurer une ſeconde fois. S'il eſt vain-» queur, je conſens qu'il ſe retire ſans rançon; mais » s'il eſt vaincu, je jure devant Dieu, que je le tue-» rai ». Très-volontiers, s'écria Bayard, je vous accorde ce que vous me demandez. Le Vénitien refuſa honteuſement le défi.

l. de uph. , 16. Boutieres ne ſe ſépara jamais de Bayard; il devint lieutenant de ſa compagnie d'ordonnance. Après la

